

Les amis de Juliette et du printemps

La race comme si vous y étiez !

Une Soirée de printemps chez les racistes

Automne 2016



« Il est bon que tu saches que la première qualité que j'exige de toi, Thérèse, est une discrétion à toute épreuve. Il se passe beaucoup de choses ici, beaucoup qui contrarieront tes principes de vertu, il faut tout voir, mon enfant, tout entendre. »
Sade, *Justine ou les Malheurs de la vertu*, 1791.

« On est de mauvaise foi quand on se déguise en soi-même. »
Jean-Paul Sartre, *L'Être et le Néant*, partie I,
chap. 2 « La mauvaise foi », 1943.

« La théorie selon laquelle tous les blancs sont nos ennemis et tous les noirs nos frères est une théorie stupide propre aux esprits paresseux et je suis généreux car c'est peut-être le résultat d'une manipulation fasciste. »
George Jackson, *Les Frères de Soledad*, 1970.

« Les choses dont on a un peu soupé, il faut pas les balancer... »
Éric Hazan, *Lieu Dit*, jeudi 17 mars 2016.



LES INDIENS MEUNITARRIS. — LEURS DANSES ET LEURS JEUX.

Guerrier meunitarri costumé pour la danse du chien. — Dessin de Charles Bodmer, d'après nature (*).

Sommaire

AVANT-PROPOS

- Une question de mots ? 8

INTRODUCTION

- Fusiller Hazan ? 18

UNE SOIRÉE DE PRINTEMPS CHEZ LES RACIALISTES

- La race, comme si vous y étiez ! 38

INTERSECTIONS

- 1 • Le libre choix de la race 92
- 2 • « Eux » les juifs, « chouchous de la République » 96
- 3 • Être l'homo du PIR, ou ne pas être - Un ultimatum 100
- 4 • Appellistes et racistes : mariage blanc, mariage de raison ou mariage d'amour ? 106
- 5 • Le messie sera-t-il racisé.e ? Un Segré bien gardé 114
- 6 • Être ou ne pas être « décolonial » ? 124
- 7 • Non-blancs, racisés, décoloniaux... Et Nous, les Algériens 130

SE FRAYER UN CHEMIN DANS L'IGNOMINIE

- « Les Blancs, les Juifs et nous », un parcours de lecture 138

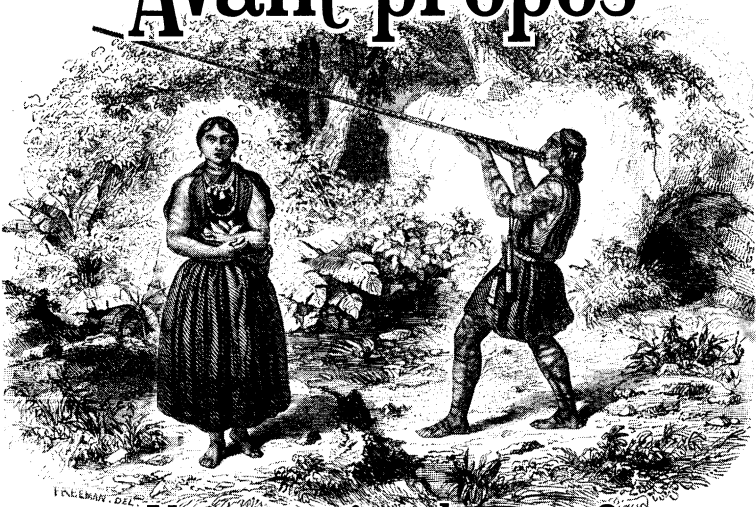
POSTFACE

- A propos de tous ceux qui considèrent qu'ils n'ont rien à voir avec le PIR mais s'appliquent à en utiliser les catégories et la novlangue 216

ANNEXE

- Jusqu'ici tout va bien ? 231

Avant-propos



Une question de mots ?

IV.— Indien de Sebundoï et Indienne de Mocoa.

Comment qualifier ceux dont le principal cheval de bataille politique est de faire accepter la race comme une notion utile et nécessaire, alors que pour de bonnes et diverses raisons ce terme a été complètement abandonné, sauf dans la prose de quelques résidus d'extrême droite ? Et ce, alors même que cette offensive prend comme première cible les aires à vocations critique, contestataire ou subversive, pour, forts de cette première prise, redoubler d'assaut pour conquérir la normalité. La question fait débat, et nous ne pensons pas qu'il existe pour le moment un qualificatif meilleur que ceux qui

existent déjà : « racialistes », « racialisateurs », « essentialistes », « identitaires », « ethno-différencialistes » sont les plus significatifs, à notre connaissance. Tous sont sans doute plus ou moins insuffisants, mais au fond, peu importe. Si les racialistes ne se servaient pas du langage comme cheval de Troie et ne l'utilisaient pas comme point de départ pour coloniser les esprits et les représentations, la bataille sémantique serait bien l'aspect le moins important de la lutte contre le racisme. S'il faut expliquer ici l'utilisation du mot « racisme », c'est justement parce que ce sont les racialistes eux-mêmes qui ont fait du champ sémantique un Champ-de-Mars. Ceux qui ne font la guerre qu'avec des concepts sont condamnés à ne se battre qu'avec des mots, avec des étiquettes de classifications normatives. Le seul rapport qu'un conférencier peut avoir avec un champ de lutte est d'en faire son champ d'étude subventionné.

Comme toutes les sous-catégories classificatrices de l'espèce, la race est, pour tous les être vivants, une manière arbitraire (et choisie) de regrouper des caractéristiques variables. D'ailleurs il est généralement entendu que les différences génétiques entre deux êtres vivants considérés comme de même « type de population » peuvent être plus nombreuses qu'entre deux êtres vivants auxquels on attribue des origines différentes. Ainsi, toute tentative de réduire et classer la variété du vivant dans des sous-groupes séparés et dérivant de « lignées ancestrales » relève de choix qui ne peuvent pas être objectivés. Décider des critères qui seront signifiants pour séparer et hiérarchiser groupes et sous-groupes revient à instituer un ensemble de normes. Pour les être humains par exemple, la couleur de la peau se retrouve instituée comme critère présidant à la séparation des groupes. En d'autres termes, la validité d'une telle classification ne procède que de ses propres présupposés : pour trouver des « races », il faut d'abord considérer qu'il faut

qu'elles existent. Les délires actuels (heureusement très minoritaires) qui voudraient retrouver une pertinence biologique à la race dans des champs scientifiques comme politiques¹, sont toujours des entreprises politiques au service d'idéologies racistes et nationalistes clairement identifiables.

Les « races animales », ou ce que l'on considère comme tel, sont même réellement, et ce depuis bien longtemps, construites à force de sélection, en vue de concentrer un certain nombre de caractéristiques en épurant les variations et la diversité réelle. La race par choix, mais issue du choix des autres en quelque sorte, et immédiatement objectivée et assignatoire. De la racialisation concrète construite et produite pour des raisons qui peuvent être sociales, économiques, politiques, dans tous les cas.

Une chose est sûre, si de nombreux naturalistes ont pu défendre la notion de race et la classification qui découle logiquement de son utilisation, les découpages étaient toujours arbitraires et pouvaient changer du tout au tout d'un scientifique ou d'un théoricien à l'autre. Dans tous les cas, il n'y a jamais eu d'autres « races » que des « races sociales », en tout cas construites socialement, même lorsque la race fut déguisée sous des dehors scientifiques. C'est pourquoi la démarcation « sociale », cette distinction que voudraient opérer les néo-racistes d'avec le racisme du XIX^e siècle n'a pas lieu d'être, à moins de reconnaître la scientificité biologique

1 Par exemple en validant des permanences de groupes humains depuis la nuit des temps, comme les « grecs » dont on pourrait prétendument prouver qu'ils ont toujours existé en tant que « grecs » grâce à la mise au jour de maladies récurrentes comme la thalassémie qui deviendraient « marqueur racial » dès les squelettes préhistoriques, fondant ainsi une pseudo « race grecque », ou bien aux États-Unis, les propositions d'« identification raciale » sur la base d'études génétiques qui permettraient d'attribuer les « origines raciales ancestrales » de tout un chacun.

des « races », mais après tout, on se rendra compte à travers la lecture de cet ouvrage que ce ne serait pas la dernière des ignominies de nos racialisateurs.

Pour l'instant, contrairement à ce qui se passe depuis que l'élevage existe chez les animaux, personne ne s'est avisé sérieusement d'organiser la sélection ou même d'utiliser la manipulation génétique pour s'essayer à constituer des races à partir de tout ce foisonnement, et même si des formes de sélection génétique commencent à exister chez l'homme, elles n'ont pas pour objectif de créer et de fixer des races.

Mais apparemment cela ne suffit pas. Il y a des gens qui tiennent à la « race », et ce ne sont pas tous des nazis et des colonialistes, ni même des anticolonialistes, non, aujourd'hui ce sont les « décoloniaux », accompagnés par certains courants de rénovation universitaire du marxisme et applaudis par des militants de la déconstruction.

Affinons tout de même : racisme et racialisme ne sont pas synonymes, si l'on veut être précis. Le racisme s'appuie sur une *hiérarchie* entre les races, tandis que le racialisme s'occupe, en théorie, de promouvoir leur existence. Le racisme, quand il dépasse le stade d'une intolérance quotidienne à l'autre, de propos de comptoir, d'un énervement entre voisins ou d'une façon de prendre du pouvoir à de petites échelles, familiales par exemple, quand il est une idéologie en somme, part du postulat de l'existence de races au sein de l'espèce humaine, et considère que certaines catégories de personnes sont intrinsèquement supérieures à d'autres : en théorie, le racisme est donc, par cet aspect, un pas supplémentaire par rapport au racialisme, qui quant à lui, est beaucoup plus systématique et prosélyte. Cependant, la nuance n'est importante que dans un cadre historique, à des époques où le concept de « race » apparaissait valide, avant le XX^e siècle, donc. Il serait stupi-

dement anachronique d'affirmer qu'à l'époque moderne, tout le monde était raciste, parce que la théorie des races était paradigmatique et entièrement intégrée. Depuis, le concept a été invalidé largement par la philosophie, et beaucoup plus violemment, par l'histoire. S'il subsiste dans certaines régions du monde, qui certes, sont loin d'être « anecdotiques » (États-Unis, Chine, Japon, etc.), et dans lesquelles il est toujours un puissant outil de pouvoir, il a été largement abandonné ici, et l'emploi de son vocabulaire relève généralement du scandale, presque toujours, jusqu'à il y a peu, associé à l'extrême droite.

De fait, aujourd'hui, la question spécifique des différences au point de croix entre racisme et racialisme n'empêche pas que nous ayons assurément à nous opposer aux deux sans s'occuper, à ce moment-là, des mérites spécifiques de l'un ou de l'autre. Désormais, il est d'ailleurs tout à fait clair que le racialisme (promouvoir l'existence des races) porte en lui la promotion du racisme, et, s'il en était besoin, les déclarations des racistes concernant ce qu'ils appellent les « mariages mixtes » et leur détestation du métissage en apportent la preuve évidente².

Avaliser l'existence des races c'est, ici et maintenant, la définition même du racisme. Ceux qui reconnaissent l'existence des races ou qui font la promotion de leur usage conceptuel sont précisément des agents du racisme. Si les termes « racialiste » et « racialisateur » les définissent mieux que « raciste », c'est parce qu'il est important de signifier qu'il y a une campagne de promotion de la race en cours et qu'ils sont ceux qui la mènent,

2 On peut se référer par exemple à ce sujet à l'entretien avec la revue *Vacarme*, qui a choisi d'ouvrir assez tôt les vannes à un racialisme décomplexé dans « Revendiquer un monde décolonial, entretien avec Houria Bouteldja », *Vacarme* n°71, printemps 2015. Les passages sur le métissage et les « mariages mixtes » y sont aussi significatifs que ceux à propos des « juifs » ou de l'homosexualité.

qu'il faut distinguer leur racisme de celui de la stupidité des lieux communs ou de celui qui sévit de manière courante à l'extrême droite, quoique leur ethno-différentialisme ne soit pas très différent de celui des courants de la Nouvelle Droite et qu'il y ait des passerelles discursives – mais pas seulement – avec les réseaux dieudonnistes et soraliens, par exemple.

On pourrait complexifier plus encore la question en soulignant qu'avec l'évolution du langage, on pourrait affirmer que de nos jours le racialisme est plus proche de la « race » en tant que telle que le racisme. Parce qu'on tend aujourd'hui à définir le racisme comme « *une attitude d'hostilité répétée voire systématique à l'égard d'une catégorie déterminée de personnes* » (Le Petit Larousse), on entend parfois parler de « racisme anti-homosexuels » ou de « racisme anti-pauvres » ou « de classe », et si nous trouvons ces expressions bien dispensables, nous ne pouvons nier l'évolution des usages du mot « racisme », qui se confond aujourd'hui avec la xénophobie et la haine d'une catégorie de personnes perçue comme catégorie, qu'elle soit à motif « racial » ou non. C'est pourquoi, au fond, les racistes d'extrême gauche (avec le Parti des Indigènes de la République pour avant-garde intellectuelle) sont bien plus proches des idéologies racistes *stricto sensu*, de Gobineau à Hitler, que le raciste du coin, qui « n'aime pas les bougnoules qui profitent des allocations familiales et les youpins qui gouvernent la finance mondiale », mais qui ne fait pas pour autant de la théorie des races un axe conceptuel, une grille de lecture ou un « *prisme* » (selon le terme volontiers utilisé par Houria Bouteldja) pour analyser l'intégralité du monde, sur le modèle structurel des pensées-systèmes de type hégélien ou positiviste. Le racisme n'est plus un rapport social ou interindividuel, mais, dans de jolis habits dialectiques du dimanche, la « race » et le racisme deviennent une cause qui explique le *tout*. Une idéologie totalitaire.

C'est à la fin du siècle dernier que sont nées aux États-Unis (donc dans un État qui s'est historiquement construit, en partie, comme racaliste) les dites *Identity Politics*, ou « politiques identitaires » en français, classées à gauche, et qui définissent la politique non pas en termes de rapports sociaux, de classes ou d'individus, mais selon des identités fixes derrière lesquelles les uns et les autres se rangent. Il peut s'agir donc, de la « race », d'une condition médicale, d'un régime alimentaire, d'une croyance religieuse, ou de toute autre particularité érigée en identité. C'est s'organiser *en tant que* (et pas *en étant*) noir, juif, punk, végétarien, skateboarder, homme, pizzaiolo, pan-sexuel, etc. Même s'il est né dans le champ politique et pas à l'université, l'ouvriérisme stalinien, pourrait, par exemple, être considéré comme un ancêtre européen des *Identity Politics*, en ce qu'il a mis en avant une « identité ouvrière » (c'est certes moins grave qu'une identité « raciale ») constituée à partir d'un statut dans la production (celui de l'ouvrier), et ainsi constituée en figure mythologisée de pouvoir. Ainsi promue comme norme sur le plan moral comme politique, l'identité devient le support de la répression et de l'écrasement de toute la diversité minoritaire.

Ne ressortiront de l'essor des *Identity Politics* que quelques disciplines d'études universitaires, souvent sociologiques ou anthropologiques. Parmi les plus connues restent les *gender studies* et *post-colonial studies*, qui n'ont jamais réussi à sortir des amphis et des salons pour contaminer les différentes formes d'insubordination et de conflictualité sociales véritablement éloignées de ces concepts et abstractions idéologico-théoriques, même quand parfois elles ont lieu à deux rues des lieux sanctifiés du savoir où officient les professionnels de la conférence, comme dernièrement à Ferguson et Baltimore où l'État a joué la carte racaliste contre des émeutiers qui n'en demandaient pas

tant. L'élection de nouveaux chefs de la police locale « noirs », solution proposée pour la pacification des émeutes par l'État américain, est en fait l'horizon indépassable des perspectives de nos « indigènes » : des places, *en être*, à tout prix, par et pour *ma* race, ou parfois, *nos* races (mais pas toutes, jamais, et c'est bien pour cela que dans le racialisme se déploie « la guerre des races »).

Si les *Identity Politics* ont déjà été largement critiquées là où elles sont nées, et notamment d'un point de vue révolutionnaire, même le plus basique (et cela, notamment, à la suite de la déliquescence raciste/racialiste des derniers débris du Black Panther Party après l'âge d'or), leur caractère de nouveauté sur le vieux continent (probablement dû à la dernière guerre mondiale et à des restes d'universalisme révolutionnaire) appelle à de nouveaux travaux pour contrer de nouvelles *tendances*, qui comme nous l'avons vu, ne sont pas nouvelles partout. Cet ouvrage s'inscrit donc dans cette perspective simple : contrer la tentative de réimplantation et d'importation des logiques racialistes et identitaires, ici sous pavillon antiraciste.

Il s'agit de partir de l'évidence que, contrairement aux racistes, les « races » n'existent pas, aussi vrai que l'inexistence de Dieu n'a jamais empêché l'existence de croyants.



Introduction



Fusiller Hazan ?

I.— El Tablillo. Manière dont les voyageurs sont portés à dos d'homme dans les environs de Pasto.

VOYAGE DANS LA NOUVELLE-GRENADE.

Texte et dessins par M. A. DE LAUNE.

*« Un autre grand merci à mes éditeurs.
D'abord, à Éric Hazan pour son enthousiasme. »*

Houria Bouteldja, *Les Blancs, les Juifs et nous*, remerciements.

On s'interroge.
Fusillez Sartre ! C'est le titre de l'introduction du livre que Hazan et sa **fabrique** cherchent à nous vendre.

Fusiller ne fait a priori pas partie des pratiques subversives, mais s'apparente plutôt à un règlement de comptes d'une milice à la solde d'un État, ou bien à un châtimement militaire exécuté par quelque soldatesque avec une sommaire efficacité. C'est généralement l'exécution d'une décision prise en plus haut lieu, toujours effectivement un ordre, comme ici, à l'impératif, donné à sa piétaille. De surcroît, c'est un slogan de l'OAS qui est repris, belle bannière der-

rière laquelle on se rangerait le sourire aux lèvres si on était de ces nostalgiques du putsch des généraux ou un petit pétainiste frustré essayant de faire revivre la belle époque où l'on était en guerre contre les ennemis de la France.

Mais là, on est à l'extrême gauche, ce qu'on a sous les yeux, c'est la préface de *Les Blancs, les Juifs et nous*, un titre – et quel titre ! – des Editions La Fabrique, on est en 2016. Alors, face à ce fantasme d'exécution, et quoique le sinistre courage de l'incitation à l'exécution sommaire ne concerne que les « *cendres de conséquence* » d'un auteur déjà mort, on se demande, à la lecture de ce petit pamphlet, si on ne devrait pas rendre la pareille. Faudrait-il donc imaginer fusiller Hazan ? Kantiens pour cette circonstance, on pourrait exiger de celui qui aime et édite ce livre qu'il puisse supporter qu'on envisage de lui faire ce qu'il aime qu'on dise qu'il faut faire aux autres, n'est-ce pas ? On s'étonne d'ailleurs de cet enthousiasme d'éditeur affirmé dans les remerciements du livre¹, doublé de cette familiarité sensible dans le vibrant de sa voix quand il assure la promotion du terrible bouquin, comme à Paris au Lieu Dit, le 17 mars 2016, une soirée de printemps chez les racistes qui sera contée un peu plus loin dans ce livre.

Pour contrer les quelques critiques qui se sont fait entendre suite à la publication de ce pamphlet abject, sa défense enthousiaste et hâtive vire à l'absurde² : il regrette que « *par bêtise ou mauvaise foi* », l'« *ironie du livre* » soit « *prise au premier degré* » (ce qui veut juste dire que ce qui est écrit est inassumable

1 « *Un autre grand merci à mes éditeurs. D'abord, à Éric Hazan pour son enthousiasme et sa confiance précieuse et généreuse, ainsi qu'à Stella Magliani-Belkacem pour son professionnalisme, son amitié et son grand dévouement* », p.11, *op. cit.*

2 Dans une « chronique » de quelques lignes publiée en page principale sur le blog de La Fabrique éditions.

comme tel), on devrait reconnaître que « *toutes ces lectures sont truquées* » et s'en offusquer, il voudrait obliger les lecteurs à entendre ces « *vérités désagréables* », comme l'intimité de l'auteur avec Hitler, ou cette nouvelle que les « Juifs » pourraient redevenir « *untermenschen* » en fonction d'une « météo politique » qu'elle est la seule à connaître, par exemple ? Il faudrait absolument accepter ce que cette « *femme* » « *arabe* » aurait à nous dire et que l'on refuserait d'entendre justement parce qu'elle serait « *femme* » et « *arabe* »... On voit comment par ce genre de raisonnements prétendument anti-daltoniens, on finit par se prendre au petit jeu politique de l'identitarisme, et même quand il s'agit de se faire un avis sur un texte ou sur une proposition politique, *l'identité fait tout*. Pourtant on ne naît pas antisémite, on le devient. Hazan serait-il si *color-obsessed* que désormais l'« arabité » (et la féminité) de ses interlocuteurs passe avant toute autre considération, même politique ? La seule « *ironie* » que nous y avons rencontrée semblait bien involontaire, de « *la parole des opprimés est d'or* » à « *je suis détentrice du feu nucléaire* » en passant par l'ignorance magique du cousin Boujemaa, les considérations sur la tropicalité des génocides, les erreurs historiques, et les affirmations politiquement édentées, on s'est parfois permis d'en rire, avouons-le. À coup de lapalissades sur ce qu'est une citation (oui, les citations sont toujours « *des phrases tronquées et sorties de leur contexte* »), il voudrait empêcher de citer et d'analyser ce texte car comme une homélie, il faudrait le subir sagement *in extenso*, l'admirer sans rien en penser. Pourquoi ? Eh bien parce que l'auteur est « *femme* » et « *arabe* ». Bref il persiste, signe, et défend son choix d'éditeur engagé en criant haut et fort à ceux qui, apparemment déjà trop nombreux, douteraient de la pertinence de cette publication : « *Nous considérons au contraire qu'il a bien sa place chez nous, dans un catalogue consacré aux*

voies diverses menant à l'émancipation des opprimés. » C'est sûr que dans le bric-à-brac politico-universitaire de l'époque dont ce catalogue se fait l'écho, pourquoi ne pas émanciper « *les opprimés* » (marque déposée) par la voie royale, finalement plutôt univoque de la conversion proposée comme conclusion de ce livre qui a vraiment « *sa place chez nous* » (nous les « *antisémites édentés* » sans doute) ? Décidément, les « *voies diverses menant à l'émancipation des opprimés* » sont parfois impénétrables...

Alors, face à un tel entrain notre perplexité s'accroît.

Quel pourrait bien être l'intérêt, l'attrait même, de ce petit opuscule ?

Un intérêt historique peut-être ?

Lecture faite, aucun. Pour ces braves gens, l'histoire du monde tient en deux dates : 1492 et 1830. Le point de vue « décolonial » – le terme « décolonial » remplace « anticolonialiste », ou même « révolutionnaire » d'ailleurs, et ouvre une identité politique permanente, décontextualisée³ –, ne voit l'histoire du monde que depuis le prisme de l'histoire des relations franco-algériennes, prises comme modèle de compréhension de ce qui se passe et s'est passé sur toute la planète. L'internationalisme ? Oubliez donc, ma bonne dame, en même temps que toute possibilité d'universalisme : des saloperies blanches, puisqu'on vous le dit.

Et même là, on regarde par le plus petit bout de la lorgnette, sans soulever aucun des éléments d'importance, ne serait-ce que dans le rapport aux islamistes et aux massacres des années 90 par exemple. On plaque sur l'ensemble de l'histoire mondiale le *vademecum* d'un prêt-à-penser frelaté, et ainsi la mode « décoloniale » va avec tout. On pourra parler par exemple

3 cf. l'intersection n°6 « Être ou ne pas être "décolonial" ? ».

d'« organisation décoloniale » à propos de La voix des Rroms⁴. Tout le monde prendra un air entendu, alors que ça n'a proprement aucun sens. Du moment qu'on appelle à fusiller du « Blanc », on fait avancer sa carrière politique en travaillant son devenir décolonial. C'est quand même l'essentiel, non ?

Dans la lignée de la rhétorique de Vergès défendant Klaus Barbie et d'autres bouchers, cette fois post (ou « dé- » ?) coloniaux, dans tous les cas purs produits de la décolonisation telle qu'elle s'est déroulée, une certaine Histoire des vaincus devient un outil de culpabilisation, de menace, et *in fine* de négociation sordide. Comme le Vergès de la pire époque d'ailleurs, Houria Bouteldja utilise l'antisémitisme, assumé à plusieurs reprises comme tel, ainsi que ce qu'elle appelle la « *tentation négationniste* » en les agitant comme monnaie d'échange de ce chantage à la reconnaissance victimaire. Laissez-nous notre antisémitisme, puisque vous avez commis tant de crimes à notre rencontre : chacun ses haines et ses massacres passés, actuels ou à venir. Dans ces raisonnements pernicieux, chacun, adéquatement défini comme « blanc », « juif » ou faisant partie des « autres » se retrouve forcément redevable des politiques d'État et poussé à assumer les pires instincts de revanche, bien calé

4 La voix des Rroms est une organisation politique communautaire dont le projet est contenu dans le nom qu'elle s'est donné : être la voix des Rroms. Son but est de défendre une identité culturelle et ethnique : « *Être Rrom est une valeur positive indiscutable, autant qu'être Chinois, Argentin ou Français* » nous dit la présentation. Fondée en 2005, « *notre association œuvre pour la reconnaissance de l'identité du peuple rrom* ». Suite à quelques tractations politiques avec la direction du PIR qui avait besoin alors de se prémunir des critiques et d'accroître son leadership raciste en élargissant le panel des communautés dont elle pourrait représenter les intérêts victimaires, le PIR a rajouté à son catalogue des phobies la rromophobie : « *Il est temps d'en finir avec tous les visages du racisme républicain dont l'islamophobie, la négrophobie, la rromophobie et cet étrange philosémitisme* » (extrait de l'article *Non au(x) racisme(s) d'État, non au philosémitisme d'État!*, 17 mars 2015, PIR).

dans son identité victimaire. On s'improvise procureur en se faisant passer pour avocat. La réciprocité fait loi et la menace sert à revendiquer l'équilibre des crimes et de la terreur. Strictement aucune perspective émancipatrice dans la démarche proposée au lecteur, mais des tombereaux de cadavres que l'on fait passer d'une colonne à une autre, comme un comptable cherchant à équilibrer les comptes du sordide pour finir par apurer la dette des vainqueurs. On troque une culpabilité contre une autre, un massacre pour un génocide, on absout les assassins et c'est aux assassinés, dans le registre du symbolique cette fois, qu'on dénie une existence propre⁵. Négociants ou courtiers en traite de génocides du passé, gestionnaires de fonds de morts, ou dealers de cadavres en série, en voilà des métiers d'avenir pour nos entrepreneurs racialisés.

À la concurrence généralisée, la proposition de réforme est claire, il faut ajouter la concurrence des mémoires. Mon Devoir de Mémoire est plus gros que le tien. L'étalage victimaire, le concours des abominations, je t'échange deux charniers contre un bombardement, je mets une option sur les chambres à gaz et je tire une carte chance... Voilà pour l'Histoire, son compte se retrouve radicalement réglé par cette démarche dite « décoloniale ».

Ce texte aurait-il plutôt alors un intérêt poétique, lyrique ?

N'est-ce pas d'ailleurs ce à quoi nous invite « *l'amour révolutionnaire* » de son sous-titre ? Victor Hugo ne serait pas loin ? Sur ce point, *no comment*. Les extraits proposés dans le « Parcours de lecture » montreront assez comment la poésie se fait très vite menace vulgaire et l'amour terrible conversion. Quant

5 « *La Shoah ? Le sujet colonial en a connu des dizaines. Des exterminations ? À gogo. Des enfumades, des razzias ? Plein.* » *Op. cit.*, p. 111.

à la révolution, elle s'est certainement perdue en route entre une assignation raciale et une tirade antisémite, sur les chemins de traverses du « nationalisme des opprimés » appelés à viser, dans une bien pauvre normalité, la place des oppresseurs.

Un intérêt politique plutôt, sans doute ?

La question se pose sérieusement, quand on voit le monde qui danse autour de ces Indigènes qui, dès 2005⁶, avaient réussi à généraliser une certaine consternation. Sans doute a-t-on perdu le prolétariat et pense-t-on trouver là le chemin pour remettre la main dessus. C'est faire preuve d'un paternalisme crasse et renouveler à peine cet anti-impérialisme qui a déjà su perdre beaucoup de militants sur des chemins boueux. En tout cas, beaucoup ont l'air de penser que frayer dans l'entourage de ces poissons-là est nécessaire. Reste à voir si le jeu en vaut la chandelle, combien a été parié et qui y perdra quoi. L'avenir nous le dira sans doute. Ce qui est déjà certain, c'est que beaucoup y auront laissé ce qui leur restait d'âme. Tous ceux qui pensent qu'il y aurait quelque raison que ce soit de devoir faire avec devraient lire ce pamphlet programmatique avec attention, puis se regarder dans une quelconque glace en se demandant si, vraiment, ils ont tant que ça à y gagner. Et pas seulement parce que ce programme ne contient à aucun moment la moindre proposition révolutionnaire, il n'y en

6 Ce qui s'est appelé au départ le Mouvement des indigènes de la république se constitue à partir de janvier 2005 par le lancement de l'« Appel des Indigènes de la République » pour la tenue d'« assises de l'anticolonialisme post-colonial » sur le site religieux et communautariste Oumma.com. L'association est créée officiellement dans la foulée par des militants universitaires de diverses obédiences anti-impérialistes et altermondialistes, des associations s'opposant à la loi de 2004 sur l'interdiction du port de signes religieux à l'école, ainsi que des trotskystes et des militants « antisionistes ».

a en effet pas la moindre trace. En revanche on y trouvera, surnageant dans un océan de banalités fades, du racialisme, accompagné de la tentative de produire de nouvelles normes. Pas d'amour non plus, sinon celui, narcissique, du parvenu.

Resterait alors, peut-être, l'intérêt rhétorique ?

Voilà sans doute ce qui a conquis Hazan : ce texte a la séduction persuasive d'un pamphlet d'extrême droite. Mal écrit, mal relu, court et répétitif, très peu convaincant au niveau philosophique, logique, narratif ou historique, inquiétant au niveau politique, sans doute. Mais tellement séduisant quand on cherche des explications simples, une logique de bouc émissaire, beaucoup de victimisation et de ressentiment, et puis un appel régulier au meurtre et à la vengeance, sur le papier, virtuel, mais suffisamment ressassé pour produire son effet. Cette rhétorique réussie, – si on apprécie Drumont par exemple – joue avec les limites à plusieurs niveaux (voilà sans doute une jouissance appréciable pour le quatrième âge), et en particulier avec le négationnisme, limite des limites pourrait-on dire, surtout à l'extrême gauche. Une formule qui voudrait dédouaner (et encore...⁷) : « *clamer ensemble et plus fort que non, la Shoah, comme tous les crimes de masse, ne sera jamais un "détail"* », pour une vingtaine qui mettent en question, de « *n'en déplaise à Claude Lanzmann, le temps du blasphème est venu* », où il est entendu que le « *blasphème* » (que Bouteldja et consorts n'apprécient pas en toutes circonstances, semble-t-il) outrage à ce qui est devenu la véritable « *religion civile européenne* » à propos de « *la commémoration du génocide nazi* », à cette « *blague sinistre* » qu'Hazan croit bon de vouloir « *démonter* » quand il

7 Voir p.181 du « Parcours de lecture » à ce sujet.

assure la promotion du livre⁸. On ne sait plus bien alors s'il parle de la « *spectacularisation* » du génocide ou du génocide lui-même. De toutes manières, comme on est « *décoloniaux* », tout est permis : « *Nous n'irons pas à Auschwitz* », nous dit-elle « *en vous [nous] regardant dans les yeux* », deux fois au moins, puisqu'après l'avoir écrit, tel quel, contente de son effet sans doute, en actrice laborieuse qui montre qu'elle a bien appris son texte et les mimiques qui vont avec, elle le redit, en joignant le geste à la parole, quand elle présente le livre.

Ces formules douteuses sont loin d'être anodines, et on trouvera la recension d'un certain nombre d'entre elles dans le « Parcours de lecture » qui clôt ce livre. Le point à soulever dans cette introduction concerne plutôt leur utilisation dans l'architecture générale de l'« œuvre ». Le négationnisme, et c'est peut-être encore plus grave et révélateur que ces incursions régulières en terre sulfureuse, est utilisé perpétuellement comme horizon de la menace. Parce que, comme la plupart des textes du PIR et comme l'attitude travaillée de Bouteldja, le PIR passe son temps à asservir politiquement et intellectuellement et à faire taire les oppositions éventuelles par la culpabilisation et la menace. Nous sommes les opprimés, et si vous ne vous rangez pas de manière inconditionnelle derrière la parole que nous portons et qui les représente, alors vous êtes les oppresseurs, et quelque chose de plus terrible encore risque bien de vous arriver. C'est pourquoi, armés de cette juste colère, nous sommes les seuls à pouvoir proposer une solution de paix : la conversion. « *Allahou akbar!* » nous dit le dernier chapitre. Sont utilisés à cette fin pêle-mêle au fil des pages les attentats islamistes, Dieudonné et ses promesses de dénoncer Élie Semoun en tant que juif s'il demandait sa protection dans le cadre de nouvelles persé-

8 Cf. p. 55 dans *Les Blancs, les Juifs et nous* et « Une Soirée de printemps chez les racialisés », p.66.

cutions (mais qu'est-ce que c'est que cette hypothèse et quelle ignominie de la reprendre à son compte?...), et la « *tentation négationniste* », revendiquée comme telle, qui couve apparemment sous la cendre du devenir « *décolonial* ». Convertissez-vous ou on devient négationnistes, et ce sera bien fait pour vous. Malhonnêteté des malhonnêtetés, qui ne fonctionne que parce qu'on la laisse dire et qu'on se plaît à y croire ou qu'on ferme les yeux pour ne pas avoir à prendre position. Tout le monde sait où mène ce genre de petits jeux, certains en ont déjà parcouru le chemin et soit sont passés clairement à l'extrême de l'extrême droite soit s'en sont mordu les doigts, beaucoup en ont subi les conséquences désastreuses. Avec *La fabrique*, on repart donc pour un tour de piste, et la fleur au fusil ?

À travers la fabrication médiatique de figures, d'auteurs, de représentants, de porte-paroles, par des jeux de communicants politiques, le PIR et sa pseudo-galaxie « *décoloniale* » entend bien monopoliser toute forme de contestation. Bouteldja veut personnifier en elle le discours « *décolonial* », ce qui par une suite de truchements caducs dont la caducité n'est jamais relevée, ferait d'elle une représentante à la fois des banlieues, des « *racisés* », des « *non-blancs* », du « *Sud* », etc. Hazan, qui n'en reste pas moins plus idiot qu'utile, sert, lorsqu'il participe à la promotion du livre, de relais médiatique pour qu'elle soit traitée comme telle, comme elle l'entend⁹. Jouant là le « *juif* » de service de la gauche radicale, il correspond à un besoin. Il s'exécute à défaut de se faire fusiller. Il donne des gages moraux en plus d'une maison d'édition.

Si vous n'êtes pas d'accord avec Houria, alors vous êtes contre les habitants des banlieues, vous êtes contre les « *ra-*

9 « *C'est une femme, elle a un maintien noble et fier, elle s'exprime avec tranchant, et en plus elle est arabe. C'est trop.* » Extrait de *Une haine, une cible*, Éric Hazan sur Lundi Matin, 28 mars 2016.

cisés », vous êtes contre le « Sud ». Un hold-up rhétorique qui n'a rien de nouveau. Lorsqu'on regarde à l'Est, on se souvient que tous ceux qui osaient critiquer le petit père des peuples, Staline (ancienne figure « décoloniale » lui-même), étaient forcément des ennemis irréductibles de la classe ouvrière qu'il fallait automatiquement épurer. Si vous n'êtes pas avec Houria, alors vous êtes l'ennemi : la figure de proue devient boussole, comme le curé dans la paroisse médiévale. On se définit par rapport à elle. *Quid* des homosexuels, des juifs et de tous ces autres dont le PIR ne veut pas ? Les « eux »... Un rire narquois suffit à s'en débarrasser, une galipette sulfureuse suffit à les extraire du champ du réel. Et si il faut se construire sans eux, alors autant se construire *contre* eux.

René Girard décrit ce processus¹⁰ avec perspicacité, qu'il nomme le « triangle mimétique ». Formé de trois pôles qui sont les individus A, B et le bien supposé (convoité !), le triangle mimétique décrit ce jeu symbolique et la relation réelle entre A et B, dans laquelle B dispose d'un bien, semble disposer d'un bien, ou pourrait disposer d'un bien, dont A pense soit qu'il en est lui-même dépourvu, soit que sa propre jouissance du même bien est menacée par le seul fait que B en dispose (ou puisse en disposer). C'est là qu'entre en jeu la figure mythique du « chouchou », ici, « *de la république* »¹¹. Dans ces jeux de limites, les figures charismatiques préfabriquées sont dispensées d'être A ou B, ils ont droit à une singularité propre. Bouteldja, par exemple, peut représenter les « non-blancs » tout en étant elle-même, de son propre aveu, « *de race blanche* ». Dans ce jeu d'assignations univoques et simplificatrices à outrance, seuls

10 In *Le Bouc émissaire*, René Girard, 1982.

11 Gentil surnom par lequel Houria Bouteldja désigne « les Juifs », voir le « Parcours de lecture » et l'intersection n°2 « "Eux" les juifs, "chouchous de la République" ».

ceux qui s'instituent eux-mêmes comme de telles figures ont donc accès et droit à la complexité. Mais ce privilège-là qui s'auto-institue, ne doit jamais, quant à lui, être critiqué.

Les persécutions, voire les génocides, qui surviennent le plus souvent dans des périodes de crise sociale, peuvent en partie être expliqués par ce besoin de désigner un coupable pour simplifier un réel trop complexe. Le conspirationnisme florissant, avec lequel jouent régulièrement nombre de racistes, procède exactement des mêmes aspirations : la simplification, pour permettre à des esprits simples de se croire complexes, ou au moins leur donner l'illusion de digérer la complexité ou pour rassurer les esprits angoissés avec une version binaire de la réalité.

Toujours afin de répondre à ce besoin de conserver un sentiment de contrôle, certains sont naturellement attirés par des idéologies attribuant la responsabilité d'éléments perçus comme négatifs aux actions d'un groupe. Chez le PIR comme dans beaucoup d'autres tentatives réactionnaires, ce groupe a souvent été personnifié dans la figure du juif, intrinsèquement apatride, dominateur, escroc, pervers, détourné, ou de l'homosexuel corrompant des bonnes valeurs et de la stabilité identitaire de la meute sociale. Cette stratégie a l'avantage de proposer la perspective d'une solution facile aux problèmes : écarter ou éliminer le bouc émissaire ou sa représentation. Cette simplification permet de maintenir une perception du monde comme étant stable, ordonné et prévisible, plutôt que chaotique et dangereux, ce qu'il est et sera pourtant toujours.

Voilà quelques pistes de réflexion pour s'expliquer peut-être l'inexplicable, la publication d'un pamphlet réactionnaire et antisémite en 2016, à l'extrême gauche. Dans la suite du présent ouvrage, on proposera, après un récit bonimenté de la prestation

de promotion du livre de Bouteldja au Lieu Dit avec son éditeur Hazan et une « discutante », Maboula Soumahoro, un certain nombre d'analyses sous des angles plus précis, ou « intersections », ainsi qu'un « Parcours de lecture » commenté, qui permettra peut-être aux lecteurs d'en comprendre davantage à propos de cette bizarrerie de l'époque et de s'armer de courage – plus que de patience, on n'a que trop attendu ! – pour y résister.

Reste quand même l'incompréhensible appel au meurtre de la préface. Au-delà de ces calculs inavouables, en effet, pourquoi faudrait-il donc de toute urgence appeler à « fusiller Sartre » en publiant ce mauvais brûlot ? La mise en concurrence des trois figures liées de manières très différentes les unes les autres, à la décolonisation, parmi lesquelles on cherche une référence tutélaire, Camus, Sartre et Genet, est explicite. Camus est discrédité d'avance, Sartre pourrait concourir mais ses positions résumées à un soutien à l'État d'Israël le condamnent, c'est pourquoi on le fusille, reste Genet, qu'on adoube comme le « *Blanc décolonial* », la solution, en somme. On y reviendra, et en détail dans les pages qui suivent. On fusille donc Sartre pour laisser toute sa place à Genet et, ce qui intéresse chez Genet, ce ne sont même pas ses prises de positions pro-palestiniennes, dont on parle finalement assez peu, mais bien son « *indifférence* » face à Hitler, dont on fait résolument l'éloge. Enfin un homme libre.

Plus encore, si Sartre mérite l'exécution sommaire c'est sans doute parce qu'il n'a pas dit ce que Houria Bouteldja ose enfin affirmer en bricolant une citation (déjà peu ragoûtante) de sa préface aux *Damnés de la terre* de Frantz Fanon : « *Abattre un Israélien, c'est faire d'une pierre deux coups, supprimer en même temps un oppresseur et un opprimé, restent un homme mort et un homme libre.* »¹²

12 « *La bonne conscience blanche de Sartre... C'est elle qui l'empêche d'accomplir son œuvre : liquider le Blanc. Pour exterminer le Blanc qui le torture, il*

Voilà qui est courageux. Reste à faire la jonction entre le passé évoqué et le présent de la publication du livre, résolument lié à son époque puisqu'il accompagne un projet politique clairement identifié comme étant la conquête de l'hégémonie sur la représentation de ceux qu'on essentialise comme « non-Blancs ». Dans le contexte, et si on cesse de tout deshistoriciser pour avoir les coudées franches dans la manipulation et la menace, on évoque et on justifie ici sans vergogne et apparemment avec une certaine délectation, ce que certains qualifient de « troisième *intifada* », celle dite « des couteaux », une « *intifada* » à dominante « raciale », qui vient continuer le parcours allant de la première, une *intifada* de la révolte sociale, à la deuxième, déjà religieuse et à visées politiques. L'émancipation des Palestiniens passe par le meurtre des Israéliens, tous responsables de la politique de l'État qui les gouverne. Voilà effectivement qui campe le sinistre décor de ce qu'elle appelle d'un air malin « *amour révolutionnaire* ». L'amour au couteau contre ceux qui ne sont pas de sa « race », les habitants d'un pays tous responsables de sa politique, jusqu'à en mourir, voilà la perspective révolutionnaire et amoureuse qui manquait à cette sinistre époque : la responsabilité collective et sa punition nécessaire.

Hannah Arendt, que Bouteldja s'empressera bien un jour de fusiller, nous n'en doutons pas, s'était exprimée avec simpli-

aurait fallu que Sartre écrive : "Abattre un Israélien, c'est faire d'une pierre deux coups, supprimer en même temps un oppresseur et un opprimé : restent un homme mort et un homme libre." Se résoudre à la défaite ou à la mort de l'oppresseur, fût-il Juif. C'est le pas que Sartre n'a pas su franchir. C'est là sa faillite. Le Blanc résiste. Le philosémitisme n'est-il pas le dernier refuge de l'humanisme blanc ? » p. 17-18, *op. cit.*. La citation d'origine, dans la préface de Sartre à Fanon datée de septembre 1961, bricolée ici en toute décolonialité, est la suivante : « *Car, en le premier temps de la révolte, il faut tuer : abattre un Européen c'est faire d'une pierre deux coups, supprimer en même temps un oppresseur et un opprimé : restent un homme mort et un homme libre ; le survivant, pour la première fois, sent un sol national sous la plante de ses pieds.* »

cité sur ces fameuses responsabilités collectives que les racia-
 listes ne cessent de distribuer (aux « blancs », aux « juifs », aux
 « Israéliens », aux « Français », etc.), s'agissant de la situation
 américaine, terre promise des racistes : *« Il existe une respon-
 sabilité pour des choses que nous n'avons pas commises, mais dont
 on peut néanmoins être tenu pour responsable. Mais être ou se
 sentir coupable pour des choses qui se sont produites sans que nous
 y prenions une part active est impossible. C'est là un point impor-
 tant qui mérite d'être clairement et vigoureusement souligné à un
 moment où tant de bons libéraux blancs avouent leurs sentiments
 de culpabilité face au problème noir. »*¹³ Au-delà même de ne pas
 se sentir coupable de ce à quoi on n'a pas pris une part active,
 quand il s'agit des politiques d'État, quelles qu'elles soient, on
 peut même dire que c'est en refusant d'en revendiquer l'héri-
 tage et d'en endosser la responsabilité qu'on peut commencer à
 ouvrir une perspective révolutionnaire. Dénier cette possibilité
 de refus aux autres c'est les considérer de manière aberrante
 comme un corps social homogène en osmose absolue avec ce
 par quoi ils sont gouvernés, leur interdisant ainsi toute possibi-
 lité émancipatrice. L'accusation fonctionne donc comme une
 assignation spécifique. En plus d'assigner comme « blanc », elle
 assigne comme nécessairement associés, bénéficiaires et partie
 prenante de l'État.

Alors, on peut dire pour conclure et avant de passer à
 une lecture plus fine des recoins de cette prose malade,
 que ce livre montre à quel point le racisme c'est aussi, et
 vraiment, la radicalité des lâches. C'est la porte ouverte sur
 les tréfonds obscurs du ressentiment et de la culpabilisation,
 sur l'antisémitisme et la haine des autres. Ce qu'Houria

13 Hannah Arendt, « La responsabilité collective » in *Ontologie et Politique*,
 édit. Tierce, p. 175.

Bouteldja reproche à Sartre c'est d'avoir considéré que la « question juive » après la Seconde Guerre mondiale est un « *problème humain* » (page 17). On pense à l'anecdote avec laquelle elle introduit son allocution lorsqu'elle revient, encore une fois en compagnie de Maboula Soumahoro, sur sa prestation télévisée dans l'émission *Ce soir ou jamais*¹⁴. Elle a une amie juive (rires) donc racisée (nouveaux rires) que des amies blanches ont contactée pour savoir si elle pensait que Houria était antisémite. Elles espéraient bêtement que l'amie juive qui fait rire Houria et la salle aurait répondu par des grandes déclarations sur le fait qu'il n'y aurait qu'une seule humanité (éclats de rire) et qu'il n'y a qu'à faire une farandole autour de la terre. Elle n'en a rien fait (c'est l'amie d'Houria, donc forcément elle refuse l'universalisme blanc) et a perdu ses amies blanches (c'est la leçon de la parabole). Qu'une seule humanité ! Voilà qui est du dernier ridicule quand on défend la race (pas si construite que ça donc...), voilà qui fait rire à gorge déployée une assistance baignant dans une connivence infecte. L'anecdote suscite ces mêmes rires d'extrême droite qui se font entendre à de nombreuses reprises pendant la soirée du Lieu Dit¹⁵ : les moments où le public rit ne trompent pas, c'est une soirée antisémite, entre soi, dans les couloirs comme au bar, au micro comme dans la salle, on ne s'en départira pas. Hazan seul, moins inhibé ou ayant peut-être plus à prouver que les autres, avec le zèle des convertis sans doute, l'explicitera, heureux qu'on puisse enfin traiter les juifs pour ce qu'ils sont et donner toute sa

14 Décryptage *Ce soir ou jamais* sur l'antiracisme, par H. Bouteldja, M. Soumahoro, N. Guénif. Disponible sur YouTube, à propos de l'émission du 18 mars 2016 « La lutte contre le racisme a-t-elle échouée. »

15 Accessible sous forme d'extraits vidéos sur le compte YouTube de La fabrique, relayé par Lundi Matin.

place à la race pour ce qu'elle prétend être, comme il le dira avec satisfaction à plusieurs reprises.

Face à tant d'ignominie, mise en scène, assumée, publiée et portée aux nues par un éditeur d'extrême gauche, et pour convaincre les derniers sceptiques, ceux qui se demanderaient encore si le livre vaut ses 9€ en librairie ou ceux qui voudraient l'oublier pour sauver le reste de son catalogue, ou qui penseraient qu'on a mieux à faire que de le critiquer, il suffira peut-être de rappeler à la mémoire des lecteurs distraits quelques « détails ». La fin du livre déjà, et son appel à la conversion, ou encore cette citation de Césaire, reprise en fin de préface et simplifiée par Bouteldja (les coupures sont de son fait et lui permettent de mettre Hitler de son côté, ce que ne faisait pas Césaire) : « *Une civilisation qui justifie la colonisation [...] appelle son Hitler, [...] son châtiment.* »¹⁶ Au-delà de l'usage abject comme menace du retour possible, et justifié, du nazisme, qui reviendrait pour châtier toute une

16 *Op. cit.* p. 28, avec omissions, car voici la citation originale de Césaire dans son *Discours sur le colonialisme*, édition Présence Africaine, 2004, p. 18 : « *Où veux-tu en venir ? A cette idée : que nul ne colonise innocemment, que nul non plus ne colonise impunément ; qu'une nation qui colonise, qu'une civilisation qui justifie la colonisation – donc la force – est déjà une civilisation malade, une civilisation moralement atteinte, qui, irrésistiblement, de conséquence en conséquence, de reniement en reniement, appelle son Hitler, je veux dire son châtiment.* » Notons que le *Discours sur le colonialisme*, est paru avec une préface de Jacques Duclos. Césaire qui a rompu avec le PCF en 56 au moment de l'invasion de la Hongrie, a été maire et député pendant des décennies, pour finir « apparenté socialiste », gauche blanche quand tu nous tiens...

civilisation, « blanche » sans doute, elle propose ici une vision terrible de l'histoire en faisant une référence pour initiés aux déclarations de Youssef al-Qaradâwî quand il affirme que le nazisme est une punition divine contre ces mécréants particuliers que sont les juifs¹⁷. Transposée aujourd'hui, actualisée dans cette préface, c'est la menace finale avant la conversion.

Qu'on se le tienne pour dit !

17 Sur la chaîne Al Jazeera, le 30 janvier 2009, Youssef al-Qaradâwî tient les propos suivants : « *Tout au long de l'histoire, Allah a imposé [aux juifs] des personnes qui les puniraient de leur corruption. Le dernier châtiment a été administré par Hitler. Avec tout ce qu'il leur a fait – et bien qu'ils [les juifs] aient exagéré les faits –, il a réussi à les remettre à leur place. C'était un châtiment divin. Si Allah veut, la prochaine fois, ce sera par la main des croyants.* » Ce brave homme n'a pas seulement participé en 1998 à un meeting de soutien à Roger Garaudy quand il était accusé de négationnisme, il est aussi président de l'Union internationale des savants musulmans, membre du Conseil européen pour la recherche et la fatwa, animateur d'un programme dont le titre est « *La voie vers Dieu et la vie* » sur la chaîne Al Jazeera, auteur de plus de 120 livres, primé de nombreuses fois au niveau international pour ses recherches, il est considéré comme l'un des chercheurs musulmans les plus influents vivant aujourd'hui. Il a longtemps tenu un rôle de premier plan au niveau intellectuel et théologique chez les Frères musulmans même s'il a refusé d'être le responsable de l'organisation.



Famille de bohémiens du Bœrental (Moselle et Bas-Rhin). — Dessin de Th. Schuler.

Une Soirée de printemps chez les racialisés



La race comme si vous y étiez !

(Fig. 1. — Les Pygmées combattant les Grues.)

C'était pourtant une belle journée, quelques rayons de soleil traversaient la grisaille, des corneilles punctuaient les cris des bergeronnettes. C'est l'arrivée du printemps, on voit la canopée sortir de sa torpeur, on sent un souffle d'air vivant qui nous pénètre, et l'ouverture au loin d'une blanche fenêtre, on mêle sa pensée au clair-obscur des eaux, on a le doux bonheur d'être avec les oiseaux, et de voir, sous l'abri des branches printanières, que parfois la vie est belle. Mais on voit aussi ces salauds faire, avec les races, des manières...

Était annoncée au bar-restaurant le Lieu Dit (6, rue Sorbier dans le XX^e), pour le jeudi 17 mars 2016 à 19 heures, une conférence d'Houria Bouteldja, patronne du Parti des Indigènes de la République (PIR), en présence et à l'invitation de son éditeur Éric Hazan, autour de son livre *Les Blancs, les Juifs et nous* (La Fabrique, mars 2016), ainsi qu'avec Maboula Soumahoro, « *civilisationniste* » (de ses propres dires), membre de la MAFED (société-écran du PIR lancée pour l'organisation de la « Marche de la dignité » en 2015) et nouvelle seconde d'Houria Bouteldja, en tant que « discutante », quelle que soit la nature de ce rôle (existe-t-il un doctorat en *discussion studies*?). Elle précisera dans la soirée qu'elle, elle n'est pas militante.

Il s'agit donc ce soir d'être le public de trois personnes qui discutent entre elles avec des micros devant un parterre qui boit des bières et grignote du pop-corn (ou plutôt des croustillants de gambas sur poêlée de légumes croquants, 15 €), et qui donc seraient censées nous illuminer, nous persuader, nous éduquer, ou toute autre fonction que l'on prête à une « *conférence* », aussi bas de gamme soit-elle. Le public est au rendez-vous, une quarantaine de personnes, bien en avance, au garde-à-vous. Un public qui ressemble à celui du Cent Quatre ou du Point éphémère, entre le grand bourgeois, le hipster, le *youtuber*, le galeriste et le chic-et-shlag. Après tout, la Fashion Week venait de s'achever à Paris, et il était tout à fait normal qu'elle perdure dans les esprits bohèmes de nos studieux trentenaires parfumés, héros de la post-connerie universitaire.

Des agents de sécurité disposés ça et là dans la salle étaient sans doute les auditeurs les moins attentifs. On croisera ce soir-là quelques étoiles montantes de la politique dépoussiérée au 2.0. Sommes-nous en présence de futurs ministres ? Sûrement, et quel honneur ! La réussite, ma bonne dame, la réussite. Si Emmanuelle Cosse l'a fait, pourquoi pas eux ?

Morgane Merteuil et Thierry Schaffauser¹ du STRASS, Amal Bentounsi, Sihame Assbague, Oceane Rosemarie, mais aussi Youssef Boussoumah (numéro 2 du PIR), qui lui s'occupe du service après-vente et de la propagande, accoudé au bar (n'émanera du côté du comptoir qu'un seul mot, de façon répétitive : « juif juif JUIF »), ce sont les personnalités publiques présentes ce soir-là.

De sa chaire, Hazan ouvre le bal. Il lance le sujet en commençant par aborder l'auto-préface de Bouteldja, intitulée « Fusillez Sartre ! » : « *Moi l'orphelin de Sartre [...] ça me semblait problématique de prendre Sartre comme une espèce de personnalisation de la mauvaise conscience blanche, bien que c'est vrai que, bon, au moment de la création d'Israël, il a pris position* ». Mais Hazan n'explique pas quel rapport, qui lui semble tellement naturel qu'il n'y a pas à l'explicitier, il fait entre ladite « *mauvaise conscience blanche* » et la « *prise de position* » au sujet de la création de l'État d'Israël. Cela doit vouloir dire, pour Hazan, qu'Israël est le produit d'une « *mauvaise conscience blanche* ». Une analyse pour le moins novatrice... Remarquons un premier forçage discursif : une certaine vulgate anti-impérialiste entend que la création de l'État d'Israël est le fruit d'une mauvaise conscience « occidentale » (comprise comme celle des vainqueurs de la Seconde Guerre mondiale). Par la magie décoloniale, cette mauvaise conscience a une couleur : elle est donc « *blanche* ». De plus, mettre ainsi sur le compte d'une conscience, bonne ou mauvaise, donc mettre sur un plan moral ce qui animerait les États et les instances internationales est vraiment le signe qu'au moins, Hazan prend son auditoire pour ce qu'il est...

1 A propos de Thierry Schaffauser, on pourra lire l'intersection n°3 « Être l'homo du PIR, ou ne pas être - Un ultimatum ».

Par ailleurs, ce ne sera pas ici l'occasion de trancher la question de savoir si les « juifs » sont des « blancs » ou non, nous ne saurons pas si les juifs de Pologne, d'Iran, de Russie, du Maghreb, d'Irak, d'Éthiopie, de Turquie, les hébreux noirs, etc. sont des « *Blancs* », nous savons seulement qu'ils ne font pas partie du « *...et nous* ».

Hazan poursuit, il explique que Sartre s'est déclaré favorable au sionisme des réfugiés des camps d'extermination nazis, mais « *qu'il faut le remettre dans le contexte historique de cette époque* », les réfugiés juifs trimballés après-guerre de camp en camp à travers l'Europe comme les migrants d'aujourd'hui, de Lampedusa à Calais, les nazis, l'extermination, tout ça tout ça quoi. Il fait donc encore une concession à Sartre... et aux juifs, quel galopin ! Hazan serait-il philosémite ? Pas d'inquiétude à ce sujet, pas de méprise possible, la suite est sans équivoque.

Cette introduction d'Hazan semble se vouloir « critique » de la préface de Bouteldja à son propre livre. Mais, « *il faut dire qu'à la fin de sa vie, Sartre était, si on veut le défendre, fatigué, malade, qu'il était très mal entouré* ». Sont alors cités les noms de Benny Lévy² et Claude Lanzmann, réalisateur du film *Shoah*. Sartre est devenu « *un vrai défenseur d'Israël* ». Notons seulement, puisque nous ne sommes plus à la fin des années quarante, que Sartre était un défenseur de l'existence de l'État d'Israël comme refuge, et non pas de l'État d'Israël en formation, de sa politique, etc. C'est-à-dire que tout en affirmant la

2 Secrétaire de Jean-Paul Sartre de 1973 jusqu'à la mort de ce dernier en 1980, Benny Lévy a dirigé dans l'immédiat après-68 la Gauche prolétarienne (groupe maoïste qu'on peut définir par quelques oxymores, par exemple : spontanéiste organisé, autoritaro-antiautoritaire). Il s'orientera ensuite vers une carrière philosophique dans le sillon de Levinas avant de devenir juif pratiquant, « de Mao à Moïse » est la formule journalistique usuelle pour qualifier son parcours. Différent en cela de ceux, plus nombreux, passés de Mao au MEDEF ou leur descendance politique, passée de Mao à Mahomet.

légitimité de la création de l'État d'Israël comme « refuge », il dénonçait les conditions de vie déplorables des Palestiniens qui expliqueraient, selon lui, le recours au terrorisme. Une position très « intelligentsia de gauche » de l'époque, en quelques sortes. Il acceptera en 1976, le titre de docteur *honoris causa* de l'université de Jérusalem, remis par le philosophe Levinas. Il acceptera ce titre, de ses propres mots, « *pour des raisons politiques* », afin de créer « *une liaison entre le peuple palestinien que je soutiens et Israël dont je suis l'ami* ».

Revenons à Hazan. Il poursuit donc son introduction « critique » à l'auto-préface de Bouteldja : « *Opposer [Sartre] à Genet, c'est bien mal connaître, quand même, le lien qui unissait ces deux personnages, parce que Sartre a énormément fait pour que le personnage de Genet soit accepté après la guerre...* » Et c'est sûr qu'il y avait là du boulot... En plus du côté droit commun adepte de divers illégalismes à faire accepter chez les existentialistes bon teint, il y a aussi, peut-être surtout d'ailleurs, ces tirades de *Pompes funèbres* bien difficiles à avaler. Alors bien sûr, ce n'est pas, strictement parlant la position de Genet l'auteur qui est en cause, puisque le « je » qui ici s'exprime est le narrateur de ce récit qui entretient une certaine confusion énonciative mais n'est pas sans attaches autobiographiques, ne serait-ce que parce qu'il se fait appeler « Genet ». Quoiqu'il en soit, outre les interrogations légitimes que peut susciter la fascination qui s'y exprime à longueur de pages, c'est avec le contenu de ces propos que le texte et les prises de paroles de Bouteldja sont consonants, et certains extraits cités dans le « Parcours de lecture » de ce livre le montrent bien. Allons donc au bout de ce chemin. Ces propos, en voici quelques exemples :

- Sur l'Allemagne nazie et son armée : « *Il est naturel que cette piraterie, le banditisme le plus fou qu'était l'Allemagne hitlérienne, provoque la haine des braves gens, mais en moi*

l'admiration profonde et la sympathie. Quand, un jour, je vis derrière un parapet tirer sur les Français les soldats allemands, j'eus honte soudain de n'être pas avec ceux-ci, épaulant mon fusil et mourant à leurs côtés. Je note encore qu'au centre du tourbillon qui précède – et enveloppe presque – l'instant de la jouissance, tourbillon plus enivrant quelquefois que la jouissance elle-même, la plus belle image érotique, la plus grave, celle vers quoi tout tendait, préparée par une sorte de fête intérieure, m'était offerte par un soldat allemand en uniforme noir de tankiste. »³

- À propos du massacre d'Oradour-sur-Glane : *« On me dit que l'officier allemand qui commanda le carnage d'Oradour avait un visage assez doux, plutôt sympathique. Il a fait ce qu'il a pu - beaucoup - pour la poésie. Il a bien mérité d'elle [...]. J'aime et respecte cet officier. »*⁴
- À propos de la Milice, organisation politique et paramilitaire française créée en 1943 par le régime de Vichy et supplétive de la Gestapo et des autres forces allemandes pour lutter contre la résistance, qualifiée de terroriste : *« J'aime ces petits gars dont le rire ne fut jamais clair. J'aime les miliciens. Je songe à leur mère, à leur famille, à leurs amis, qu'ils perdirent tous en entrant dans la Milice. Leur mort m'est précieuse. Le recrutement de la Milice se fit surtout parmi les voyous, puisqu'il fallait oser braver le mépris de l'opinion générale qu'un bourgeois eût craint, risquer d'être descendu la nuit dans la rue solitaire, mais ce qui nous y attirait surtout c'est qu'on y était armé. Aussi j'eus, trois ans, le bonheur délicat de voir la France terrorisée par des gosses*

3 *Pompes Funèbres* in Jean Genet, *Œuvres complètes*, tome III, édition Gallimard, p. 88.

4 *Op. cit.*, p. 161.

de seize à vingt ans. J'aimais ces gosses dont la dureté se foutait des déboires d'une nation [...]. J'étais heureux de voir la France terrorisée par des enfants en armes, mais je l'étais bien plus quand ces enfants étaient des voleurs, des gouapes. Si j'eusse été jeune, je me faisais milicien. Je caressais souvent les plus beaux, et secrètement je les reconnaissais comme mes envoyés, délégués parmi les bourgeois pour exécuter les crimes que la prudence m'interdisait de commettre moi-même. »⁵

Entre Genet et Boutledja existe une différence de taille, et nous n'entrerons pas, par pitié pour elle, dans des considérations littéraires... Genet écrit sous « sanctuaire poétique », qu'on consente ou non à le lui accorder, on doit considérer la relativité des distances et des points de vue, des jeux de discours, cela en dépit de leur caractère abject. Il fait parler des personnages quand Bouteldja fait parler son intestin. Il s'intéresse aux rapports qu'entretiennent la violence nazie et l'attirance homosexuelle, en prenant par moment le point de vue d'un milicien qui rêverait de se taper Hitler. Si tout cela peut se révéler désagréable de relativisme, cela ne fait pas de Jean Genet un propagandiste du régime nazi ou de la collaboration. Bouteldja n'a rien d'une poétesse, mais elle est bien désagréable de relativisme bourgeois. C'est de plusieurs manières qu'elle fera écho à ces tirades, comme sa propension à prétendre esthétiser ses points de vue quand ils sont inacceptables⁶. Par ailleurs elle trouvera aussi à se relier à la manière dont Genet prend position pour la Palestine, en relativisant l'importance du nazisme et du génocide, et exprimant un antisémitisme indéniable. Ainsi, dans le recueil *L'Ennemi déclaré - Textes et entretiens* (paru chez Gallimard en 1991) on découvre, dans un texte inédit

5 *Op. cit.*, p. 59.

6 Ahmadinejad est « sublime » par exemple, cf. « Parcours de lecture » p. 190.

écrit au Liban, que Genet lâche la bride à l'antisémitisme le plus furieux : « *Le peuple juif, bien loin d'être le plus malheureux de la terre, – les Indiens des Andes vont plus au fond dans la misère et l'abandon – comme il a fait croire au génocide alors qu'en Amérique, des Juifs, riches ou pauvres, étaient en réserve de sperme pour la procréation, pour la continuité du peuple "élu"* ». Passons sur la concurrence victimaire, même s'il faut constater que personne n'est décidé à laisser les Indiens tranquilles et que le procédé est justement le même que chez Bouteldja. Genet se met là dans la perspective qu'il eût fallu que le génocide réussisse, et pour que génocide il y ait, il faut qu'il ne reste plus aucune possibilité que quelqu'un existe, en l'occurrence plus aucun juif, éteindre véritablement la « race ». Fantasme que n'aurait osé se payer aucun SS, même les plus optimistes. Les juifs des Amériques, encore vivants (les salauds !), se retrouvent présentés de manière totalement déshumanisée comme « *réserve de sperme* » pour perpétuer « *le peuple "élu"* ». Cet échec du génocide total sera sans doute le seul reproche que le poète Genet formulera à l'encontre des nazis. C'est toujours le même fil rouge qui poursuit son chemin dans le parcours cohérent de Bouteldja : Israël, les juifs et leur extermination. Rappelons tout de même avant de clore cette digression, que Bouteldja soulignait déjà en mars 2015 que l'État-nation français avait donné aux juifs la « *mission cardinale* » de « *devenir la bonne conscience blanche et [de] faire de la Shoah une nouvelle "religion civile"* » en la dépouillant de toute historicité »⁷.

Hazan termine sa courte intervention pseudocritique sur l'anéantissement de tout ce qu'il vient de dire : « *Bref, voilà, bon, euh, je pense que, euh, je me suis laissé convaincre, et je crois*

⁷ *Racisme(s) et philo-sémitisme d'État ou comment politiser l'antiracisme en France ?* Houria Bouteldja, Oslo, le 3 mars 2015. C'est nous qui soulignons.

qu'au fond, tu as raison... », en s'adressant à Bouteldja, quelques rires gênés (mais rassurés) ponctuent son propos. Apparemment diminué, il n'a peut-être plus toute sa tête, il demande alors à son égérie de prendre le relais.

Elle commence par préciser : « *Lors de l'écriture de ce texte, je n'ai pas pensé pouvoir réellement trouver un débouché, personne pouvait penser qu'il allait pouvoir être édité* », elle se réfère certainement aux Sages de Sion qui, régulièrement, se réunissent dans les synagogues des faubourgs de la structure de l'Empire blanc pour censurer l'édition française selon les valeurs du royaume de Judée de l'âge de fer. Elle est bien consciente du caractère sulfureux de son nouveau pamphlet, elle le revendique et affiche fièrement (comme Soral et Dieudonné à chaque fois qu'ils nous gratifient d'une perle antisémite) son courage auto-supposé, pourtant *imaginaire*. Il semblerait qu'au PIR les mots courage et antisémitisme soient synonymes. « *Vu la grande connaissance que j'ai du monde éditorial français, et du monde politique français, j'ai pensé que, probablement, il n'aurait pas sa place.* » Elle remercie donc Hazan et sa *f*abrique, ainsi que le Lieu Dit qui accueille cet événement, et qu'elle présente comme « *un lieu de résistance politique [...] un lieu qui est précieux* », elle appelle donc les convives « *à consommer* ». Et ceux-ci s'exécutent. On sent rapidement que Bouteldja, pour ces gens, est plus qu'une *leader* politique, elle magnétise ses ouailles qui bavent devant son arrogance toute bourgeoise, dans une ambiance de boudoir sadomasochiste. En son public, la Marquise de Bouteldja a trouvé sa Justine à qui enseigner les malheurs de la vertu. Mais c'est Juliette qui vous offre ici ces quelques notes critiques, sans race dedans.

Houria Bouteldja nous explique alors malgré sa préface intitulée « Fusillez Sartre ! » qu'« *en réalité, j'aime beaucoup Sartre et je crois qu'il nous manque des Sartre aujourd'hui. Mais mon*

point de vue est situé, et moi, je ne suis pas une européenne ». Nous apprenons donc que l'appréciation d'un philosophe ou d'un romancier doit être conditionnée par ses origines, « situées », et que donc si l'on n'est pas européen, alors on ne doit pas apprécier Sartre, que pourtant, elle « apprécie », elle qui n'est pas européenne. Vous suivez ?

« *Moi, mon point de vue il est situé dans le monde arabe, dans le monde indigène, dans le monde des colonisés. Et Sartre, quels que soient son évolution, son état d'esprit ou ses états d'âme sur la question spécifique d'Israël, pour le monde arabe, il n'a pas été du bon côté.* » N'oubliez donc pas, lorsque vous lirez un texte ou un autre, de vous renseigner si le « monde arabe » de Bouteldja, qu'elle a sondé, certainement depuis son chic bureau d'administratrice et bras droit-e-s de Jack Lang au sein de l'Institut du monde arabe, a déjà statué sur le côté où se trouve son auteur par rapport à la question sioniste, question centrale dans la vie de chacun, s'il en est. « *De ce point de vue là, pour nous, Sartre était un traître.* » Camus lui, « *a été jugé et condamné par l'Algérie.* » Elle veut donc réhabiliter le seul qui en vaille vraiment la peine, « *celui qui pour nous est la figure positive de l'anti-colonialisme : Jean Genet* ». Et en effet, comme nous l'avons vu précédemment, on pourra aisément leur trouver quelques points communs, ou plutôt, quelques obsessions communes.

En s'inscrivant artificiellement dans l'héritage, la lignée ou la rupture avec les personnalités les plus connues de ladite « *pensée française* » (expression que chacune de ces figures aurait très certainement refusée), Bouteldja espère certainement partager quelques morceaux de Panthéon à leur suite, et quelques miettes de postérité. Un prérequis pour toute ambition personnelle au sein de la petite *intelligentsia* intello française : se positionner par rapport à Sartre, Genet et Camus, et qui sait, peut-être un jour frôler la chance d'être citée comme critique

de ces penseurs très étudiés ? Le plan de carrière n'est pas moins transparent que celui de Cahuzac.

Elle explique donc, à propos de Sartre, Genet et Camus que « *ça me paraissait important de mettre en concurrence ces trois grandes figures qui disent quelque chose de la pensée française, de l'idéologie française, des idéologies coloniales et anti-coloniales, et qui disent à la fois l'existence d'une pensée coloniale, d'une pensée, avec la figure de Camus, qui se cherche et qui ne se trouve pas chez Sartre, et une pensée qui se trouve, et qui est celle à laquelle on essaye de se raccrocher. Mais c'est une pensée française, donc une pensée blanche* ». Elle semble comprendre ce qu'elle dit, si l'on considère l'aplomb avec lequel elle le dit, bien que toute cette logorrhée ne veuille rien dire, littéralement. Certainement peu amateur des absurdités de Pierre Dac, Hazan la coupe : « *Bon, on va pas passer la soirée sur Sartre...* », avant de rappeler son « *engagement* » aux côtés du FLN, ainsi que ses prises de position anticolonialistes (Algérie, Indochine, etc.), comme la majorité de la gauche extra-PCF. Avant de rappeler que Sartre avait déjà « *passablement déconné avec son communisme* », en effet... Mais cela n'intéresse guère l'auditoire, nous, on veut de la race messieurs-dames !

Alors Bouteldja reprend et nous explique qu'elle parle de Sartre « *comme d'une métaphore de la gauche blanche* », avant de déclarer, nous y voilà enfin, que « *notre projet politique s'articule autour de l'idée qu'on ne peut pas compter sur la gauche radicale. Je ne suis pas en mesure de pouvoir dire qu'elle nous a trahis, je pense que la gauche blanche, structurellement, n'a jamais été réellement, sauf de manière marginale, auprès des colonisés* ». Comme nous l'avons vu, le contraire venait d'être affirmé, mais ce ne sera pas la seule contradiction de la soirée, parfois dans une même sentence. Par exemple, après nous avoir expliqué « *qu'on ne peut pas compter sur la gauche radicale* », elle nous indique

dans une même phrase que « *c'est avec cette gauche radicale que nous voulons faire des alliances à l'avenir* »...

« Si je dis "Fusillez Sartre !" c'est parce que je crois, et j'espère, une recomposition de cette gauche, la gauche radicale, mais je ne crois pas qu'elle se fera spontanément, et je pense qu'elle se fera par la construction d'un rapport de force, et notre capacité à nous, indigènes de la république, indigènes sociaux, à créer le rapport de force autour duquel s'organiseront, en tout cas, une force politique qui à la fois défendra les intérêts des post-colonisés, et de manière large, des habitants des quartiers populaires qui forceront la gauche à se recomposer. » Enfin ses mots font sens, voici le projet politique du PIR : recomposer l'extrême gauche en y ajoutant de la race et une parité ethnique. Concrètement, elle crie à la république, dont elle est une « indigène », bien que cadre supérieur sous son règne d'apartheid : « *Pas sans Nous*⁸ ! »

Pour illustrer son propos, elle choisit de prendre comme exemple la chanson des Enfoirés, *Loin du cœur et loin des yeux* (Renaud, Les Enfoirés, 1985) : « *Quand j'étais ado, je me souviens avoir beaucoup écouté la chanson des Enfoirés, et je me souviens que, déjà, je trouvais que c'était trop facile. Pourquoi ? Parce que j'avais déjà, petite, une conscience d'indigène. Et pourquoi j'avais déjà une conscience d'indigène ? Parce que j'avais un*

8 La coordination « *Pas sans Nous* » se positionne dans un rôle de « *syndicat des quartiers populaires* » [sic]. Eux aussi affichent très clairement leurs buts : devenir « *force de propositions auprès des pouvoirs publics* », et « *produire des propositions issues des expériences locales et nationales et des échanges entre acteurs. La Coordination constitue une base d'expériences locales qui alimenteront la capacité à proposer des évolutions et innovations dans la mise en œuvre de la politique de la ville* ». Se vantant d'avoir organisé une trentaine de rencontres avec des élus, les « *Pas sans Nous* » étaient présents, dont certains avec leurs belles écharpes bleu-blanc-rouge, à la « Marche de la dignité » du PIR de 2015.

rapport à l'Algérie, j'allais en Algérie depuis des années, j'avais, depuis mes 10 ans, déjà compris que j'étais privilégiée par rapport aux cousines du bled. J'ai un souvenir très précis d'une gamine de mon âge qui égorgeait un poulet, ça m'a horrifié, j'étais l'équivalent [?!] d'une bobo», la salle rit, comme à chaque fois ce soir, de façon gênée, d'un rire jaune (pas la race). Pour le moment, l'anecdote ne semble servir à rien (pas la race!), mais elle poursuit, «je la vois et je suis vraiment horrifiée, je me dis, voilà à quoi j'ai échappé, mais ça, j'ai dix ans quand je me dis ça. Cette conscience-là, je sais pas pourquoi, mais je sais qu'il y a un grand différentiel entre moi qui ai la chance de vivre en France et ceux qu'on a laissés derrière nous». Car c'est bien connu, en France, on achève bien les chevaux mais on n'égorge pas les poulets. Ou plutôt on les égorge aussi, mais en France comme en Algérie, l'«équivalent» des bobos ne s'est jamais sali les mains. Houria Bouteldja ne fait pas partie de la bourgeoisie algérienne mais française. Elle fait partie de la bourgeoisie de ce monde. «Ce différentiel il existe toujours, bien évidemment. Et toute cette bonne conscience, cette année-là à la TV, elle me dégoûtait profondément, voilà. Évidemment, ça ne dit pas tout de la société française, des rapports sociaux, de la gauche radicale dont je parlais, et d'ailleurs, c'est sans doute la plus claire sur ces questions-là. [...] Ce qui me dégoûtait c'était cette belle conscience, qui s'étalait, qui faisait la publicité d'elle-même. Et moi je me disais, c'est trop facile, moi j'avais bien conscience des rapports Nord-Sud et je me disais, voilà, c'est beaucoup trop facile, et ils s'en sortent en faisant la publicité d'eux-mêmes. Ils sont chouettes, ils sont sympas, humanistes. Et ça c'est quelque chose qui est en moi, et que j'ai souhaité politiser à travers ce livre : dire que non, vous n'êtes pas ceux que vous croyez être, vous êtes des exploiters, et je le suis avec vous, point. Et ça, assumons-le, il s'agit pas de s'auto-flageller [...] mais sur le plan individuel, j'ai des privilèges, si demain mon patron me

propose une augmentation, je ne dirai pas non⁹, vous voyez, mais pour autant il s'agit aujourd'hui de passer aux choses sérieuses, de penser des systèmes, et de faire de la politique ».

Voilà qu'arrivent les choses sérieuses. C'est au tour de la « discutante » et « civilisationniste » Maboula Soumahoro de s'exprimer. Nous avons l'habitude de l'entendre préciser dans chaque intervention médiatique qu'elle n'est pas membre du PIR, sans que personne ne le lui ait jamais demandé. Elle fait de même ce soir (« *On m'a invitée à parler un peu du livre d'Houria, que je côtoie régulièrement, même si je ne suis pas membre des Indigènes de la République* ») mais avec une éruption spontanée de franchise étonnante, qu'elle réserve certainement aux petites audiences, comme ce soir : « *Les Indigènes de la République ont une réputation sulfureuse, à laquelle il ne faut surtout pas être associé.* » Au moins les choses sont claires, dommage pour le PIR qui aurait enfin eu sa « non-blanche » non-algérienne¹⁰ hiérarchique... Car, au PIR, apparemment, les « Noirs » sont soumis aux « Arabes », ces derniers trônent en haut de l'échelle, reproduisant ainsi des hiérarchies anciennes des temps du prophète ou de la traite négrière, tandis que les « Rroms », eux, n'existent pas... On sait bien que le racisme entre « indigènes » n'est pas du racisme, mais quand même, Houria, *check your privilege!*

Cette dernière lui a « demandé gentiment », de lui « *poser quelques questions* » consenties d'avance. Voilà donc ce qu'est un « discutant » : un mannequin de bois rhétorique. « *Ce que j'ai compris du livre, c'est que c'est une sorte d'appel, de réveil, de prise de conscience, comme si on disait que l'heure du choix est arrivée, donc l'une des questions que je me suis posée, c'était :*

9 Elle ne précisera pas au cours de la soirée si elle dirait « non » à ses subordonnés qui viendraient lui réclamer une augmentation.

10 Cf. intersection n°7, « Non-blancs, racisés, décoloniaux... Et Nous, les Algériens ».

quel est ce choix qui te semble apparent aujourd'hui en France en 2016 ? Je me suis aussi intéressée à la structure même du livre, en décelant qu'il y avait comme une sorte de préface, "Fusillez Sartre !", et que ça commence en défouaillant, c'est-à-dire qu'on fusille quelqu'un. Pourquoi tu as choisi Sartre ? » Bouteldja lui explique qu'elle vient d'y répondre (la discutante est arrivée en retard), bonjour pour la spontanéité des échanges. Elle se soumet immédiatement : *« D'accord donc ça, c'est fait, Sartre, il est déjà fusillé, il est mort... »*, son interlocutrice la coupe en annonçant, vindicative, le verdict : *« Blanc et sioniste ! »* La guillotine est tombée. Elle reprend : *« En tout cas tu l'as fusillé, je ne sais pas si tu es assez puissante pour donner tout ce poids à cet acte, mais en tout cas tu l'as fusillé, d'accord. Donc voilà pour l'introduction, puis il y a une sorte de conclusion, avec « Allahou akbar ! », qui est un peu l'argument, la thèse que tu présentes. »* Elle égrène les noms des différentes parties du livre : *« Vous les Blancs » ; « Vous les Juifs » ; « Nous les Femmes indigènes » ; « Nous les Indigènes »* et *« Allahou akbar ! »*. Dans ce milieu, on aime bien situer, compter, décompter, localiser, etc.¹¹ Alors Maboula Soumahoro, elle-même GPS à ses heures¹² donne les chiffres : *« Donc il y a 18 pages pour les*

11 On pourra par exemple se renseigner auprès des quelques étudiants racistes de l'université Paris-VIII, artisans d'une tentative d'OPA bancaire (*« Paroles non-blanches »*) sur le mouvement contre la loi El Khomry qui dans leurs compte-rendus d'assemblées, détaillent les pourcentages de « blancs », de « racisé.e.s », etc. dans les assemblées. La composition de race... ! Mais ils ne mentionnent pas à quel pourcentage chaque convive est « blanc » ou « racisé.e.s », individuellement. Si Justine est blanche, de quelle race pourrait donc bien être Juliette ?

12 Ou plutôt habituée à compter les points des publications qui sanctionnent aujourd'hui la réussite universitaire sur des critères intellectuellement passionnants comme combien de pages, dans quelle revue, dirigée par qui, etc.

blancs, 20 pages pour les juifs, 26 pages pour les femmes indigènes et 26 pages pour nous les indigènes. Est-ce qu'il y avait un ordre pensé et est-ce que tu as compté les pages ou est-ce que c'est vraiment une simple coïncidence qui fait que tu aies autant de choses à dire aux femmes indigènes qu'aux indigènes, et peut-être pas grand-chose à dire aux blancs?» Elle précise alors qu'elle ne développe pas sur les juifs parce qu'entre « *blanc et juifs, il existe quand même une égalité* », là, la salle éclate de rire, d'un rire transgressif, Bouteldja avec, qui s'exclame : « *Pas mal!* » En effet, Houria Bouteldja et ses amis ont exprimé à de multiples reprises que les asiatiques ne subissent pas de racisme spécifique, que le racisme anti-juif (mais aussi l'homophobie, la transphobie, etc.) n'existait pas, contrairement au philosémitisme d'État (ou à l'impérialisme homosexuel), qui, quant à lui, s'articule autour de la lutte de l'État contre les « *indigènes* », que le PIR définit comme « *les noirs et les arabes* », puis, depuis quelques tractations politiques avec des associatifs concernés, « *les Rroms* »¹³. On ne saura toujours pas ce qu'il en est des « *Jaunes* », des « *Mongoloïdes* », des races hyperboréennes ou bien de l'*homo monstrosus*. Les « *juifs* », eux, sont déjà très bien signalisés par le PIR, avec le concours honnête de l'extrême droite, avec laquelle le PIR partage, en plus de son racialisme et son antisémitisme, également le patriotisme, un certain nationalisme, l'identitarisme, l'ethno-différentialisme, des visées ségrégationnistes, l'étatisme et l'interclassisme ainsi que des positions nettement droitières dans le peu de cas où les racistes se retrouvent dans des luttes, entre autres choses. Elle reprend : « *Quant à l'ordre, est-ce que ça comptait, de parler aux blancs d'abord? Pourquoi les blancs d'abord, et ensuite les juifs, les femmes indigènes et les*

13 Cf. « *Fusiller Hazan?* », note n°4.

indigènes ? On pourra noter l'attention portée à la question de la femme et à la question du genre. » Il est certain que dès lors qu'on adopte le paradigme de la race, la question de l'ordre, des hiérarchies, prend tout de suite de l'importance.

Son interlocutrice répond : *« Ça me semblait important de commencer par les blancs parce que, c'est notre problème, on commence par le problème. S'il n'y a pas le problème il n'y a pas les indigènes. Donc il y a un problème, c'est le monde blanc, le monde occidental, et il y a un sous-problème, c'est les juifs.¹⁴ »* Elle reviendra rapidement, comme à son habitude, au « sous-problème » des juifs. *« Je ne peux rien attendre du monde blanc, structuré [?], je n'attends pas qu'il se transforme de lui-même, on n'a jamais vu des dominants se déchoir d'eux-mêmes, donc il va falloir mener une lutte. Donc je commence par le problème, et il va falloir une idée de la solution, et il faudra la sortir de nous-mêmes. Sachant que je problématise nous-mêmes, on est au moment du choix, le moment est inquiétant, c'est le moins qu'on puisse dire avec l'année qui vient de s'écouler, avec des attentats sur le territoire français. On sort d'une décennie où le monde occidental connaît des attentats à l'intérieur de ses frontières, ça a commencé le 11 septembre, donc en gros on est plus tranquille. Donc moi je dis [elle bafouille et se reprend] si j'étais cynique, je pourrais dire que le monde peut crever, car l'essentiel c'est que nous, on n'est pas atteint. »* Pourtant, les kalachnikovs en furie et les ceintures de TATP du 13 novembre n'étaient pas munies, elles, d'un

14 Avec son « sous-problème » des « juifs », elle se permet un feuilleté d'allusions, qui va des « souchiens » ou « sous-chiens », pour lesquels une association d'identitaires, catholiques quant à eux, l'a faite passer en procès, chacun défendant sa « race » et sa religion, autre désignation des « blancs » comme « Français de souche », aux « *Untermenschen* » de fort sinistre mémoire puisque ce terme désignait la place des juifs dans la hiérarchie raciale des nazis, terme qu'elle se réapproprie sans vergogne, page 52 de son livre.

GPS racial comme c'est le cas d'Houria, Maboula et Éric, qui doivent certainement posséder les statistiques raciales des victimes d'attentats, et qui, en effet, ne sont pas cyniques : *« Mais il se trouve qu'on est atteints et que je ne suis pas cynique, parce qu'il se trouve que le monde m'intéresse et que je ne veux pas qu'on aille tuer les peuples du monde colonisé. Si j'étais vraiment cynique je dirais qu'on peut s'en foutre, mais on peut plus s'en foutre, donc l'heure des choix est arrivée, et il se trouve que ceux qui ont commis ces attentats sont de ma race et de la tienne [s'adressant à sa discutante], d'accord ? Donc ça nous pose un problème à toutes les deux. Ça pose un problèmes aux Indigènes de la République, parce que nous avons été rendus barbares par le système, le système impérialiste, capitaliste, raciste, etc. Et en même temps on nous demande à nous d'assumer et d'endosser ce que les djihadistes sont, donc évidemment on est devant un problème. [...] Mon point de départ, c'est notre ensauvagement. Lorsqu'on nous fait le procès de ne pas être bien intégrés, de ne pas être assez français, j'ai tendance à penser que non seulement nous sommes trop intégrés, et trop français. Car qu'on en vienne à commettre de tels attentats, c'est qu'on est très bien intégrés. »* Car en effet, tous les matins, avant de se rendre au travail, les bons citoyens français bien intégrés vont se faire sauter un peu partout. Mais peut-être confond-elle les mots « intégration » et « désintégration » ? *« À partir de moi, qui suis donc une criminelle [sic], je développe une analyse qui amène à la question : qu'est-ce qu'on doit faire avec les blancs, qu'est-ce qu'on doit faire avec les juifs, qu'est-ce qu'on doit faire avec les banlieues ? Si le chapitre sur les femmes et le genre est plus long c'est qu'il est plus compliqué à traiter. »*

C'est à ce moment que Bouteldja nous servira son *best of* de la misogynie : *« Il y a des violences intracommunautaires qui sont compliquées à traiter, tout simplement parce que les hommes racisés ont eux-mêmes un genre qui subit la violence raciste. »*

Voilà donc à quoi sert la triple oppression, à exonérer les uns et les autres, une véritable intersectionnalité de la connerie. Un violeur qui se trouve être « racisé.e.es » s'en sort plutôt bien, puisque la carte « racisé.e.es » vaut deux fois l'intensité de la carte « violeur » dans les jeux de rôles racistes consacrés.

Maboula Soumahoro cite alors un passage de ce chapitre dans lequel Bouteldja écrit à propos des violences masculines des « racisé.e.s » : « *Ce n'est pas tant la violence masculine qui pose problème que sa déshumanisation.* » Après tout, la violence masculine n'est pas tant un problème, en fait. Mais c'est bien sûr ! « *C'est pas compliqué, le sexisme des hommes de couleur n'est pas un sexisme qu'on veut expliquer socialement, c'est-à-dire qu'on l'essentialise, donc on le déshumanise, donc en fait il est parfaitement explicable, les hommes sont sexistes parce qu'ils sont le produit d'un système patriarcal, tout simplement. Pour les hommes de notre communauté, parce qu'en plus il y a du racisme, ils développent un virilisme sans doute un peu plus accentué. On pourrait le dire de façon rationnelle.* » On apprend donc que les « indigènes » (donc, « *les noirs, arabes et rroms* », vous suivez ?) ont un virilisme accentué comparé aux « *blancs* ». Riposte laïque et Renaud Camus partagent l'analyse.

« *Donc le fait que le sexisme de nos [!] hommes soit déshumanisé, ça nous pose à nous un problème qui est supérieur : c'est que si on s'attaque à eux, on est immédiatement les produits du système raciste. Donc ça nous pose un problème dans le rapport stratégique avec les hommes.* » Donc la domination masculine et les violences sexistes ne sont qu'un problème stratégique, et lorsqu'elles sont commises par des hommes « *de notre communauté* », « *de notre race* », les nôtres, quoi, il ne faut pas les combattre, car il s'agirait d'une démarche raciste. *Bingo!* Houria Bouteldja attribue un permis de violer, de battre et de tuer les femmes aux hommes « racisé.e.s », en cela elle va plus loin

que son ami et collaborateur Tariq Ramadan, qui, lui, avait proposé, tout de même, « *un moratoire sur la lapidation des femmes* », mais elle est moins radicale qu'Éric Zemmour, qui, lui, souhaite étendre ce permis à tous les hommes, sans souci de leur race. Mais on savait déjà que les néo-racistes étaient bien plus fondamentalement racistes que les racistes d'extrême droite¹⁵ qui ont dû, après la Seconde Guerre mondiale, revoir à la baisse le racialisme de leurs idéologies ségrégationnistes. Ils ne pouvaient pas prévoir que la reprise viendrait des amis de la « *gauche radicale* ».

Ces propos radicalement inacceptables ne choquent personne dans la salle, pas même les égéries hypersensibles du STRASS ou les afroféministes intersectionnelles présentes, jusqu'à ce qu'une femme prenne la parole pour s'exprimer, en colère. Immédiatement, le gros de la salle fait monter les décibels : « *Silence !* », « *Tais-toi !* », « *Ferme-la !* », « *Attends ton tour !* », un troupeau s'amasse autour d'elle pour écraser sa voix tandis qu'Hazan s'excite, et sur un ton autoritaire et menaçant, dans le micro : « *Taisez-vous maintenant, on va mettre quelque chose au point !* », elle rétorque « *c'est bien, bravo monsieur Hazan, bravo !* », il s'excite et répète « *Partez !* ». Les propos de cette femme ne seront pas compréhensibles, car couverts d'insultes et d'un brouhaha censeur, elle semblait critiquer les notions, ce soir considérées comme acquises, de « *race blanche* » et d'« *identité française* ».

Après quelques minutes de brouhaha, Hazan cherche à meubler et reprend la parole. Il a envie de parler des juifs : « *Je voudrais revenir un peu sur un point qui dans ce livre me paraît particulièrement juste, c'est le chapitre sur les juifs. Parce que c'est quelque chose que j'avais au fond toujours ressenti, que les juifs*

15 Cf. l'avant-propos : « Une question de mots ? »

étaient pas des blancs, sans me le formuler clairement. J'ai toujours pensé que ce que j'avais vécu dans mon enfance reviendrait un jour, si à titre personnel j'ai toujours ressenti que je n'étais pas un blanc, c'est parce que pendant la guerre j'ai été obligé de me cacher, les petits enfants qui étaient juste en face de l'autre côté du couloir sont partis en fumée. Ça m'a inculqué le fait que je n'étais pas un blanc. Au fond il y a quelque chose à comprendre sur les juifs, c'est qu'il faudra bien qu'ils renversent leurs alliances [...]. Mais c'est pas demain la veille. » On transmet au Comité central de la race juive (ex-Sages de Sion). Hazan continue sur sa lancée, en mode *one man show* : *« Je crois qu'aujourd'hui, je ne suis pas sûr que les Israéliens soient encore des juifs ! »,* la salle ricane avec transgression, à l'unisson, comme si Hazan venait de prendre la Bastille. Bouteldja le coupe, agacée, elle lui répond comme à un représentant des juifs et va se mettre à le vouvoyer pour la première fois de la soirée (*« vous les juifs »*) : *« Alors là du coup, ça m'oblige à dire quelque chose, en tout cas faire une remarque, là tu as lu ce texte à travers ton expérience, moi je l'ai écrit, sûrement pour les raisons que tu dis, mais d'abord par rapport à nous-mêmes, les indigènes. »* Hazan a-t-il oublié qu'il s'agissait *« des juifs ET nous »* ? Non pas *« nous, dont les juifs ? »*. Elle poursuit : *« Je vois et je constate que nos rapports se détériorent, nous les indigènes et vous les juifs, j'en vois les conséquences dramatiques, mais c'est moi qui suis abîmée dans ces rapports, et il est hors de question qu'on nous abîme davantage. Donc évidemment l'effort sera des deux côtés, et c'est pour ça que je m'adresse aux juifs, il doit y avoir un effort réciproque, mais vu l'évolution des juifs comme corps social [!] de révolutionnaires vers la droite, je suis pas sûre qu'un rétropédalage soit possible. »* Donc, nous sommes bien avec le PIR, qui nous parle d'islamophobie à toutes les sauces, en nous faisant croire qu'ils entendent par là l'essentialisation et l'assignation identitaire des

musulmans à des propriétés propres, en clair, généralisation, stigmatisation, essentialisme, assignation et racisme, puis qui nous explique que les juifs sont de droite. En clair, généralisations, stigmatisations, essentialisme, assignations et racisme.

LES juifs SONT de droite. Et, avant cela, ILS étaient révolutionnaires. Un antiracisme à géométrie variable, et donc, raciste, avec l'antisémitisme qui traverse toute la carrière médiatique de Bouteldja. Hazan lui, modeste petit éditeur juif, sûrement millionnaire (comme quoi!), blanc, pas blanc, on ne sait plus, mais en tout cas bien rougeaud, a succombé au charme de dénicher son nouveau Drumont. Après tout, *La France juive* n'est il pas l'un des plus grand succès de l'histoire de l'édition française? Mais si les juifs sont de droite (sans assignation bien sûr), alors qui est la gauche? Le gang des barbares? Daech? Les Frères musulmans, Kadhafi, Mohammed Merah, Petlioura et/ou le PIR? On nous rétorquera probablement les juifs de service du PIR, qu'ils soient en effet de bon gros antisémites comme l'UJFP¹⁶ ou Hazan, ou de

16 L'UJFP, Union juive française pour la paix, fondée en 1994, semble aujourd'hui, si on prend le racialisme comme étalon symptomatique, ne plus regrouper qu'un quarteron de retraités à la dérive. En effet l'UJFP et certains de ses membres s'associent à toutes les initiatives du PIR, signent leurs appels, participent à leurs meetings, souvent à la bourse du travail de Saint-Denis, comme à leurs spectacles de stand up (le « procès de BHL » par exemple) et les soutiennent le plus activement qu'ils le peuvent. Ils se font véritablement les « juifs » de l'antisémitisme du PIR, applaudissant à toutes les sorties antisémites de Bouteldja, en particulier si elles sont médiatiques, et servent en permanence de caution et d'alibis. Ils se font en particulier les ardents partisans du concept de « *philosémitisme d'État* » et les zéloteurs de la riche idée que « l'islamophobie » est l'antisémitisme actuel. Victimes de l'« antisionisme » mal bricolé qui leur sert de boussole, ils en viennent à être auteurs, à leur tour, de points de vue délirants et obsessionnels s'agissant de la situation israélienne, allant jusqu'à soutenir par communiqué de presse, les modes d'action de la « résistance palestinienne » lors de la « nouvelle *Intifada* » qui consistent à poignarder n'importe quel Israélien dans la rue. Compagnons de route du racialisme

simples idiots utiles (eux aussi plus idiots qu'utiles) comme les « Juifs et Juives révolutionnaires » (groupe Facebook), qui ont au moins le mérite de ne pas être antisémites, ou plutôt, de n'être antisémites que *par procuration*. Après tout, il n'est pas nécessaire d'être antisémite pour se faire agent de l'antisémitisme, par ailleurs, être « sémite » n'empêche pas d'être antisémite, comme l'ont déjà prouvés de nombreux autres imbéciles connivents avant les JJR¹⁷, de Noam Chomsky¹⁸ à

reprenant ses catégories, auto-estampillés « juifs », – même s'ils acceptent, selon leurs propres termes, des membres « non-juifs » –, ils participent activement à la tournée commercialo-promotionnelle du pamphlet, accessoirement négationniste et propagateur d'une haine antijuive certaine, de Bouteldja. Ils nous rappellent que la promotion de l'antisémitisme et la défense de la propagande négationniste sont bien des positions politiques et que, justement regroupés sur un critère d'appartenance identitaire, on peut se faire le paillason de ceux-là même qui, racialement, font une guerre discursive à ces mêmes sujets de « race ».

17 Principalement actifs dans le monde virtuel, sur Facebook, et publiant régulièrement leurs textes sur le site racialisato-compatible « Paris Luttes Infos », les Juives et Juifs révolutionnaires (JJR) se définissent eux-mêmes comme un groupe « *non-mixte de juifs et juives* » qui, sollicité par la MAFED (société-écran du PIR), a participé à la « Marche de la dignité » organisée par celle-ci en 2015. Se plaignant d'agressions antisémites dans le cortège et se disant « critiques » du PIR, ils affirment pourtant ne pas regretter d'avoir marché pour une cause si pure et en si bonne compagnie. En tous cas, les 3500 participants à la première manifestation racialisée de ce type auront pu, grâce à un slogan des JJR, apprendre que « *derrière le sionisme se cache le capital* », sans que l'on sache si ces propos font partie des « *agressions antisémites* » déplorées. Les JJR semblent vouloir jouer un rôle dans la même veine que celui que joue déjà l'UJFP à destination de l'opinion publique et des sociaux-démocrates, mais cette fois-ci à destination d'un public plus jeune, d'une certaine extrême gauche et des libertaires en particulier : celui des juifs de service et cautions du racisme, donc du PIR.

18 Noam Chomsky est un linguiste américain présenté à tort ou à raison comme libertaire ou anarchiste. Il s'est fait à plusieurs reprises, et quand ça leur est utile, ardent défenseur de la liberté d'expression des négationnistes en général et de Faurisson en particulier en faveur duquel il signe une pétition en 1979, pétition initiée par un négationniste américain, et rédige lui-même un texte, que ce dernier reprendra comme préface de son *Mémoire en défense* publié

Gilad Atzmon¹⁹.

De façon plus générale, on remarque un certain talent chez Houria Bouteldja pour faire dire des saloperies homophobes à des militants homosexuels, antisémites à des juifs, misogynes à

en 1980. Alors qu'il cherche paradoxalement à présenter ce soutien comme neutre, sa défense vient servir les négationnistes puisqu'il a pu travailler à leur constituer une respectabilité en qualifiant le travail du négationniste Faurisson de « recherche approfondie et indépendante ». Des négationnistes il se fera plusieurs fois et dans la durée l'idiot utile et connivent. En 2010 d'ailleurs il récidivera avec les mêmes arguments en défense d'un autre négationniste se réclamant du national-socialisme Vincent Reynouard, signant alors aux côtés de Jean Bricmont, Faurisson, Soral, Dieudonné et Bruno Gollnisch. Les ambiguïtés de ses positions en font un précurseur militant de la confusion, complotiste à ses heures (il se pose beaucoup de questions sur le 11 septembre et affirme que rien ne prouve qu'Al Qaïda soit à l'origine des attentats). Il continue, malgré tout, à servir de référence à quelques libertaires français (heureusement peu nombreux) et à un certain nombre de campistes des marigots souverainistes, adeptes d'autres confusions.

19 Gilad Atzmon, né en 1963 en Israël, s'est d'abord fait connaître pour ses talents de saxophoniste jazz, jouant à travers le monde avec des musiciens célèbres. Résidant désormais à Londres, il se reconvertit tardivement dans le pamphlet et dans le militantisme antisémite et négationniste sous pavillon antisioniste. En 2014, il rencontre Robert Faurisson pour un entretien filmé chez ce dernier, à Vichy, et posté en ligne sur internet. On y apprend toute son admiration pour le personnage qui lui a « beaucoup appris », notamment que « *ma famille n'a pas été transformée en savon comme nos parents ont essayé de le faire croire* ». Dans son livre préfacé par l'affreux Jean Bricmont, *La Parabole d'Esther, anatomie du Peuple Élu* (Éditions Demi Lune), il affirme (p. 249) : « *Nous devons aussi nous demander à quoi servent, au juste, les lois sanctionnant le négationnisme de l'Holocauste ? Qu'entend cacher la religion de l'Holocauste ? Tant que nous ne nous poserons pas de questions, nous serons assujettis aux sionistes et à leurs complots. Nous continuerons à tuer au nom de la souffrance juive.* » Mais c'est son pamphlet *The Wandering Who?: A Study of Jewish Identity Politics* (Zero Books, 2011), édité en français par Alain Soral sous le nom *Quel Juif errant ?* (Éditions Kontre Kulture, 2012), qui le propulse sur le devant de la scène antisioniste internationale, cela malgré la prise de distance de la plupart des organisations palestiniennes et pro-palestiniennes.

des féministes, fidéistes à des athées, etc. La fameuse technique de l'ami noir de Jean-Marie, « n'est-ce pas ? »

Elle reprend : « *Il n'en reste pas moins que moi, ce qui vraiment me fait bouger sur cette question-là, c'est notre propre dégradation. Et il est vrai que je ne suis pas sûre qu'un blanc aurait pu écrire ce que j'ai écrit [...]* Il y a une communauté d'expérience [entre juifs et « indigènes »] *qui fait que je peux parfaitement bien comprendre pourquoi un juif est sioniste, par exemple.* » Justine Hazan nous gratifie alors d'une nouvelle perle spontanée pour remonter dans l'estime de la Marquise de Bouteldja : « *pour être plus blanc que blanc !* ». Horreur...

Cette dernière reprend : « *Je comprends pourquoi un juif est sioniste parce que j'ai le sentiment, et je le dis et j'en suis désolée, on pourrait nous offrir quelque chose d'équivalent au sionisme pour nous, pour devenir plus blancs que blanc, et on le refuserait pas [!]. Donc c'est une évolution que je comprends, mais pour autant je la trouve dramatique. Donc ce que je veux dire c'est que je comprends pourquoi un juif est sioniste ou pourquoi un juif est révolutionnaire, mais je ne comprends pas pourquoi un Zemmour est ultra-républicain ! Mais je comprends pourquoi Zemmour aime la république française, je sais pourquoi il y tient, parce qu'il peut devenir blanc et le rester, voilà, il a peur de redevenir juif, donc ça je le comprends, d'accord ? Mais je le combats, évidemment. Voilà. C'est donc ça que j'ai essayé d'exprimer.* » La conférence est véritablement de plus en plus poisseuse, mais l'auditoire semble conquis comme on est souvent conquis du côté de l'extrême droite : par la transgression salace des socles communs, le culte du chef agressif, le pétage de verrous symboliques, le fouettage juste un peu trop douloureux des mauvaises consciences ravies et le flirt permanent avec la guerre de tous contre tous, le miel de toutes ces abeilles.

Maboula Soumahoro pose une nouvelle question : « *À quoi ça sert pour toi de dire, je te cite : c'est pourquoi, je vous le dis en vous*

regardant droit dans les yeux, je n'irai pas à Auschwitz. » Bouteldja répond au taquet : « *Parce que c'est une soumission !* » Mais pourquoi aller à Auschwitz est-il une soumission ? « *On nous organise des sorties scolaires dans les banlieues pour aller à Auschwitz ou dans les camps de concentration, mais, à ma connaissance, personne ne s'interroge d'amener des enfants de toutes les écoles pour visiter les lieux de commémoration de la traite négrière ou du 17 octobre 61 ou de la colonisation. Nous obliger [sic] à aller à Auschwitz, c'est nous soumettre aux idéologies coloniales. Nous faire aller à Auschwitz, c'est nous faire endosser les crimes blancs, or ça, il en est hors de question !* » Et lorsqu'un « *Nous, Indigènes* » se recueille en mémoire d'un massacre commis par Tsalal contre des populations palestiniennes, endosse-t-il les crimes « Israéliens », et donc « juifs » ? Et donc « blancs » ? Si on suit la logique...

Mais Houria Bouteldja est juste : c'est tous les (lundis) matins que nous voyons partir des banlieues françaises des trains de marchandises remplis de « *noirs, arabes et rroms* » en direction d'Auschwitz, pour les obliger à commémorer.

À force de nous parler des « blancs », des « juifs », ou des « Nous » comme de corps sociaux structurés par une entente organisée et unitaire en concurrence avec les autres, qui font par exemple du nazisme l'œuvre des « blancs » dans leur ensemble, et en incluant les « juifs » dans la responsabilité du génocide, puisque les « juifs » sont des « blancs », et que tous les « *blancs* » sont responsables des « *crimes blancs* », ceux qui se sont retrouvés dans leurs fous inclus, alors le petit monde d'Houria sera bientôt prêt à basculer dans la guerre des races, relookée, certainement pour s'éloigner des stéréotypiques « *crimes blancs* ». D'un côté, elle nous explique que la « race » est une construction sociale, mais de l'autre elle attribue des qualités essentialistes aux « races » : les « blancs » sont des colons et des nazis, et les juifs avec eux.

On veut notre part du gâteau des victimes, sales juifs !

« Alors, je n'irais pas [à Auschwitz], mais évidemment, il y a toujours moyen, euh... Mais c'est négociable ! » Éclat de rire général dans la salle... C'est vrai qu'on se marre bien au Lieu Dit.

Hazan attend d'avoir fini de rire pour nous g(r)atifier encore de sa richesse intellectuelle. Il parle d'un film, personne ne comprend et tout le monde s'en fout, on lui amène une part de gâteau et Maboula Soumahoro reprend la parole : « Pour revenir à cette injonction, qui est bien réelle, dans ton désir de créer des alliances [...] est-ce que cette injonction ne pourrait pas être dépassée ? C'est-à-dire, ne pas prendre Auschwitz pour ce qu'il est censé représenter dans la société française ? Ce qui pourrait se traduire par aller à Auschwitz. » Encore une concession aux juifs ? C'en est trop, la Marquise reprend son fouet, toujours aux aguets, elle répond agressivement : « Mais Auschwitz c'est pris en otage ! Il n'y a aucune manière de s'en sortir ! Y aller c'est accepter l'injonction ! C'est accepter d'endosser le crime européen ! » Faudra-il envoyer le RAID à Auschwitz pour mettre fin à la prise d'otage ? « Je trouve absolument dégueulasse, indécent, d'obliger des jeunes issus de l'immigration post-coloniale, qui ont leur histoire, leurs douleurs, qu'on sous-estime profondément. Je connais bien le cas algérien. Les matchs France-Algérie, cette passion qu'il y a autour de l'identité algérienne et du drapeau, ça ne vient pas de nulle part, il y a une douleur, quelque chose d'irrésolu, et je ne vois pas comment y arriver, avec un tel contentieux [le terme ici sans précision joue les amalgames : le contentieux en question oppose à la fois Algériens et Français, occidentaux et « indigènes » et finalement « juifs » et « indigènes » puisque la discussion commence à propos du sionisme qui rend « plus blanc que blanc »], nous qui sommes des victimes historiques de l'ordre colonial, on va endosser le crime de nos bourreaux ? Non ! » Hazan, lui, surenchérit : « De façon plus générale, il faut résister à mort contre l'instrumentalisation du génocide nazi, c'est plus possible, c'est une espèce de religion internationale, il faut lutter contre

ça par tous les moyens, démonter cette blague sinistre. » Son interlocutrice le coupe : « Une blague sinistre dont je suis sûre que les juifs feront les frais dans les années qui viennent ! » Mais ne t'en fais pas Houria, « ils » en ont déjà fait les frais, de cette « blague sinistre »...

Orchestrant l'alternance toute sadomasochiste haine/amour, coup de fouet/caresse, sa discutante la questionne alors sur le sous-titre de son pamphlet, sur l'« amour révolutionnaire ». Elle explicite : « J'appelle ça la majorité décoloniale, c'est la convergence politique, l'alliance entre indigènes, juifs décoloniaux et les blancs décoloniaux, ça c'est le vocabulaire politique. En vocabulaire poétique, ça fait l'"amour révolutionnaire". Alors l'amour, pour ceux qui me connaissent ça fait un peu bizarre [rires prolongés]. Je trouve qu'on vit une période inquiétante, terne, on fait la gueule, on se regarde en chiens de faïence, on s'enlaidit, on est moche, il y a pas d'espoir. Il me semble que le mot amour est un beau mot. C'est bien de remplacer cette grisaille par l'amour, par se dire que notre rencontre est possible, on peut combattre politiquement le racisme, donc on peut s'aimer, c'est-à-dire qu'on peut vivre et exister ensemble, la guerre n'est pas inéluctable. Comme alternative à la guerre, je propose l'amour révolutionnaire, parce que ça va demander des sacrifices aux blancs, les blancs vont devoir se sacrifier, je ne suis pas sûre qu'ils acceptent parce qu'ils ont trop à perdre. Mais les attentats sont chez nous, on n'est plus en paix. Alors il y a ceux qui disent qu'il faut faire la guerre à l'islam, aux musulmans, moi je dis qu'il faut cesser les guerres impérialistes, mettre fin à ce système barbare qu'on appelle la contre-révolution coloniale, les rapports Nord-Sud, les rapports de domination qui avilissent une grande partie du monde. Ça signifie mettre fin à la centralité de l'Occident, ce qui signifie que les blancs vont perdre leurs privilèges. » C'est beau, l'amour... Mais celui-là d'amour, on le connaît déjà... L'amour à la sauce anti-impérialiste, panarabe,

panafricaine, panislamiste, tout est bon. Pas étonnant lorsque l'on observe les héros revendiqués du PIR sur son compte twitter : Jacques Vergès, Mao Zedong, Hassan el-Banna²⁰ ou Malcolm X... La vieille soupe crachée, recrachée mille fois, et que l'on croyait à tort digérée (et pourquoi pas enterrée avec Kadhafi), du tiers-mondisme campiste et bêtement anti-américain, antisémite et barbouzard, dont certaines forces vives seront financées à l'occasion par le banquier Genoud de sinistre mémoire ²¹, ou bien tel ou tel autre État « du Sud »,

20 Hassan el-Banna, instituteur égyptien, fondateur en 1928 des Frères musulmans pour revitaliser le sentiment religieux, partisan d'un islam social seul apte, d'après lui, à lutter contre la colonisation. Prédicateur actif, il refuse toute référence à l'Occident et en particulier à la laïcité. Il préconise, dans la perspective d'une « révolution islamique » et de la « restauration » du califat, un djihad offensif. Il est donc un des pères fondateurs de l'islam politique dont son petit-fils Tariq Ramadan, qui ne représente pas officiellement la confrérie, contribue à développer l'influence. Ce dernier est aujourd'hui un invité régulier des plateaux télé et des meetings racistes, aux côtés d'Alain Gresh par exemple.

21 Membre fondateur du parti nazi suisse, François Genoud est à la fois agent des services secrets helvétiques et du renseignement allemand. En 1936, il rencontre Mohammed Amin al-Husseini, grand mufti de Jérusalem, à qui il présente Hitler et qui le sensibilise à la cause palestinienne et à la « cause arabe », (le grand mufti finira, en 1942, par former la 13^e division de montagne de la Waffen SS Handschar composée de musulmans des Balkans). Vers la fin de la guerre il organise l'exfiltration des dignitaires du Troisième Reich pour le compte des USA par le biais du réseau ODESSA. Officiellement légataire des droits d'auteurs de presque tous les dignitaires nazis, et qui plus est, récipiendaire d'une partie des biens pillés, il fonde une banque. Il jouera le rôle de coordinateur des réseaux de porteurs de valises pour le FLN algérien et sera même nommé à la tête de la Banque centrale d'Algérie dans la première phase de l'indépendance. Démis après le coup d'État de Boumédiène, il réapparaît pour s'occuper de la logistique des organisations armées palestiniennes les plus meurtrières, des campagnes d'attentats de Carlos et de quelques égarés des Revolutionäre Zellen (RZ), mais aussi la défense d'Eichmann. Il sera surnommé « le banquier du FLN » par

ou plutôt, du « Sud-Est ». Quel héritage !

Maboula Soumahoro lui demande de préciser la notion de sacrifice. *« C'est être d'accord pour abandonner leurs privilèges, c'est comme demander à un bourgeois de ne plus être bourgeois. C'est se défaire du privilège politique, symbolique, économique, et on va devoir lutter pour ça. Pour une égale dignité. Les blancs doivent redescendre. Ni toi, ni moi, ni les blancs ne savent ce que c'est qu'un monde sans domination blanche. On va donc vers une inconnue. »* L'affaire est pliée. Les « blancs » sont les bourgeois de la « lutte des classes », tandis que les « non-blancs » sont les prolétaires de la « lutte des races sociales ». Cela n'a strictement rien à voir avec la vie de personne. Mais peu importe après tout, qui irait réclamer rigueur et sérieux à Gérard Majax ? Cela ne se vérifie aucunement sous nos latitudes et si ce phénomène existe à quelques endroits (et cela sera toujours trop) nous n'avons pas la prétention de pouvoir dérouler des analyses à ce sujet dans le cadre de cet ouvrage. Cependant, pour ces quelques autres d'aujourd'hui et d'hier, nous devons mesurer le poids des mots et des alertes que l'on lance dans l'espace public qui sert ici de déversoir à provocations, on joue constamment, on provoque, on jette des « bombes » sales en agitant l'épouvantail du conflit communautaire et de l'affrontement tribal que l'on ventile et diffuse sur les plateaux télé et à la radio (c'est toutes les semaines désormais que les bons citoyens-téléspectateurs-auditeurs ont droit à leur homélie raciale, et pas que

son ami intime Jacques Vergès (c'est par son intermédiaire que ce dernier assurera la défense du « boucher de Lyon », le nazi Klaus Barbie). Il se convertit à l'islam et se lie d'amitié, à Genève, avec le leader des Frères musulmans en Europe et gendre du fondateur Hassan el-Banna, Saïd Ramadan, fondateur de la branche palestinienne du mouvement et père des islamistes Hani et Tariq Ramadan. Il financera également la défense de son « ami Carlos » qu'il visitera au parloir. Tout au long de sa vie il a toujours revendiqué ouvertement ses convictions nazies.

le dimanche). On s'imagine en Thomas Hobbes de comptoir reconverti en prédicateur d'apocalypses agité. C'est toujours la mauvaise bile que l'on cherche à remuer.

Ce que l'on recherche ici est le renforcement des logiques concurrentielles sur fond victimaire, et cela dans une tension permanente et affirmée vers les fantasmes de guerre entre communautés imaginaires préalablement délimitées. Une *idée de guerre* que l'on n'ose pas encore appeler de ses vœux à voix haute, qui a ici pour fonction de renforcer les attaches et de resserrer la vis à l'intérieur de chaque communauté, comme de constants appels au recroquevillement. Ainsi le désir de sécession se fait toujours plus fort et entre logiquement en contradiction avec cette *hargne* de convertir l'autre, avec force, si la séduction-culpabilisation n'opère pas assez vite, ou pas du tout, comme ce fut le cas de Juliette. Lorsque que l'entrain de ces idéologies déjà en crise retombera, qu'en sera-t-il de celles et ceux qui auront vécu dessus et surfé sur cette célébrité d'un quart d'heure qui retombera comme un soufflé, en construisant leurs carrières médiatiques, militantes et universitaires ? On finira bien, pour certains des plus *radicals*, par se réfugier dans un cynisme séparatiste déjà exploré par des Kémi Seba, Alain de Benoist et autres terribles enfants de l'ethno-différentialisme et de la ségrégation adéquate. Les néo-nazis survivalistes américains ne sont ils pas eux aussi de beaux spécimens de racistes séchés sur pied ? Terrés dans leurs bunkers sous-terrains, armés jusqu'aux dents, prêts à en découdre pour la déclaration de l'insurrection des races sociales qui vient.

Une partie des pauvres de France, qui peuplent les banlieues et les prisons, et que Bouteldja considère de façon ridicule comme « blancs » devront donc abandonner leurs « *privileges politiques, symboliques, économiques* » au profit de « *non-blancs* » tout aussi imaginaires, voilà un combat qui nous parle bien

peu, car il suffit de constater que la domination et le racisme n'ont aucune couleur exclusive, qu'ils appartiennent à tous et que ce qui nous importe est bien plus social et en tout cas pas « racial » ou même sociologique, et encore moins biologique ou sociobiologique. Parce que les races n'existent que dans la tête des racistes, cette sorte particulière de racistes, et qu'il ne nous intéresse pas de les faire exister. Dans la lutte contre ce monde, nous ne pouvons accepter aucun essentialisme, aucune assignation identitaire, y compris construite sur des catégories sociales. La révolution est un pas franchi dans la tension vers un monde où il n'y a plus de frères, de sœurs, de familles, d'identités, de communautés, de sociétés, de casernes, de religions, de classes. Sur ce chemin, il y a de l'engagement, des choix, des associations, pas de la ségrégation, des génomes et des ADN.

Hazan reprend son spectacle comique : *« Les marxistes de la salle ne doivent pas être convaincus parce que pour eux, le "privilège des blancs" ne veut pas dire grand-chose, et "privilège des blancs" = domination capitaliste, c'est la même chose. En ce qui me concerne, je pense que la notion de blanc, de blanchitude, que les indigènes de la république ont eu le mérite [?] de faire accepter. Il y a dix ans, dans la même réunion qu'aujourd'hui, si on avait dit blanc, les gens auraient cassé le mobilier [rires], aujourd'hui, grâce aux Indigènes de la République, grâce à Houria, on peut dire "les blancs", tout le monde comprend qu'il ne s'agit pas de couleur de peau mais d'une race qu'on est tout à fait libre de quitter²². [...] Qu'est-ce que tu penses de l'absence, au fond, de la notion de classe dans ton livre ? Le capitalisme n'y est présent que de manière un peu fantomatique, ici et là. »* Maboula Soumahoro lui répond : *« Je ne suis pas tellement d'accord, parce que le capitalisme est là, tout le temps, quand on parle d'impérialisme*

22 A ce propos, on lira l'intersection n°1 : « Le libre choix de la race ».

on parle de capitalisme. Alors je vais faire mon coming out, je ne suis pas marxiste, l'erreur c'est de croire que la question du capitalisme exclut la question de la race alors que les population les plus racisées comme on dit ici savent très bien que la racialisation et le capitalisme sont liés, l'ère moderne de l'Occident c'est la traite négrière, on a fabriqué du noir et du blanc. »

Houria Bouteldja : *« Comme elle a dit elle ! »*

Hazan reprend : *« Non mais on est d'accord, mais de temps en temps une injection de marxisme... [rires] Oui bon d'accord, on en a trop eu, c'est vrai c'est vrai... mais les choses dont on a un peu soupé, il faut pas les balancer... »* Une vieille stalinienne qui cocotte le Chanel s'exclame discrètement, mais surtout honteusement, qu'on en a peut-être pas assez eu ! Bouteldja rétorque : *« Alors moi j'ai pas grand-chose à dire sur le marxisme, si ce n'est que ce que nous disent les marxistes qu'on rencontre, et avec lesquels on peut tout à fait discuter, dialoguer et débattre, c'est que quand on lutte contre le capitalisme on lutte aussi contre la race. Moi je ne suis pas intéressée par les discussions théoriques [rires]. Puisque le colonialisme est un des piliers du capitalisme, donc nous on brise un des piliers alors ça veut dire qu'on peut aller ensemble. Donc à la limite, que ce soit la classe qui prédomine ou que ce soit la race, on s'en fout pas mal ! Nous on dit la race, vous vous dites la classe. Mais moi les histoires théoriques, ça me saoule [rires] On s'en fout. On dit les deux, les gens qui subissent le racisme sont les plus pauvres, donc voilà... »* Oui, après tout, les races, les classes, le racisme, le capitalisme, c'est bonnet blanc et blanc bonnet, ma bonne dame !

Pourtant chacun sait que le marxisme à propos duquel Bouteldja n'a « pas grand-chose à dire » mais qu'elle ne peut pas s'empêcher de vouloir enrôler, devrait poser de sérieux problèmes de compatibilité avec le racisme. D'abord il est universaliste, ensuite il fonde sa doctrine sur l'analyse des classes,

et de leurs luttes. Ces logiques de classes entrent nécessairement en contradiction avec les logiques de « races », puisque les « races » sont interclassistes et les classes « interraciales ». Plus généralement, les principaux courants et théories révolutionnaires historiques, tant marxistes qu'anarchistes, si l'on exclut les contorsions spectaculaires de quelques apprentis-sorcières marxologues anecdotiques et autres libertaires-cautions, ne peuvent être qu'en opposition radicale avec le racialisme.

Il est irrespirable, ce renouveau de la race qui, toujours, sert à attiser les tensions ou à bétonner des séparations, des hiérarchies, des formes diverses de rivalités et de dominations, aboutissant entre autres joyeusetés à cet antisémitisme absolument normalisé. Rien qu'à le lire, on en a les mains sales et la nausée. C'est normal, c'est même plutôt bon signe. Trop de race nuit à la santé.

Minute papillon ! Faites une pause, allez donc boire un verre ailleurs qu'au comptoir du Lieu Dit, ou faire un tour pour respirer un peu. Puis retournons-y. Une chose est sûre, sauf à construire un déni particulièrement risqué et inacceptable, il nous faudra, pourtant, traverser l'angoisse pour combattre les racistes qui la secrètent.

Replongeons donc dans la merde avec Houria Bouteldja, comme elle le dit dans son slogan publicitaire catastrophiste : « le pire est [peut-être] à venir », *« Mon regard est un regard froid et assez lucide sur notre histoire. Quand on vient de l'histoire coloniale, de l'immigration, on a une histoire dure, on a beaucoup perdu, on a beaucoup beaucoup beaucoup de morts à déplorer et on continue à avoir beaucoup de morts à déplorer dans le monde. La Syrie, l'Irak, il n'y a pas de mots pour dire la tragédie, le crime que c'est, je ne vais pas être spectatrice de ça. En France on pourrait dire les crimes policiers. On est des perdants, c'est un regard*

un peu dur que je porte sur nous-mêmes. On est des perdants qui résistons, des perdants qui ne sont pas défaits, qui ont une histoire. S'il y a un espoir, il est aujourd'hui en banlieue, c'est là qu'il est, si il y a un espoir il est pas ailleurs, soit on l'abandonne, soit on est avec, et nous on est avec. Pour moi, c'est là-bas que ça se passe. Mais ce sera surtout et avant tout avec les pays qui continuent de subir les menées impérialistes. » Affirme-t-elle qu'il nous faudrait défendre le régime de Bachar ? Pas de réponse explicite ce soir, rien sur le camarade impérialiste anti-impérialiste Poutine non plus. Elle n'est, pour le moment, pas intéressée par les discussions théoriques, et dès qu'il ne s'agit plus de justifier un consentement mou aux attentats, par la géopolitique non plus, visiblement. La défense des dictatures du « Sud » viendra plus tard dans son calendrier politique, à n'en pas douter.

Le micro passe dans le public pour quelques questions d'élèves. Une jeune fille au look tout à fait Mwasi²³ pose une

23 Le Mwasi est un « collectif afro-féministe non-mixte de femmes cisgenres et trans noires/métisses africaines et afro-descendantes ». Vous suivez ? Sur son site, on apprend que l'un des buts de ce collectif de jeunes bourgeoises « racisé.e.s » est de soutenir les entreprises « montées par des Africaines et Afro-descendantes », mais aussi la « sororité » et la « bienveillance », mais entre-elles seulement, femmes-cisgenres-et-trans-noires/métisses-africaines-et-afro-descendantes. Cette association culturelle qui voudrait qu'en France ce soit « tout comme l'Amérique », goûte à la politique depuis la « Marche de la dignité » du PIR. Si l'on en croit les photos de toutes les membres, sympathisantes et du public qui sont affichées sur leur site (génération « *loft story* »), il s'agit d'un club de hipsters franciliennes passionnées de culture afro-américaine et de contre-cultures vestimentaires américaines des années 60, comme il y a des clubs de fans des Indiens d'Amérique ou de fans de Johnny Halliday. S'agissant des « *Principes* », le « *Mwasi est irrésolument [sic] anti-capitalistes, anti-impérialiste, pro-voile, pour les droits des personnes prostituées* », anti-capitalistes pour le soutien des « *entreprises* », pour la défense des prostituées et de la religion rigoriste... Soyons rassurés elles ne sont pas « *contre les autres groupes ethno-raciaux* ». Elles aiment se retrouver régulièrement pour papoter, s'auto-applaudir et se bienveiller dans la communion sororitaire comme les

question, confuse à toutes les intersections, qui mélange « *intersectionnalité* », écologie, lutte des classes, centrales nucléaires, races et zadisme. Sans doute une question de convergence. Bouteldja lui répond « *qu'à partir du point de vue décolonial et de la question de la race, on peut articuler toutes les questions* », c'est bien pratique ça ! Une pensée système, le racialisme scientifique réaliste... Puisqu'on vous dit que marxisme et racialisme, c'est bonnet blanc et blanc bonnet. Mais avec une différence significative : « *C'est simplement que notre prisme à nous ce sera la race, c'est notre prisme, et je veux pas qu'on me le reproche. La race, moi, c'est ça qui m'intéresse. À partir de la race je pense la question du genre féminin et des rapports homme-femme, la question de classe, la question écologique, il n'y a aucune question qui ne peut échapper à l'analyse décoloniale, à l'analyse de la race, tout peut-être traité à partir de ce point de vue-là.* » Boom ! La race ! Prends ça dans tes dents la gauchiste ! Le nucléaire ? La race ! Les prisons ? La race ! Le travail ? La race ! L'économie ? La race ! Le racisme ? On t'a dit la race ! T'es sourd ou t'es *colorblind* ?

Une autre question d'un autre élève ramène la discussion sur Auschwitz, ce petit village du sud de la Pologne, omniprésent dans les discours du PIR et de sa galaxie. Car que serait un discours « décolonial », en 2016, à Paris, sans une référence (ou deux ou quinze) à ce petit village paisible de Pologne ?

alcooliques anonymes non-mixtes contre la cissobriété. On les retrouve principalement sur Facebook, YouTube, Twitter, etc. Un peu comme tous les autres racistes, la « Marche de la dignité » fut pour elles un baptême de militance, puisque cinq d'entre elles y ont vaillamment tenu une banderole sur laquelle était inscrit le message subversif suivant contre le racisme et pour la dignité : « *Mwasi, intersectionnel insurrectionnel* », tout simplement. La rue, les « vrais » gens, les panneaux de signalisation non féminisés, les feux rouges, verts et oranges, les agents de police non-femmes-cisgenres-et-trans-noires/métisses-africaines-et-afro-descendantes, tout ça, ça fout quand même bien les jetons aux ennemis du printemps.

Ce qui s'y passa entre 1940 et 1945 constitue sans doute un épisode crucial de la lutte contre le racisme d'État en France, l'intervention militaire au Mali ou la lutte des comités Vérité et Justice contre les crimes policiers. Et bientôt, pourquoi pas, un argumentaire partant d'Auschwitz pour se plaindre de la surreprésentation de la « race blanche » au Festival de Cannes ou dans les ministères ?

Mais avec Houria Bouteldja, c'est toujours dans les vieilles casseroles qu'on fait la meilleure soupe au chou : *« Je crois que vous ne m'avez pas tout à fait comprise. C'est évidemment pas le fait d'aller à Auschwitz le problème, je peux aller à Auschwitz dans un monde où il n'y a pas ce pouvoir qui existe. Le pouvoir que je subis en tant qu'Indigène de la République me fait l'injonction d'aller à Auschwitz pour me soumettre à une idéologie spécifique qui est l'instrumentalisation de la mémoire des juifs. C'est deux choses complètement différentes. S'il n'y avait pas cette instrumentalisation, on irait partout. La seconde chose c'est que j'exige la réciprocité. [...] C'est pas moi qui décide qui instrumentalise ou pas. Il ne faut pas faire abstraction du pouvoir. Il décide et m'ordonne d'y aller et si je ne le fais pas je suis antisémite, alors je refuse ça. Par ailleurs je dis que j'exige la réciprocité. Il y a d'autres victimes et si on ne comprend pas qu'il y a d'autres victimes historiques, du même ordre, et qui les ont précédés, les Africains, le monde colonisé, les Indiens, les Arabes, les musulmans et tout ce que vous voulez... S'il n'y a pas cette réciprocité dans la reconnaissance des mémoires, ça ne sera pas possible. Puisque ça fait des juifs les chouchous de la république²⁴, ça crée des concurrences entre les communautés, ça fait des juifs des cibles des autres communautés, et c'est ce qui explique précisément pourquoi des Mohamed Merah ciblent des juifs. On est bien dans le cadre d'une*

24 A ce propos, on pourra se référer à l'intersection n°2 « "Eux" les juifs, "chouchous de la République" ».

politique consciente qui crée des conflits entre les communautés. Voilà. Ça il faut s'en sortir par le haut, en posant des conditions : toutes les mémoires, la France doit assumer toute son histoire depuis la conquête de l'Amérique. »

Au milieu de la pile de réaffirmations nécessaires face aux discours bruns de Bouteldja, il nous paraît utile de rappeler que nous ne savons pas ce qu'est la France, concrètement. Si nous ne croyons pas aux mythologies religieuses, nous ne croyons pas non plus en celles qui sont nationales. Et nous ne prenons pas au sérieux une hurluberlue qui nous parle de la responsabilité de « la France » (mais c'est quoi ce truc ?) à une époque où l'État français n'existait pas même dans l'imagination des plus torturés savants. Cette France qui descend des Gaulois et que Bouteldja prend pour interlocutrice n'existe pas, elle n'a d'ailleurs jamais existé que par reconstructions, rarement en dehors des esprits nationalistes de temps bien plus proches. Et quand bien même. Si la France en tant que nation existait (et donc toutes les nations avec elle), il faudrait l'abattre, en même temps que l'État avec lequel elle fait corps. Nous pensons que les nations doivent être traitées à leur échelle comme les races ou les dieux, comme des séries de mythes auto-réalisateurs, des constructions romantiques et politiquement utilitaires qui ne visent qu'à servir des projets politiques autoritaires, comme l'État ou la guerre civile.

On a compris que Bouteldja ne s'embarrassait pas de théorie (ou de pratique). Visiblement elle ne fait pas grand cas de l'histoire non plus. Il ne lui reste alors qu'une seule chose : la rhétorique. *« C'est la raison pour laquelle on en appelle à une lecture décoloniale de la Shoah, c'est-à-dire réinscrire la Shoah dans cette longue histoire des génocides. Vous voyez bien que quand on dit ça on fait le contraire du négationnisme. On dit qu'il y a la Shoah, qui a d'ailleurs ses spécificités c'est pas parce qu'il y a une*

longue histoire des génocides que tous les génocides se ressemblent, ils ont tous leur spécificité mais pour autant ils s'inscrivent dans une longue histoire coloniale qui commence aux Amériques. C'est ça qu'on dit, c'est la condition politique pour effectivement pouvoir aller à Auschwitz. C'est pour ça que je disais tout à l'heure que c'est négociable, pour une politique de l'amour révolutionnaire et cette politique-là on la fera tous ensemble ou rien. » Si ce n'est pas de la rhétorique purement discursive... Résumons : l'extermination des juifs d'Europe est donc la suite logique de la conquête des Amériques dès 1492, tout cela s'explique par le prisme de la race, et on appelle ça l'amour révolutionnaire. Emballé, pesé, vendu. Le produit n'est pas mieux ficelé qu'un tube de l'été, mais ça fera l'affaire pour propulser quelques carrières, *yes we can!* – Obama n'est-il pas le plus *beautiful* des « indigènes » ?

Eh bien non ! On apprendra dans son livre que le plus « *arrogant* » des « indigènes », son « *héros* », son apollon, sa muse, n'est autre que le recommandable à souhait, véritable gendre idéal de la géopolitique internationale, Mahmoud Ahmadinejad, président de la République islamique d'Iran de 2005 à 2013. Il est celui, vous vous en souvenez certainement, qui agissait la menace nucléaire contre les « *chiens de juifs* » comme d'autres prennent le bus, à grand renfort de doigts pointés vers le ciel et d'une dictature théocratique serrée comme un filet de pêche. Après avoir cité le fait qu'il avait nié l'existence d'homosexuels en Iran (ce qui pourrait déjà mériter, n'en déplaise à Hazan, quelques destructions de mobilier), elle affirme : « *Il y a des gens qui restent fascinés longtemps devant une œuvre d'art. Là, ça m'a fait pareil. Ahmadinejad, mon héros.* » Chez Bouteldja, même l'onanisme se doit forcément d'être teinté de soumissions et dominations diverses. Dans l'éventail varié des affreux de dessins animés, à la droite du prophète, on trouvera le docteur Folamour chiite en diable de cette grande

puissance pétrothéocratique du Moyen-Orient. Mais c'est toujours le même fil rouge qui traverse sa carrière et ses références, c'est toujours avec le même vice que l'on flirte allègrement, le même verrou qu'on pense faire sauter : l'antisémitisme et sa forme particulière négationniste, dont Ahmadinejad fut, aux côtés des ayatollahs, un financier et un compagnon de route conséquent, notamment avec ses « *concours internationaux de caricatures de l'Holocauste* » avec pour thème explicite la négation de l'extermination des juifs d'Europe, ou l'activation de ses réseaux dans le monde chiïte, et musulman en général, au profit de Roger Garaudy. Ahmadinejad ce héros, n'est-il pas lui-même un spécialiste raffiné dans sa cruauté, de la torture élevée au rang d'interaction courante et de l'imposition d'une effrayante police des mœurs, de la domination en donjon ? Mais c'est l'heure de l'esclave à présent.

Notre bouffon préféré de la soirée intervient, un grand garçon, au look de dandy côtelé de la Sorbonne des années 60, déjà bourré, qui pue à 500 kilomètres la bonne éducation et la canaille d'hippodrome ou de rallye, loin du sérieux d'un Ahmadinejad. Il prend une pose honteuse mais rigolarde, honteux d'être « blanc » et donc de confisquer la parole à ceux qui la méritent par le claquement spectaculaire de ses lèvres : « *Bonsoir ! J'ai lu le livre, je l'ai trouvé super, je suis un homme plutôt blanc des classes moyennes pour que ce soit clair, pour ceux qui me voient pas [rires], pour plein de raisons qui ne sont pas écrites sur ma tête je suis quand même un indigène de cœur et je suis assidûment tout ce qui vient du Parti des Indigènes depuis un moment. Et la question que je me pose, elle se trouve dans la composition [raciale] de cette salle, qui est quand même majoritairement blanche, et je me demande quelle est la réelle valeur politique de ce qu'on fait là. Ça m'a marqué en lisant le livre, il y a un absent : autour de quel projet les blancs vont renoncer à ce*

à quoi vous leur demandez de renoncer au nom de l'amour révolutionnaire ? » On veut bien se sacrifier, nous les « blancs », au dieu soleil, mais chère Marquise, pouvez-vous nous indiquer la procédure liturgique formelle de ce sacrifice ? Il continue : *« L'amour révolutionnaire c'est quelque chose que je trouve très beau et qui m'a touché, je l'ai pas pris avec ironie comme certains de la gauche soit disant marxiste/universaliste qui nient le problème racial, mais il manque un projet pour nous faire tenir tous ensemble [...] comment faire pour que cet amour ait un contenu ? Moi c'est la question des violences policières qui me frappe le plus, c'est là que se jouent les relents de la colonisation. C'est toujours les non-blancs qui se font tuer par les flics, à part Rémi Fraisse, d'ailleurs samedi il y a une manifestation. »* Il termine son effeuillage masochiste par de la publicité vulgaire pour une manifestation nommée « *légitime défiance* » (il ne s'agit pas d'un film inédit de Charles Bronson) autour des comités « Vérité et Justice », autres organisations (très proches) fondées sur le principe directeur de la Victime innocente, docile, et impuissante, nouveau sujet révolutionnaire à secourir à coup de mouchoirs conscientisateurs et de rassemblements judiciaristes.

La Marquise, toujours si sentencieuse, lui fait l'honneur d'une réponse : *« Vous avez raison de dire que ce n'est pas un livre programmatique, vous avez donné un exemple de convergence autour des crimes policiers, il faut que les organisations de gauche acceptent que c'est une question centrale. Je suis contente parce que d'habitude quand un blanc parle de la question des blancs, il me dit je suis blanc mais je me soigne. Bon, c'est pas ça. Je suis blanc, je fais attention à mes privilèges. Check your privilege, on n'en a rien à foutre. La manière avec laquelle vous considérez les choses, c'est exactement ce qu'il faut faire. »* Les bons points de la Marquise. *« On ne demande pas aux blancs d'abandonner individuellement leur blanchité, ça n'a aucun sens, on leur demande de réfléchir po-*

litiquement et de se demander ce qu'on fait dans nos organisations pour les transformer et pour que les organisations finissent par comprendre la centralité de l'islamophobie, de la négrophobie, de la romophobie, aujourd'hui la question de la mémoire, la question des crimes policiers, la question du sionisme qui est hyper importante dans les quartiers, la question de l'État-nation, du rapport de toutes les communautés dans ce cadre de l'État-nation que nous on remet en question radicalement, comment les blancs, les militants, font pour que leurs organisations évoluent, ils doivent se battre dans leurs organisations. donc effectivement on se partage les tâches. Vous [les blancs] vous bossez chez vous et nous on bosse chez nous, et on se rencontre, on se rencontre où ? Dans les collectifs contre les crimes policiers, dans la lutte contre l'islamophobie, etc. etc. le programme, on va le faire nécessairement ensemble. » La voilà, la politique du PIR. Réfléchir politiquement donc, en bossant chacun chez soi pour faire avancer la lutte contre le sionisme, pour les communautés, contre les racismes correspondants à chaque « race ». Mais ce *chez soi*, quel est-il donc ? Qu'est-ce que c'est que cette politique dont on nous parle avec un naturel absolu ? Mais on les a reconnus ! Les auditeurs auxquels on s'adresse là sont tous supposés, naturellement, appartenir à ces milieux de l'associatif et de la politique, souvent locale, en tous cas de parti, qui grenouillent à coup de subventions depuis plusieurs dizaines d'années autour des questions liées à l'immigration et aux banlieues. Voilà où se tient la promesse d'acquérir sa minable zone d'influence et son petit pouvoir. Rien de nouveau sous le soleil, finalement. Le créneau reste toujours à prendre, SOS Racisme et le Mouvement de l'immigration et des banlieues (MIB), chacun sur leur terrain, ont fini par battre de l'aile, voilà une nouvelle proposition, plus musclée, un petit coup de shlague pour réveiller ceux qui se seraient endormis sur les subventions des années 80 et 90.

Toute cette mouvance n'est d'ailleurs peut-être que le produit mal dégrossi et inachevé de la réduction drastique des subventions qui s'est opérée après les années Chirac.

Voilà du parler vrai, bien plus que ces histoires de discriminations raciales et de quartiers populaires dont nos oratrices ne semblent venir pour la plupart, et de leur propre aveu, que de très très loin. Sous la « race », donc, la politique, et la meilleure. Quelle vision émancipatrice bien loin du spontanéisme naïf et étrangement non racialisé des luttes auto-organisées des immigrés des années 60 aux années 2000. Maintenant, on sait faire de la vraie politique. Qu'attendons-nous pour mobiliser toutes nos organisations derrière les Indigènes et pour faire du lobbying ou de l'entrisme, partager le leadership ? Ce qui est certain, c'est que rien de subversif ne peut sortir de ces démarches minables de politicards moisis.

Pete Doherty prend alors son air chafouin : *« Mais là on n'est pas vraiment ensemble, on est quand même beaucoup de blancs. »* Bouteldja sort le GPS racial et répond : *« Moi qui ai l'habitude de venir ici, il y a en général 100 % de blancs, là je dirais qu'on est dans les 60-40 ce qui est bien plus que la moyenne habituelle. C'est le résultat de l'exclusion des indigènes du champ politique. Qui lit le plus ? C'est les blancs. Pour atteindre les indigènes sociaux, quand on a trente ans d'exclusion politique qui est aussi une exclusion spatiale c'est ça le résultat... Mais pour autant nous quand on organise des choses on a majoritairement des indigènes. Ceci dit votre remarque est juste. »* Tout le monde veut alors participer, chacun donne son estimation approximative du nombre d'« indigènes » dans la salle. *« Non mais il y a beaucoup d'indigènes, beaucoup plus que d'habitude », « bon, levez les bras ! »*. Rires. Qu'est-ce qu'on se marre chez les racistes...

Puisque le plaisir est toujours dans la digression, et parce que la lutte se résumerait à des rapports sociaux de chevaliers

servants de l'antiracisme, sauvant les Blanchefleur racisées des griffes du dragon racisme d'État, le tout dans la sacralité de la parole (... et éventuellement de la connerie) des « premiers concernés », alors nous nous demandons bien qui pourra parler au nom des sourds-muets, les « premiers concernés » étant occupés à d'autres tâches plus pragmatiques.

Heureusement, Hazan recadre : « *Comme on le disait tout à l'heure, le fait de pouvoir dire "les blancs" sans se faire lyncher, c'est déjà politiquement quelque chose de très important.* » Décidément, il insiste : ça faisait longtemps qu'on retenait son racialisme et son antisémitisme, et là, c'est l'incontinence qui vient, il peut fuir sans honte, c'est vraiment formidable, et inespéré, merci Houria ! « *Quand nous avons publié un livre de Sadri Khiari [un des chefs et théoricien du PIR] sur les indigènes, ça s'appelait je crois la contre-révolution coloniale en France²⁵, personne n'a compris ce qu'on voulait dire par là à l'époque, aujourd'hui, il a fait son chemin, pas tout seul, avec l'action des indigènes et leurs amis, c'est un syntagme tout à fait clair.* » La discutante, en mode *punchline*, décide d'humilier Hazan : « *Juste une remarque là, on réfléchit à quoi là ? Sur l'acceptation du terme "blanc"* [rires] *par les blancs ?* [rires, non mais allô quoi ?] *Et qui serait récente ? Parce que les non-blancs, ça fait longtemps qu'ils ont nommé les blancs...* » Les rires éclatent dans la salle, embarras de Hazan, le blanc juif plus antisémite qu'antisémite, moins blanc que « racisé.e.s ». Il a voulu montrer patte blanche, mais c'est raté, Hazan. Blanc tu es né, blanc tu mourras. La sentence de Maboula Soumahoro est tombée, et à l'applaudimètre, tu t'es fait niquer ta race ! Ce soir tu seras Justine. Maîtresse Houria remet un coup de martinet, rigolarde et pleine de dédain pour sa victime consentante : « *Attends, là*

25 Sadri Khiari, *La Contre-révolution coloniale en France : de De Gaulle à Sarkozy*, Paris, La fabrique, 2009.

on parle de la reconnaissance de leur statut par les blancs ? Ha ha ha ha. » Hazan, en bon masochiste, contemple sa déchéance et regarde ses pieds comme un enfant au piquet.

Toutes nos pensées vont à lui.

Bouteldja reprend : *« Moi j'ai eu du plaisir à fusiller Sartre, fusiller Sartre d'une manière abstraite c'est sûrement pas une chose sympathique à faire mais c'est... d'abord vous savez tous que Sartre est déjà mort donc on parle d'une mort, c'est un acte symbolique. Et qu'une indigène se permette de fusiller Sartre, je trouve que c'est un acte de libération, tout le reste est complètement secondaire. »* Houria Bouteldja est donc une « indigène », et pas une « blanche » comme elle le dit souvent, on n'arrive plus à suivre, ça change à toutes les pirouettes pour les besoins du sketch.

« On doit aujourd'hui nécessairement redécouvrir la radicalité et on ne peut pas aujourd'hui redécouvrir cette radicalité si on ne comprend pas la nécessité de l'organisation des quartiers et de l'immigration. Il faut absolument transformer la gauche radicale, il faut la transformer, elle est pourrie, elle est nulle, elle est en dessous de tout, elle est islamophobe, elle est traversée par le racisme, c'est pas possible, on ne peut pas l'accepter, donc je pars d'une position radicale pour dire : il faut ouvrir des horizons nouveaux. On ne le fera pas sans les quartiers et nous-mêmes on aurait tort de croire qu'on le fera tout seul, même pour mes propres intérêts, j'ai intérêt à ce qu'elle se transforme, donc il faut s'asseoir, et il faut créer ces espaces, parce que ce qui nous attend, c'est pas joli, ça craint vraiment, les indigènes seront les premières victimes mais, l'exemple de la Grèce, la loi El Khomri, les classes populaires blanches, elles sont grignotées de la même manière, donc on est à la croisée des chemins, on ne peut pas le faire de manière molle. La situation est inquiétante, je ne sais pas comment le corps social français réagira aux prochains attentats, je ne sais pas comment on va réagir, je ne sais pas si on sera solides pour

réagir. » On en revient encore à ces fameux « *corps sociaux* », ici « français », ailleurs « juifs » ou « blancs ». Un rapport au monde qui laisse libre cours à la responsabilité collective, et donc au châtement qui lui correspond, ainsi qu'à l'illusion de pouvoir porter la parole des « opprimés ». Si derrière chaque individu se trouvent tous les actes de la « race » que lui assigne le racialisé, alors mieux vaut aller vivre isolé au fond de la jungle. Car les « races » sont des machines à massacres, à génocides, charniers et « *enfumades* » « *à gogo* »²⁶. Personne ne peut s'échapper des crimes de sa « race ». Quelles qu'elles soient, elles ont toutes du sang sur les mains, au moins par alliance. La théorie du « corps social » de Bouteldja n'est pas nouvelle, elle est la structure de la pensée conspirationniste, qui ne voit l'histoire et le monde que comme une suite de complots et de concertations confidentielles entre des forces unifiées et homogènes. Rappelons tout de même quelques évidences de la classe de CP : les « Allemands » ne sont pas tous des nazis, les « blancs » ne sont pas tous des puissants, les « juifs » ne sont pas tous des banquiers, les « musulmans » ne sont pas tous des terroristes et les Indigènes ne sont pas tous de dangereux imbéciles... Ah si... Ce sont de dangereux imbéciles : ils l'ont choisi, ils n'y sont pas assignés, eux.

Comme on le disait plus tôt, c'est dans les vieux pots... : *« Pour réagir, il faut repolitiser la question de l'impérialisme qui est aujourd'hui abandonnée, et pour ça il faut que la gauche arrête de discuter de l'islam, il faut qu'ils arrêtent, c'est pas ça la question, les rapports Nord-Sud, c'est pas l'islam, c'est pas l'islamisme, tous ces trucs-là on s'en fout. C'est des problèmes, le djihadisme est un véritable problème et c'est nous qui en subissons les problèmes les premières, mais la source : avant la guerre en*

26 *Les Blancs, les Juifs et nous*, p. 111.

Irak, il n'y avait pas de djihadisme, c'est tout. » C'est tout ? Vraiment ? Avant la guerre en Irak, il n'y avait pas de djihadisme ? De quelle guerre en Irak nous parle-t-on ? La guerre Iran-Irak de 1980 à 1988 ? La guerre du Golfe, avec l'invasion du Koweït par l'Irak en 1990 ? La guerre d'Irak de 2003 à 2011, dite « troisième guerre du Golfe », avec l'invasion de ce pays par les États-Unis et certains de leurs alliés ? On n'en saura pas plus. Une chose est sûre, à moins que Bouteldja ne nous parle des guerres babyloniennes, le djihadisme existait bien avant la guerre en Irak. Le djihadisme, tel qu'il est connu et étudié sous sa forme spécifique contemporaine (le terrorisme islamique lui préexiste largement) est né au cours de la guerre d'Afghanistan (entre l'URSS et les moudjahidines) sous l'impulsion d'Abdullah Azzam, cofondateur d'Al-Qaeda. Mais elle l'a dit, l'histoire, la théorie, tout ça on s'en fout, alors on raconte n'importe quoi.

« Nous on fait ce travail-là, mais c'est pas facile parce que les indigènes sont aspirés, une partie par le djihadisme, une partie par le soralisme, on sait dans nos milieux qu'il y a une attente d'alternative politique, il faut construire le cadre. » Elle sait qu'elle navigue sur les mêmes plate-bandes que Soral, à travers l'anti-sémitisme, le racisme et le populisme. Mais elle n'aime pas la concurrence. Lors de la soirée de décryptage de l'émission TV *Ce soir ou jamais* à la Java, un membre du public, non sans en avoir fait l'éloge, évoque brièvement Alain Soral, Dieudonné et Michel Collon, décrits comme : *« quoi qu'on en pense, tout un tas de personnes qui apportent une vraie opposition idéologique »*, sous-entendu « comme toi, Houria », celle-ci le reprend : *« Pour ma part, je ne fais pas partie de ceux qui regrettent que Soral ne soit pas invité »*, rien de plus. Rien à propos de Dieudonné

et Collon²⁷, on en déduira qu'elle fait partie de ceux qui

27 En effet, Michel Collon se targue lui-même de s'être « *fait connaître du grand public francophone lors de ses passages à l'émission Ce soir ou jamais de Frédéric Taddei* ». Militant complotiste et confusionniste actif, « *spécialiste de la désinformation* » selon ses propres dires, il se fait le défenseur de dictatures et régimes autoritaires (ceux de Kadhafi, el-Assad, Milosevic, par exemple) du fait de son anti-impérialisme qui s'incarne dans un campisme caricatural. Membre du Parti du travail de Belgique dans le comité central duquel il a siégé, il a ses entrées auprès de post-staliniens de diverses obédiences, ce qui lui a permis par exemple d'animer en 2016 plusieurs débats à la fête de l'Humanité. Fondateur du site Investig'Action pour et par lequel il réclame sans cesse de l'argent, il est chroniqueur pour le site francophone de la chaîne de télévision russe RT, outil de propagande international de Poutine. Il affirme aussi siéger au conseil consultatif de Tele Sur, chaîne vénézuélienne lancée par Chavez. Homme providentiel des fausses révélations débusquant obsessionnellement « mensonges » et autres « manipulations », il a participé au raout complotiste Axis for Peace organisé par Thierry Meyssan en 2005 ainsi qu'aux rencontres de l'UOIF en 2015 au cours desquelles il a vendu ses livres. Saïd Bouamama, racia- liste, ancien du PIR, fondateur et animateur du FUIQP (Front uni des immigrations et des quartiers populaires) invite et relaie la prose de Collon, et dispose lui-même d'une « rubrique » sur Investig'Action. Collon nous apprendra dans son texte *Antisémitisme, moi ?* que « *Le terme "antisémite" s'applique donc à ce qu'Israël fait subir aux Palestiniens.* », texte qu'il illustrera d'un dessin complotisto-antisémite de Carlos Latuff, dessinateur brésilien qui a remporté le second prix du passionnant *Concours international de caricatures sur l'Holocauste* organisé à Téhéran en 2006. Il a d'ailleurs, en septembre 2011, relayé l'appel à un rassemblement parisien en soutien à Khadafi organisé par les négationnistes Ginette Skandrani et Maria Poumier, tandis qu'il en organisait un jumeaux à Bruxelles. Son complotisme très douteux s'exprime aussi à propos des attentats de 2015 puisque, comme les « révolutions arabes » qui sont un coup de la CIA, « *les frères Kouachi ont l'air de tomber du ciel. En réalité, ils ont été armés, formés militairement, endoctrinés, par*

regrettent que Collon et Dieudonné ne soient plus invités. Mais tout de même, sus à la concurrence sur le cœur de cible « décolonial ».

Mais il est temps de revenir au travail minutieux de séparation des exploités entre eux, il est temps de racialisier la société et d'arrêter d'ennuyer tout le monde avec nos problématiques sociales : *« Dans les milieux de l'immigration [sic] ça foisonne, comment on se rencontre et comment on parle à la gauche radicale droit dans les yeux, comment lui dire qu'elle est blanche. Lui dire qu'elle est blanche, c'est l'aider. La question des crimes policiers, je ne comprends pas qu'elle ne soit pas prise à bras le corps par la gauche radicale. Cette même gauche, à chaque fois qu'il y a des événements comme les attentats ou les émeutes de 2005 : on comprend pas, on n'arrive pas à faire partir les jeunes des quartiers. On comprend pas parce que vous vous en foutez, votre action c'est de vous en foutre des crimes policiers, de l'islamophobie, de la négrophobie, toutes les questions qui nous mobilisent, vous vous en foutez. Vous croyez qu'on va sortir pour les 35 heures ou la loi El Khomri ? On n'en a rien à foutre. Nous, on sait que c'est pas demain la veille que ce grand corps social, les classes moyennes, ne vont s'y intéresser, les organisations suivent l'intérêt de leurs classes, c'est malheureux mais c'est comme ça. Notre discours, il doit être radical. »* Voilà donc

M. Fabius et ses amis... qui ont envoyé pendant trois ans des milliers, des dizaines de milliers de frères Kouachi faire encore pire qu'à Charlie en Syrie et en Libye. [...] Les frères Kouachi ont été formés par nos gouvernements, avec vos taxes entre parenthèses, pour aller faire la guerre contre un gouvernement qui dérangeait les multinationales des États-Unis, de France et d'ailleurs ». Là aussi, nous voilà bien réinformés...

la sentence. Le couperet. Les jeunes lycéens qui s'agitent dans les rues des grandes villes ces dernières semaines, qui attaquent les commissariats, qui découvrent leurs capacités d'agir, qui font pour beaucoup l'expérience d'une première confrontation avec l'autorité, qui s'éveillent aux idées et aux pratiques subversives par la lutte, en se mettant en jeu, loin des discours et des conférences des racistes ou d'autres intellectuels pérorateurs, et qui sont, pour beaucoup, ceux au nom desquels nos racistes voudraient pouvoir parler. Eh bien, ils se trompent de combat. « Qu'on les fusille ! » pourrait s'exclamer la reine rouge de ce mauvais jeu de cartes. Plutôt que de répondre à la violence policière par la violence anti-policière et par un rapport de force autonome, plutôt que de se révolter contre toute autorité, ici et maintenant, ces lycéens abrutis devraient s'intéresser au sionisme, à Israël, à la Palestine, à Genet, à la question d'Auschwitz, à la race... Au moins pour faire plaisir à Houria.

Mais comme on l'entend beaucoup en ces jours de tempête : « *On s'en bat la race !* »

Nous nous arrêterons là pour ce soir, nous aimons le printemps, c'est là que naissent les bourgeons, les révolutions. Laissons les contes de la crypte dans la crypte où nous les avons trouvés, et Sartre avec, qui, ce soir, fut fusillé cent fois, pour quatre-vingt-dix-neuf mauvaises raisons. Il y avait pourtant de quoi faire avec les bonnes. Mais nous pourrions aussi sauver le meilleur du Sartre existentialiste, celui qui n'aurait jamais accepté la « race » : « *l'existence précède l'essence* » et « *l'homme est ce qu'il fait* »

de lui-même, il est la somme de ses choix». Une leçon que ferait bien de digérer le PIR, qui peu à peu aimerait bien prendre la place d'un Farrakhan français dans une société qu'ils souhaiteraient voir s'américaniser (se *racialiser*), empiétant donc sur la gauche politique de Dieudonné et sur les plate-bandes judéo-obsessionnelles de celui-ci et de son colocataire en débilité, Alain Soral. Le « *prisme de la race* » revendiqué par Bouteldja est nécessairement raciste, il est la définition même du racisme. Comment est-ce que tant de personnes qui font leur la lutte dite « antiraciste » peuvent passer à côté d'un problème à ce point indépassable ? L'ignorance et l'immaturité politique n'expliquent pas tout, mais ouvrent déjà quelques pistes. Pas assez cependant pour comprendre ce qui a pu amener cette époque à produire de l'antiracisme nourri et compromis à la « race », biberonné aux théories ethno-différencialistes minoritaires, emballé dans des sacs de conspirationnisme tout en récupérant le pire de l'époque des commandos anti-impérialistes, mais, encore heureux, sans les flingues.

Nous n'avons pas vu revenir *la Nausée*... Nous avons baissé la garde. La religion, la race, l'anti-impérialisme, nous les avons crus enterrés. Nous avons eu tort. Face à la soudaine histoire d'amour entre les racistes et leurs nouveaux amis « appellistes » (Comité invisible et épiciers affiliés), après les rires, et un étonnement relatif, il a bien fallu se rendre à l'évidence : la putasserie de certains est illimitée, *véritable*²⁸. La race, la religion, on

28 On lira à ce propos l'intersection n°4 : « Appellistes et racistes, mariage blanc, mariage de raison ou mariage d'amour ? ».

s'était dit que c'étaient des vieilleries du passé, qu'il n'y avait même plus assez de curés pour en bouffer. Nous avons commis une erreur que l'on pourrait tous payer longtemps. Mais nous sommes loin d'une défaite. Aujourd'hui, les amis du PIR ne sont pas forcément plus nombreux, mais ils capitalisent sur les luttes contre ladite « islamophobie » à travers laquelle il s'agit de défendre une identité religieuse musulmane plus que de lutter contre un quelconque racisme, ou dans les mobilisations contre les violences policières, stratégiquement investies dans les comités « Vérité et Justice pour... », dans lesquels il n'y a jamais rien eu à sauver, puisque nous ne sommes pas intéressés par les préoccupations politiques de ceux qui confortent les catégories du pouvoir en attendant de lui la vérité et la justice, ou autres fariboles illusoires et politiquement désastreuses, ni par la victimisation permanente du champ des luttes transformées en plaintes des flagellants commisérateurs, quémandeurs de subventions, de places, de vérité, de justice et de lois, qui seraient enfin justes et égalitaires. « *Pas sans nous !* » chouine-t-on dans les rares et maigres cortèges racistes... qui ne mobilisent véritablement que sur Twitter.

Sans nous, répondons-nous, et contre vous !

Ce qui importe aujourd'hui, c'est de contrer les racistes partout où ils se trouvent, ici et maintenant. On a vu par exemple le printemps dernier, que dans le mouvement dit « contre la loi Travail », ceux-ci, lorsqu'ils n'ignorent pas totalement qu'il se passe quelque

chose, prennent carrément des positions droitières, dans les universités par exemple, où ils sont souvent profs ou chercheurs, dans les petits laboratoires de l'enfilage de perles post-modernes, en mettant tout en œuvre pour prendre le contrôle d'appareils syndicaux comme SUD, dans le paysage médiatique, etc.

Ce qu'ils n'avaient pas vu venir, c'est que Sartre les avait, lui, fusillés avant même leur naissance, en mettant au point le concept du *salaud* et de la *mauvaise foi*. Car en effet, cette nausée qui nous gagne ce soir, le printemps n'y fait rien.

Racistes, un été finira bien par vous sécher sur pied.



Intersection 1



Le libre choix de la race

(Un guerrier de la tribu des Ababdeh. — Dessin d'après nature, par M. Prisse.)

« Il y a dix ans, dans la même réunion qu'aujourd'hui, si on avait dit "blanc", les gens auraient cassé le mobilier. Aujourd'hui, grâce aux Indigènes de la République, grâce à Houria, on peut dire "les blancs", tout le monde comprend qu'il ne s'agit pas de couleur de peau mais d'une race qu'on est tout à fait libre de quitter. »

Éric Hazan, Lieu Dit, 17 mars 2016.

On vit donc une époque formidable. On sait maintenant que la race c'est pas grave, on est libre de la quitter. Grâce à sa baguette magique, Houria Bouteldja a fait de la race un choix, l'effet d'une liberté. Et Hazan, ça lui plaît, la race au choix et à volonté. Il faudrait l'annoncer à la Vénus hottentote, ainsi qu'à tous ceux qui ont subi les mesures scientifiques des biologistes du XIX^e siècle, et puis aux « non-blancs » d'Afrique du Sud, à ceux qui ont été considérés comme juifs par les nazis, etc. On ne comprend pas bien, cela dit, si la race a toujours été un libre choix, ou si cette liberté est liée à l'usage qu'elle fait du terme. Beaucoup de bruit pour rien jusque-là alors, si la race ce n'est que ça. « *A treize ans, j'ai choisi d'être belle* » disait Isabelle Adjani dans un tabloïd, ici on choisit donc sa race et on la quitte, à loisir. Et l'antisémitisme, chez Hazan, est-il un choix ? Est-on libre de le quitter ?

Mais où sont donc ces gens qui auraient cassé le mobilier et qui pourraient aujourd'hui expliquer à Hazan, pour commencer, que s'il y a quelque chose qu'on est certain de ne pas être libre de quitter, c'est bien la race ? Elle est même faite pour ça, la race, pour assigner chacun définitivement, en deçà de chaque histoire et de chaque devenir, à une lignée, un sang, une détermination essentielle, préalable à l'existence. On considère d'ailleurs en général qu'elle vient poursuivre le sens du *gens* latin, de la lignée. Elle se fixe et s'organise en système hiérarchisé avec la perspective de classification généralisée qui commence à l'époque des Lumières et se construit en système au XIX^e siècle. Dans un cas comme dans l'autre, il s'agit d'une détermination objective. Quitter sa race n'a donc pas plus de sens qu'en changer. Faire semblant de penser que race et liberté pourraient faire bon ménage est donc d'une naïveté coupable ou d'une mauvaise foi évidente.

Hazan dévoile là, innocemment, la vérité de cette supercherie de notre époque qui consiste à imposer la race en utilisant des avatars qui, en semblant la remplacer ou la désamorcer, ne font en fait qu'y mener. Dans la même logique de généralisation de la confusion, comme la race, la vraie, fait encore un peu peur (et pour cause), on va parler de « racisé » pour dire « qui ressent une assignation raciale », pour ensuite expliquer tout autre chose : les « racisés » sont en fait les « non-blancs » qu'on opposera aux « blancs ». L'ambiguïté de ces deux définitions qui s'opposent est volontairement maintenue pour (r)assurer l'idéologie, c'est sur cette manipulation politique que s'est construit ce racialisme.

Alors, ce « ressenti » de racisation, on est libre de le quitter, ou pas ? A quel point colle-t-il à la peau ? Du « ressenti », on passe, sans vergogne ni transition, à *l'assignation*. Le même genre de processus d'une rare malhonnêteté intellectuelle pré-

side à l'usage hypocrite des « races sociales » qui remplaceraient les races biologiques. Peut-on donc vraiment changer de « race sociale » ? La même éthique du flou permet, en ayant l'air de débiologiser la race, de réifier en fait une version simplifiée et lénifiante de la question de la classe qui perd toute possible pertinence si elle devient une assignation. Mis en tract ça donne, par exemple dans l'appel à la « Marche de la dignité », « *les Arabes, les Noirs et les Blancs des quartiers* ». On sent ce vent de liberté qui s'échappe à travers tous les pores de ces désignations. La notion de race sociale ne fait que redoubler l'assignation de race par une assignation de classe en passant par un mauvais sociologisme mal dégrossi dans lequel la classe sociale est elle-même comprise comme une race.

La seule « liberté » véritablement proposée ici, on la trouve dans le livre de Bouteldja, c'est celle de « *trahir sa race* », entendue comme la possible *conversion* des Blancs à la « *pensée décoloniale* ». Attention cependant : une conversion peut en cacher une autre. « *Allahou akbar !* » nous dit d'ailleurs le dernier chapitre.

Quoi qu'en disent les contributeurs de l'entreprise racialisatrice qui sont prêts à toutes les contorsions pour trouver une respectabilité, la race sera toujours la race, et elle n'a rien à voir, aujourd'hui comme hier, ni avec la révolution ni avec la liberté. Elle en est tout le contraire.

Alors est-on bien certain que c'est pour de mauvaises raisons que ces gens d'il y a dix ans auraient cassé le mobilier ? Et aujourd'hui, n'y en aurait-il pas certains, les mêmes ou d'autres, qui seraient encore prêts à tout casser pour empêcher le retour de ce cauchemar ?

Intersection 2



« Eux » les juifs,
« chouchous de la République »

LE JUIF ERRANT.

V. t. 1^{er}, 1833, p. 87.

« S'il n'y a pas cette réciprocité dans la reconnaissance des mémoires, ça ne sera pas possible. Puisque ça fait des juifs les chouchous de la République, ça crée des concurrences entre les communautés, ça fait des juifs des cibles des autres communautés, et c'est ce qui explique précisément pourquoi des Mohamed Merah ciblent des juifs. »

Houria Bouteldja, Lieu Dit, jeudi 17 mars 2016.

« Le philosémitisme, ça s'use. »

Houria Bouteldja, *Les Blancs, les Juifs et nous*, p. 63.

Qui pensait encore il y a peu devoir faire l'exégèse d'un discours radicalement antisémite situé à l'extrême gauche ? Ce qui s'énonce et la complaisance avec laquelle certains y prêtent l'oreille – ou font semblant de ne pas entendre – rend cette entreprise, aussi déplaisante qu'incongrue, absolument nécessaire. On nous parle ici, en étant content de son expression minable, des « *juifs chouchous de la République* ». Sous l'onomatopée débilitante ne se cache même pas un antisémitisme qui n'attend pas grand-chose pour devenir explicite. Jalousie de cour d'école

appuyée sur cette ignoble conception du « *philosémitisme d'État* » qui reconduit la conception passée des juifs comme « peuple classe » et justifie l'antisémitisme, parfois qualifié de « *de classe* », ou « *édenté* », comme elle l'assume dans son livre¹. Les chouchous, ceux qui ne le sont pas ont toute légitimité à les haïr. Quoi qu'il y paraisse, tout le monde sait bien d'ailleurs que si les chouchous sont haïssables, c'est aussi parce qu'ils font évidemment tout pour acquérir et maintenir ce statut. La boucle est bouclée, chouchou, c'est privilégié, mais en pire, les « Juifs » sont bien encore plus « blancs » que les « Blancs ».

La suite ne manque pas d'intérêt, quand on est chouchou, on devient une cible. Voilà des relations intéressantes. Maintenant on est grand, foin de sarbacane, fini les boulettes, « *les chouchous de la République* », on les dégomme à la kalachnikov. Et Bouteldja de citer Mohamed Merah : faut pas venir s'en plaindre ! Qui pourrait bien aimer des chouchous, qui se solidariserait avec un chouchou, qui même se sentirait du commun avec lui ? Elle qui disait déjà subtilement juste après les meurtres de Toulouse « *Mohamed Merah c'est moi, et moi je suis lui* »². La jalousie de cour d'école devient la justification des assassinats, et des attentats ; parce que ce qui vaut pour Merah vaut aussi pour l'Hyper Casher : à force de se faire chouchouter, pas étonnant qu'on en crève.

1 Cf. « Parcours de lecture » p.185.

2 Intervention de conclusion du « Printemps des quartiers », à Bagnolet en 2012, par Houria Bouteldja intitulée « Mohamed Merah et moi », vidéo et transcription en ligne. Dans cette intervention et selon un procédé pervers dont elle est coutumière elle souffle le chaud puis le froid, de la justification et l'identification on passe à la dénégation, la condamnation, des menaces on en vient à un jeu d'étrange normalisation sur le registre d'une pacification qui persiste à inquiéter, comme si les dernières paroles effaçaient les premières.

Ce qualificatif des « *juifs chouchous de la République* » est donc radicalement antisémite.

Qu'est-ce que c'est que ces « chouchous » qui en sont passés par être déchus, spoliés, parqués, enfermés, traqués, déportés, fusillés, torturés et livrés aux nazis par l'État français avant d'être ainsi « chouchoutés » aujourd'hui ? Contre les chouchous, le commun des « indigènes » est posé, c'est celui d'un panarabisme rénové au panislamisme (sur le modèle frériste), de la race, et de l'antisémitisme.



Intersection 3



Être l'homo du PIR, ou ne pas être
Un ultimatum

Sur le plateau de l'émission *Ce soir ou jamais*, diffusée sur France 2 le 18 mars dernier, Bouteldja avait été prise à partie par un quelconque contradicteur, qui l'a accusée, textes et citations à l'appui, d'être « *raciste, misogyne et homophobe* ». Des propos qui ont pour seul mérite d'être clairs et de faire tomber les masques (blancs ?). Quelques jours plus tard, c'est Thierry Schaffauser qui prend la plume dans une tribune sur le site LGBT controversé Yagg, intitulée « Les Indigènes de la république sont nos amiEs », dont le titre dit déjà tout, pour réconcilier l'irréconciliable : l'homosexualité et l'homophobie. Une tribune qui fera couler beaucoup d'encre dans les milieux LGBT, globalement choqués par les propos de Schaffauser et Bouteldja.

En effet, la fondatrice et porte-parole du PIR a déjà affirmé que « *le mode de vie homosexuel n'existe pas dans les quartiers populaires. Ce qui n'est pas une tare* » ou encore que « *le mariage pour tous ne concerne que les homos blancs. Quand on est pauvre, précaire et victime de discrimination, c'est la solidarité communautaire qui compte. L'individu compose parce qu'il y a d'autres priorités* ». Car c'est bien connu : les pauvres, précaires et victimes de discrimination ne se marient pas, aussi vrai que mariage et « *solidarité communautaire* » s'opposent (*sic*). Elle ajoutait que « *le choix [sic] de l'homosexualité est un luxe [...] c'est comme si on demandait à un pauvre de manger du caviar* ».

Pour couronner le tout, on pense à sa tirade d'une homophobie toute décoloniale dans laquelle, à la page 81 de son livre, elle dénigre le « *coming out* » de « *l'improbable* » « *indigène homosexuel* », forcément issu d'« *une sexualité fabriquée par le regard colonial* ». ¹

Le moins que l'on puisse dire est que Bouteldja et ses amis, pour qui l'homosexualité est un « *impérialisme blanc* », ne sont pas vraiment *gay friendly*... Même si Schaffauser prétend le contraire avec beaucoup d'aplomb. Et leurs petits copains d'Urgence notre police assassine, en la figure d'Amal Bentounsi, d'affirmer que « *nous refusons de nous positionner sur la question de l'homosexualité* » car, « *on ne peut pas en vouloir à un croyant d'être homophobe si sa religion l'est* » ². Peut-être aussi qu'on n'en voudra pas à un homophobe d'être croyant, ou à un assassin d'être policier ? Aussi, peut-on en vouloir à un daechien d'être terroriste si sa croyance l'est ? À un policier d'être raciste si son État l'est ?

1 Cf. « *Parcours de lecture* » p.194.

2 18 décembre 2015 dans un post sur le Facebook du « *Collectif urgence notre police assassine* ».

Peut-être donc que l'interdiction absolue de critiquer la religion, puisque « *nous* » se définit comme « *croyant* », définit plutôt, à vrai dire, la véritable identité politique de nos amis, qui ne serait autre qu'une identité confessionnelle, qui plus est, qui ne peut pas ne pas être homophobe, nécessité faisant loi.

Les racistes d'extrême droite ont toujours eu leur noir, juif, arabe ou immigré de service, voilà que le PIR, parti qui, donc, *revendique* son homophobie (comme son sexisme et son anti-sémitisme), a trouvé en Thierry Schaffauser le parfait « homo de service », comme un miroir non déformant de « *l'amie d'enfance noire* » de Nadine Morano. Schaffauser s'est-il déjà tellement déconstruit qu'il ne lui reste plus aucune partie du cerveau chargée de se préoccuper du discernement ? Un petit tour sur YouTube, dans des scènes de vie privée de Schaffauser sous forme de télé-réalité, et on se rendra compte en effet de l'état de délabrement intellectuel et de confusion de cet ancien militant de la cause communautaire gay qui sait presque se rendre attachant dans le pathétique.

Il sera toujours étonnant de voir à quel point, dans certaines mouvances dans lesquelles on fonde la politique sur l'hypersensibilité identitaire à la discrimination, quitte à transformer tout espace de lutte en temple de moralité, ladite sensibilité se révèle souvent à géométrie variable. Schaffauser, probablement adepte du boudoir de maîtresse Houria, qui s'époumone à longueur de temps à moraliser la lutte contre l'homophobie, nous explique désormais que l'homophobie, lorsqu'elle vient des « Indigènes de la République », n'est pas de l'homophobie. Pourquoi donc ? Eh bien parce que les Indigènes de la République sont nos amiEs ! On aura pas plus d'arguments, bien que l'absence d'argument soit précisément l'argument...

La moralité de Thierry laisse finalement autant à désirer que celle de tout autre moralisateur, le patron du STRASS ne

doit pas coûter plus cher qu'un plat de lentilles.

Mais qui donc est Thierry Schaffauser ? Cet « *hétérophobe* » autoproclamé est édité à **La Fabrique**, il se présente dans une interview avec *Le Parisien* : « *Moi je me définis comme pute, pédé et usager de drogues, je défends les minorités.* » En 2015, il figure sur la liste d'Emmanuelle Cosse, tête de liste EELV pour l'élection régionale de 2015 en Île-de-France puis sur celle de Claude Bartolone après le premier tour et l'accord PS-EELV. En mars 2008, il était déjà candidat aux élections municipales dans le XVI^e arrondissement de Paris sur la liste des Verts. Ancien d'Act-Up, il est élu en 2009 responsable des relations internationales du STRASS, syndicat du travail sexuel, dont il est l'un des deux porte-parole avec Morgane Merteuil, elle aussi *very racist-friendly*.

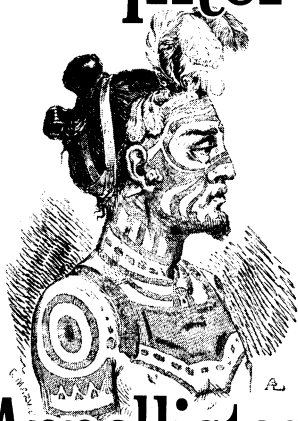
Il ne sort pas de nulle part donc, déjà une longue carrière de petit bureaucrate en poche avant d'épouser à corps perdu la cause identitaire. Schaffauser est aussi connu sous son nom d'acteur porno « *Zezetta star* », mais aussi comme relais des mouvances raciales et « antisionistes » *borderline* dont il diffuse régulièrement la propagande sur les réseaux sociaux (PIR, LMSI, BDS, CRAN, etc.), entrecoupées de pensées sur son pénis et de photographies de ses pectoraux. Le XXI^e siècle est spirituel.

Sa présence au Lieu Dit ce soir de printemps a bien témoigné de toute son utilité dans l'idiotie. Le compagnonnage politique a définitivement ses raisons que la raison ignore...



(Costume d'un soldat abyssinien. — Dessin de M. Prisse.)

Intersection 4



Appellistes et raciaalistes :
mariage blanc, mariage de raison ou mariage d'amour ?

(Roi et reine d'une des îles Marquises, d'après Krusenstern.)

Depuis 2005, avec la parution de son texte fondateur, l'*Appel*, se développe une nouvelle franchise militante que l'on peut appeler « appelliste » (le nom d'ailleurs importe peu), qui prospère sur la fiction œcuménique de la construction d'une subversion efficace (« *répandre l'anarchie* »), une conception de l'« autonomie » bien plus mythologiquement paysanne que prolétarienne et la réalité d'un alternatifisme qui converge avec la dépolitisation de l'époque (« *vivre le communisme* »). Les éditions La fabrique et les arrestations et mises en examens spectaculaires de Tarnac ont aidé au succès de librairie des livres comme *L'insurrection qui vient*

et *À nos amis* et à la diffusion du projet politique tel qu'il se vend à travers les thèses qui y sont développées. Une agence de communication, le blog Lundi Matin, met à jour le prêche chaque semaine, en estampillant et se réappropriant tout ce qui bouge, en glosant sur l'actualité avec le renfort de « grands noms » des milieux parisiens de l'édition, de l'université, de l'altermondialisme, etc. Des figures censées faire autorité sur des problématiques révolutionnaires ? Il y aurait beaucoup à critiquer sans doute dans cette démarche, les propositions politiques qu'elle diffuse, et la réalité des pratiques qu'elle met en place. L'entrisme qui a été déployé par quelques agents du Parti Imaginaire (autre nom de la proposition, cette fois-ci autoproclamé) place de la République dans le cadre de la Nuit debout n'a débouché, vu de l'extérieur, que sur la mise en évidence de la toute-puissance policière, comme par exemple, lors de l'évacuation musclée du « château » auto-construit, toute-puissance qui opère par des matraquages et arrestations alors même que, pas de doutes à ce sujet, les chefs de chantier sont déjà partis voir ailleurs. C'est sûr, encore une fois, en plus de rater son objet (à moins que l'idée ne soit vraiment de démontrer la toute-puissance de la police pour se constituer un adversaire à la taille de sa mégalomanie), vu ce qui accompagne la construction de ce pauvre mythe, on peine à comprendre ce qu'il y a à gagner dans une telle opération !

Mais dans ce monde essentiellement constitué d'étudiants en philo rêvant d'« autonomie alimentaire » et vénérant Blanqui, on pensait du moins être tranquille du côté de la race et de ses avatars. C'était apparemment sans compter sur les nécessités économiques et la capacité à l'alliance objective tous azimuts des chefs de projet. Sur les marchés qu'on veut maintenant conquérir, il est de bon ton de parler de « race » et de s'abreuver aux stupidités des *post colonial studies*. C'est pas très chic, mais

qu'importe, pas de manières, tout est bon à prendre, les temps sont durs et, n'ayant pas les moyens de l'« autonomie », on préfère cultiver la connivence en pleine terre, avec les carottes. Les voilà donc désormais racialisto-compatibles. Hazan, grand ami et compagnon de route de longue date, qui édite les uns et les autres depuis un certain temps, permet l'alliance tactique. Le mariage a lieu, Lundi Matin diffuse la logorrhée antisémite d'Houria Bouteldja ainsi que les inepties d'Hazan en défense de sa pouliche, et même son texte qui dépare au milieu de la marchandise habituelle, affirmant qu'on aurait, sans vouloir se l'avouer, des camarades dans la police¹.

Lundi Matin contribue donc à la promotion du brûlot antisémite dont on se préoccupe ici. Dans les nouvelles productions du blog, désormais, on peut retrouver le vocabulaire adéquat pour se faire bien voir, « racisé », « race », « blancs », « non-blancs », « islamophobie », « décolonial ». Un des textes exhibe même une auteure qui déclare parler depuis son « *appartenance à la classe blanche* »²... On n'a plus peur de rien, et

1 « Une haine, une cible » sur Bouteldja et « Sur la police, une opinion minoritaire » à propos d'alliances avec la police, publiés respectivement les lundis 28 mars et 18 avril 2016 sur Lundi Matin.

2 « Aujourd'hui, ma prise de parole est située par le milieu universitaire, et par l'impératif de rendre des comptes par écrit, de se rendre évaluable. Elle n'est donc ni spontanée, ni libre. Elle est située par mon assignation "femme" à la naissance, impliquant une position de dominée, mais aussi par mon appartenance à la classe blanche, donc non-racisée, ce qui me place aussi dans une position de dominante. Située aussi par mon milieu social, qui est à la fois d'appartenir à la classe de celles-ces qui ne possèdent pas les moyens de production, la classe des travailleur-ses-rs, donc une fois encore des dominé-e-s, et à la fois d'être de celles-ces qui ne sont pas désigné-e-s a priori comme des ennemi-e-s en puissance de la nation, qui vivent dans des quartiers qui ne sont pas dits "populaires" ou "chauds", qui ne sont pas ghettoïsés, qui ne sont pas soumis au quotidien à la pression policière et à la pauvreté – autrement dit d'être de celles-ces qui sont relativement favorisé-e-s, privilégié-e-s, en position de dominant-e-s. » Cette

tant pis pour les perspectives émancipatrices et autonomes sur l'héritage desquelles on essaye pourtant toujours de régner.

Reste une question. S'agit-il d'un mariage blanc, de raison, ou, faisant de nécessité vertu, Cupidon et son amour révolutionnaire 2.0 sont-ils de la partie ? Et là, l'inquiétude grandit. Il se trouve que depuis quelque temps maintenant l'appellisme travaille, dans ses séminaires, ses publications et ses colloques, à imposer le respect du messianisme et la passion de la magie. Le matérialisme a fait long feu. Des envoyés spéciaux se font journalistes des printemps arabes, dans une démarche néo-anti-impérialiste, en creusant le filon de la fascination pour cette altérité constituée comme forcément croyante, voire djihadiste. La foi nous sauverait-elle de la seule « destitution » véritable dans cette aire, celle des perspectives révolutionnaires ? En tout cas, on aime à agiter des réflexions fumeuses sur le sujet, creusant ainsi son trou dans la post-modernité qui n'en finit pas de dépolitiser le présent et d'enterrer tout ce que le passé a pu avoir de subversif.

Après les attentats de novembre à Paris, un pas de plus est franchi avec la publication, sur le blog Lundi Matin, d'un texte inassumable intitulé *La Guerre véritable*³, prétendument trouvé « dans le Dark Net », et probablement écrit de la main d'un Dark Vador véritable. Un texte qui se vautre dans la fascination pour le djihadisme et le courage de ces kamikazes qui ont tiré sur « la petite bourgeoisie cognitivo-communicationnelle » dans un acte spectaculairement « anti-économique ». Puis, on cite des sourates du Coran pour évoquer les querelles entre « ami.e.s ».

séance publique d'autoflagellation savonarolesque est extraite de « *Aouh ! - Insurrection et contre-insurrection dans la lutte contre la loi travail* », signé Asile et publié sur Lundi Matin le 9 mai 2016.

3 Pour approfondir, on trouvera une critique de ce texte, *Avariance et dix verdissements*, sur avariances.wordpress.com.

En février dernier, dans la pépinière rennaise, l'autoproclamée « Maison de la grève », dont le nom est déjà à plusieurs titres une escroquerie, c'est l'annonce publique de la conversion, qui sera passée quasiment inaperçue dans l'étrangeté de l'époque. Et pourtant, c'est quelque chose, ces trois jours « *contre l'état d'urgence, penser l'état du monde* », qui réuniront des universitaires racialistophiles, sous l'égide symbolique d'Agamben et de sa tribune dans le journal *Le Monde*, et se termineront par la montée en chaire « *d'un des inculpés de Tarnac* », le meilleur de leurs amis. On prétend « *sortir du chantage qui nous accule à choisir l'un ou l'autre camp* ». Y est vendue à prix libre une très chic brochure couleur de 120 pages, qui réunira les contributions du raout. Les titres en sont révélateurs : à propos de l'état d'urgence, on parlera bien sûr de l'Algérie coloniale, la Maison de la grève nous apprendra qu'elle « *ne parlera pas d'islam* », mais juste après on devra subir la démonstration que « *le jihad est un mouvement politique et historique* » et remonter « *aux origines de la confessionnalisation des conflits en Irak et en Syrie* ». Toute mégalomanie mise à part, et ce n'est pas le genre de cette Maison, le djihad serait-il donc subversif, serait-il une réponse à l'*Appel*? Et sera-t-il messianique, de race ou de classe? On y trouve Thomas Deltombe, vieux compagnon de route des racistes, journaliste au *Monde diplomatique* et essayiste médiocre ayant travaillé avec les experts universitaires ès sécurité, conseillers et formateurs de la police, Didier Bigo et Laurent Bonelli, qui vient nous servir sa vieille soupe de 2007 autour de « *l'islam imaginaire* ». C'est vrai d'ailleurs que rien n'a changé depuis et que, pour des révolutionnaires, la question centrale doit rester l'analyse sociologique du discours médiatique (de 2007...). Il s'agira en somme de combattre l'islamophobie dans une optique décoloniale. Comment expliquer cette soudaine passion de l'assu-

jettissement à la religion des autres ? Aurait-on alors choisi, pourtant si féru d'emprunts situationnistes, de *virer de bord* ? Par rapport à l'héritage, l'écart est manifeste, il y a un notable changement, qui confine au trouble, dans la communication. Peut-être justement cela a-t-il été rêvé comme l'occasion de tuer le père, en disciple pourtant exemplaire. Cette fois on aura mis plutôt l'*Internationale situationniste* au feu que la religion. Que le passage de l'*Adresse aux révolutionnaires algériens et de tous les pays*⁴ qui proclamait : « *Vivent les camarades qui en 1959, dans les rues de Bagdad, ont brûlé le Coran !* » vienne à jamais hanter nos nouveaux convertis désormais zélateurs des idéologies racialisatrices et anti-islamophobes.

Le contrat de mariage au sein des éditions **La Fabrique** contenait peut-être une clause d'enthousiasme en échange de l'héritage qui ne saurait tarder. Les deux branches prétendantes au ramassage du pactole n'ont pas perdu de vue que le vieux gâteaux va bientôt casser sa pipe. En tout cas, tout le monde a l'air de se sentir en famille. Si on n'avait pas décidément mauvais esprit face à toutes ces mondanités répugnantes, on pourrait même souhaiter longue vie et prospérité aux heureux époux, et qu'ils profitent bien de leur cadeau de mariage : les éditions **La Fabrique**. On s'en gardera bien, cela dit, préférant gâcher la cérémonie et s'abstenir de tenir la traîne, au pied de laquelle trop nombreux sont encore ceux qui acceptent, que ce soit par flagornerie, ignorance ou soumission, de s'agenouiller.

Mais à peine la cérémonie terminée, voilà qu'une querelle vient ranimer le buzz. Sur Lundi Matin, Ivan Segré, nouveau palefrenier de l'écurie appelliste, publie un texte qui, tout en encensant une grande partie de l'ouvrage et la

4 *Internationale situationniste*, n°10, p.43-49, mars 1966, p. 48, indications sur le texte original : Alger, juillet 1965.

figure de son auteur, critique son antisémitisme flagrant⁵. Pour lui il n'y a pas de lien évident entre panarabisme, théorie raciale, et antisémitisme⁶. On pourrait rejeter le résultat tout en maintenant l'équation. Des parents de la mariée récalcitrent alors, inquiets peut-être face à l'impureté certaine de la race qui en descendra. La conversion de l'époux ne serait que de façade finalement. Youssef Bous-soumah, numéro 2 du PIR, défend le pamphlet décolonial et Segré, trop critique, se retrouve traité d'« israélien » et de « Camus », injures suprêmes, Camus étant une figure qui ne mérite même pas d'être fusillée, qu'on piétine sans doute en lui crachant dessus⁷. C'est qu'on veut de l'obéissance, absolue, on ne tolérera aucune critique. Mais dans ce couple post-moderne, l'avenir nous dira si quand il s'agit de se partager des lambeaux d'hégémonie politique, l'amour et la haine peuvent, ou pas, finalement, faire bon ménage.

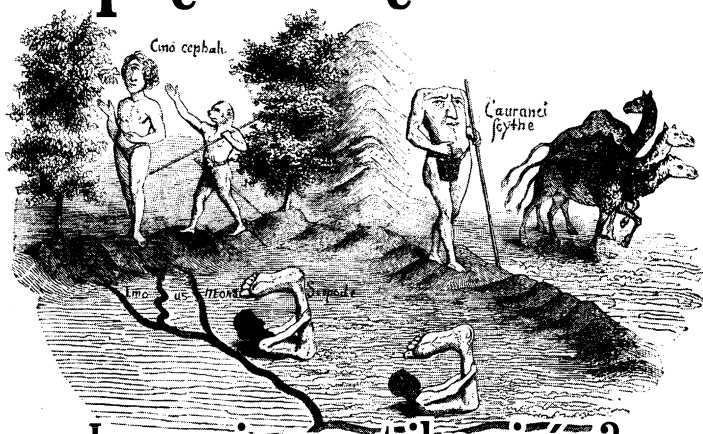
5 « Une indigène au visage pâle - Compte-rendu du livre de Houria Bouteldja : Les Blancs, les Juifs et nous. Vers une politique de l'amour révolutionnaire », Ivan Segré, Lundi Matin, 28 mars 2016.

6 Cf. l'intersection n°5 « Le messie sera-t-il racisé.e ? Un Segré bien gardé... ».

7 « Ivan Segré : quand un Camus israélien critique Houria Bouteldja », Malik Tahar-Chaouch & Youssef Bous-soumah, 9 mai 2016 sur le site du PIR.



Intersection 5



Le messie sera-t-il racisé.e ?
Un Segré bien gardé...

(Fig. 2. — Monocules, Blemmys, Sciopodes.)

*Tout ce qui est fuligineux n'est pas Imaginaire
mais tout ce qui est Imaginaire est fuligineux*

Critique du « Compte-rendu du livre de Houria Bouteldja par Ivan Segré » intitulé « Une indigène au visage pâle » et publié sur le site de propagande appelliste (autre nom du Parti Imaginaire) Lundi Matin. S'inscrivant dans le cadre de la campagne marketing de promotion du brûlot antisémite, ce texte distribue bons et mauvais points et tend à préserver l'alliance appellistes-indigènes, sauvant dans ce but l'essentiel du livre, tout en cherchant à protéger, à l'aide de ce contre-feu, ce que l'outrance antisémite pourrait poser comme problème à l'écurie entière. À ce titre, Segré fait assurément office de talmudiste « philosémite » de service.

À lire le compte-rendu critique tortueux (et torturé) du pamphlet d'Houria Bouteldja, on comprend que l'alliance¹ de haute portée stratégique que défend avec enthousiasme Éric Hazan (paix à son cerveau) est encore vue avec circonspection par ses amis les plus « messianiques ». Segré se retrouve élu pour assumer le rôle ingrat de signifier que le mariage pourrait n'être pas si fécond tout en le bénissant d'assez mauvaise grâce pour ménager ceux qui auraient malgré tout la dent dure à propos de l'antisémitisme.

Examinons brièvement l'ordre des raisons de cette critique qui commence – mal – par quelques belles couleuvres avalées tout rond. Par exemple il faut commencer par admettre gentiment qu'il s'agit d'un « *écrit singulier, écrit par une femme singulière* », alors que pour quiconque a fait l'effort de lire d'autres pi(t)eries le pamphlet est parfaitement dans la ligne du PIR – sauf à considérer sans aucune raison que l'adjonction de quelques bribes « personnelles » empêcherait un pamphlet d'être dans la ligne d'un parti, et même d'un courant idéologique, qui s'est laborieusement constitué mais prend de plus en plus visiblement forme. Et quelle forme ! Et voilà que vient immédiatement après, la couleuvre la plus « hénaurme ». Celle que tous les amateurs de « race » doivent absolument avaler, même avec beaucoup de grimaces. Est admis en quelques lignes que « race sociale » est l'expression qui décrit bien une terrible réalité, structurant ce qu'il appelle « *impérialisme "blanc"* » (guillemets d'Ivan Segré), et ce, depuis 1492, apprend-on. Segré se refuse à y voir, par exemple, un concept mal construit², employé d'une façon inflationniste, et qui à mesure qu'apparaît son impuissance

1 Cf. intersection n°4 « Appellistes et racialisés : mariage blanc, mariage de raison ou mariage d'amour ? »

2 Dans les laboratoires mainstream et underground du postmoderne étasunien puis européen.

explicative la compense par l'admonestation culpabilisatrice, le chantage au racisme, l'appel à la conversion (à l'islam, *of course*, religion des opprimés et des familles princières du Golfe). Dans sa critique élogieuse, Segré fait suivre ce panégyrique d'une petite remarque (misogyne ?) sur le fait que ces questions – « *en effet essentielles* » seraient « *mieux traitées dans le livre de Sadri Khiari La contre-révolution coloniale en France (La fabrique, 2009)* ». Ce dernier se trouvant justement être le théoricien officiel du PIR, comme quoi, on aime bien la singularité, mais la ligne du parti est parfois quand même plus claire. N'ayant pas encore eu le plaisir de lire ce chef-d'œuvre, on réserve son jugement – que par ailleurs nombre d'entretiens dudit Khiari, très programmatiques, ennuyeux mais clairs dans leur genre inclineraient à exprimer de façon également cinglante. Cette couleuvre ayant fait son chemin dans les entrailles du triste Segré, l'usage de la « race » par Houria Bouteldja est donc décrété « *non seulement irréprochable, mais salubre.* » Eh bien, voilà, Houria Bouteldja doit être très à la hauteur des grandes attentes d'Ivan Segré.

Or étrangement l'ensemble de sa lecture se pare d'une posture critique voire tout en retenue polémique, hormis une ou deux remarques élogieuses relatives à des passages pour le moins problématiques. Être un subtil Agent Imaginaire en service commandé semble bien difficile. Passons sur le cas de Sartre, déjà traité dans l'ouvrage que vous avez entre les mains. Pour ce qui est du traitement bouteldjien du terme « Blancs », Ivan Segré ne trouve guère à y redire. Rien par exemple sur les « *propriétaires de la France* »³, classes moyennes, ouvriers, prolétaires, bourgeois confondus. La propriété n'est visiblement pas une préoccupation Imaginaire centrale. Après l'énumération fastidieuse de ses points d'accord et d'admiration, le pauvre

3 Expression de Bouteldja, cf. « Parcours de lecture » p. 145.

Ivan Segré ne trouve rien de mieux à faire que d'offrir sur un plateau à Houria Bouteldja l'idée que sa conception de la « race » trouverait son origine dans la Torah, plus précisément dans l'épisode de la sortie d'Égypte. Il s'emmêle dans la « race » dont il refuse de voir que même en talmudiste gauchiste on ne peut rien en faire d'émancipateur. Dommage pour Segré, les néo-antisémites-eux mêmes, s'ils sont un minimum conséquents, ne pourront que refuser avec horreur sa proposition qui sent tellement l'« universel blanc ».

Laissons en suspens, comme Segré, le point 3 de son texte correspondant au 3^{ème} chapitre du pamphlet de Bouteldja « Vous, les Juifs », le seul qu'il développera par la suite, puisque c'est visiblement le point qui peine et fâche, à juste titre. Mais il y a tant d'autres « hénaurmités » dans le pamphlet si court mais démentiellement « ambitieux » d'Houria Bouteldja qui ne sont pas relevées ou qui sont même applaudies, que c'est une performance en soi pour un lecteur cultivé, pas imbécile, capable d'écrire sur Spinoza, de se refuser à en rendre compte. Mais foin de gentillesse (c'est sans doute Spinoza qui nous attendrit). Elles sont bien misérables les contorsions auxquelles se livre Ivan Segré pour essayer de se dépêtrer d'une mortelle contradiction : si l'usage du terme « race » par Bouteldja est « *irréprochable et salutaire* », alors, quel est ce malaise qui le saisit quand il doit en évoquer un usage biologisant « *périlleux* » (et c'est bien ce qu'est ce concept si foireux, *y compris* quand Houria Bouteldja l'utilise) ? Il croit se rattraper, maladroitement, en évoquant un « *autre versant [...] d'une rare intelligence politique [...] d'une puissante beauté* » de cette laborieuse dissertation⁴ calamiteuse, laide et profondément débile. Même si elle

4 Alors qu'il n'y a dans ce texte que ressentiment réactionnaire et symptomatique, Ivan Segré ne veut pas voir la volonté rageuse d'« *empowerment* » de certaines fractions de la petite et moyenne bourgeoisie. Grand

est très représentative d'une « pensée » qu'on pourrait dire plus diffuse – « à l'eau de Cologne », ici on a affaire à un alcool de contrebande, un « samagon », l'alcool de brute qui tue.

Alors qu'il s'abstient de relever l'antisémitisme pourtant décliné et rationalisé tout au long du pamphlet, Ivan Segré laisse jaillir à propos du passage où la haine du juif s'exprime de la manière la plus irrationnelle (le passage du regard sur l'enfant à la kippa⁵), une colère qui sourd tout au long de sa critique et en devient pour le coup véritablement « édentée ».

A contrario, « Nous, les Indigènes » est traité assez longuement, par exemple. Comment Houria Bouteldja conçoit-elle « *l'émancipation du monde blanc [...] la philosophie [...] l'esthétique [...] l'art [...] quelle est sa version de l'Histoire?* », avec sa grande hache ? Au vu des développements dérisoires qu'elle construit sur ces sujets, on peut subodorer le dédain de Segré (chaque terme, de « monde blanc » à « art » est entre guillemets). Alors pourquoi n'en fait-il pas état ? Car la conclusion « Allahou Akbar ! » tient ses promesses, et décroche le pompon en termes de débilité catastrophique et de politique ubuesque historico-mondiale.

Cette sélectivité de la critique tiendrait-elle au fait que, d'après cet étrange admirateur, aux accents de professeur qui distribue les bons points, Houria Bouteldja « *a manifestement étudié l'arabe et le Coran* » ? Il faut aller le dire au poète syrien Adonis⁶, ça le fera beaucoup rire. « *Enfin, disons qu'elle a en poche une ou deux citations* », se contredit-il aussitôt, dispensant aussi quelques mauvais points pour faire bonne

bien leur fasse s'ils y arrivent, voilà ce qu'on nous vend à 9 euros pour de l'amour révolutionnaire.

5 Cf. « Parcours de lecture », p. 164.

6 Contemporain qui ne cache pas sa mécréance, mais excellent connaisseur du Coran et de la langue arabe.

mesure (et rester crédible). Eh bien non, cela reste un brouet infâme digne des plus allumé(e)s sectaires postmodernes : un islam écologiste radical « anticartésien ». Sans qu'en l'occurrence l'absence de contenu religieux soit un gage de qualité, et sans entrer dans des considérations sur l'orthodoxie théologique qui ne sont pas notre affaire, rien de cela ne correspond à quoi que ce soit de « musulman », ni au niveau du dogme ni sur un plan historique⁷.

Et que penser du moment où Segré fait soudain rentrer Heidegger par la fenêtre... Que vient-il faire là, alors même qu'Houria Bouteldja ne le cite pas ? Est-ce bien prudent de s'en prendre ainsi à ce mystagogue fuligineux⁸ (oui, voilà l'adjectif du sous-titre de l'intersection), dont on peut rappeler aux ignorants qu'il est un fanal de la Pensée Imaginaire. Il cherche ici sans doute à justifier la double allégeance de Bouteldja, à la « communauté arabo-musulmane d'une part [...] et à] une certaine pensée écologique d'autre part », tout en nous assurant, par une tournure interrrogative que l'auteure n'a pris le meilleur ni de l'une ni de l'autre. L'adhésion Imaginaire est bien exigeante, l'alliance tient-elle toujours, ou alors la politique éditoriale de *La fabrique* est-elle insignifiante, neutre ?

7 Les œillades de Bouteldja à l'intégrisme musulman de manière générale – vaste programme ! – et au djihadisme sunnite en particulier, sont bien présentes. Et même quelques roucoulements en faveur de l'Iran champion des chiites. La quasi-guerre entre musulmans de différentes obédiences étant un « complot blanc », Bouteldja devrait vite pouvoir œuvrer à une réconciliation. Ivan Segré ne relève même pas cet aspect, c'est sur le point 3 qu'il fait exploser la polémique. Ce qui lui vaudra d'être traité de « Camus » israélien par des officiers du PIR. Et au fait Jean Sénac, le poète chrétien socialiste et libertaire algérien, a-t-il été assassiné par le Mossad ?

8 « *Fusillons Descartes et célébrons Heidegger* » nous dit Segré. Il commente Bouteldja, qui veut effectivement fusiller Descartes mais ne cite pas Heidegger. C'est lui qui le fait, et de façon critique.

Le troisième point (« Vous, les Juifs ») qu'Ivan Segré traite à la fin de son texte, le seul où sa critique prend quelque ampleur, porte le malaise du lecteur à un point de rupture. Il n'y a pas à dérouler les arguments et remarques d'Ivan Segré. Ils sont plutôt justes quant au démontage du « sionisme » selon Houria Bouteldja, de ses effets dans le monde arabe, de sa genèse, etc. La polémique se déchaîne enfin, avec l'ironie et la colère de rigueur qui font ressortir l'abjection dudit pamphlet. Et pourtant... comme effrayé par lui-même après cette furieuse charge, Ivan Segré nous fait retomber dans l'eau tiède des « *deux versants* » sur l'un desquels le livre ne serait pas « *d'une amie* » alors qu'il inclurait tout de même des pages « *puissamment politiques, et poétiques* ». Or les bons passages devraient se résumer à très peu de paragraphes, si on fait le compte du peu de points précis dont Segré fait l'éloge.

C'est donc avec le fameux passage du regard sur l'enfant à la kippa, trop explicitement inacceptable sans doute, que la polémique reprend pour s'arrêter un temps sur une critique de la légèreté (mais est-ce vraiment de la légèreté?) du duo Hazan-Badiou quant à un épisode historique à propos du texte *Antisémitisme partout* (Éric Hazan et Alain Badiou, *La fabrique*, 2011), un autre opuscule tout à fait prémonitoire quant à l'argumentaire et aux bonnes habitudes d'Hazan. Et là encore Segré semble ne pas vouloir relever un problème *véritable* chez nos deux vieux mandarins. Des auteurs que l'on croirait bien peu recommandables si Segré, dans tout son texte, ne faisait pas sa critique d'un point de vue sioniste et pro-israélien. En effet, celui-ci réussit à démonter avec un certain sérieux l'argumentaire conspirationniste à propos des services secrets israéliens qui, selon Badiou⁹ et Hazan, auraient organisé des attentats

9 Badiou, dont on ne dira pas qu'il est seulement un crétin et un piètre penseur pourtant absolument minable dans son fréquent usage du concept

contre des synagogues pour favoriser l'antisémitisme au Maroc et en Irak, et ainsi légitimer l'existence de l'État sioniste, sa prospérité, et régler ses « *problèmes démographiques* » en incitant à l'émigration. Les auteurs russes du *Protocole des Sages de Sion* n'auraient pas dit le contraire. Norman G. Finkelstein dans son ouvrage au titre (et pas seulement le titre) « particulier », pour rester poli, *L'Industrie de l'holocauste* (La Fabrique, 2001), non plus (bien que celui-ci ne soit en rien comparable avec l'antisémitisme du précédent). Cela dit, nous ne donnerons pas de leçons à Segré sur son sionisme, car ce n'est pas notre problème.

Au final, à quel tour de passe-passe avons-nous affaire avec ce texte ? Ivan Segré semble outré d'être en service commandé et laisse, on l'a dit, transparaître son dégoût. Pourquoi s'obstine-t-il alors à voir quoi que ce soit dans cette merde qui serait autre chose que de la merde ? Est-il pleinement représentatif de la confusion globale du « parti » duquel il se fait le diplomate devant cet étrange objet, un racisme antiraciste, ou un antiracisme raciste ? Doit-on plutôt considérer le tout comme une leçon faite à des « révoltés racisés » afin de leur permettre de rejoindre de « vrais révolutionnaires » ? Car Ivan Segré évoque bien un nous qui « *sommes issus de toutes les "races"* ». Pourquoi « races » prend-il ici des guillemets ? Et donc, quel intérêt ont-ils à prétendre trouver quoi que ce soit de juste chez de tels escrocs (et pas seulement de l'histoire) ?

Triste et difficile position que celle d'Ivan Segré, sale politique de petites, moyennes et grosses compromissions et commissions que celle du Parti Imaginaire.

d'« Occident », sa dénonciation mielleuse et démagogique de la « chasse aux jeunes filles voilées ». Avec ces fines allusions au fait qu'on leur prescrirait peu ou prou le port obligatoire du string ou autres déshabillages « impudiques ». Divagations dignes de n'importe quel prêcheur wahhabite même pas énervé.



LES SAUVAGES.

Suite. — Voy. p. 113, 219.

Idoles des Indiens, sur les bords du Missouri. — Dessin de Charles Bodmer.

Intersection 6



Être ou ne pas être
« décolonial » ?

Les racistes et leurs amis s'échinent à utiliser le terme « décolonial », et cherchent manifestement à l'imposer en dépit de toute logique. Pour s'opposer à « colonial » ou à « colonialisme », on pourrait simplement utiliser « anticolonial » ou « anticolonialiste », comme d'ailleurs c'était le cas lors des luttes d'indépendance et jusqu'à il y a peu, avant que les novlangueurs ne s'y mettent. Fièvre de la communication, quand tu nous tiens... Mais que peuvent-ils bien gagner à cette substitution de termes ?

On peut formuler une première hypothèse : puisque la prise de pouvoir principale qu'ils tentent d'opérer concerne la gestion des identités, et donc le registre de l'assignation, ils cherchent à mimer, encore, le courant américain, et ses « déconstructions » qui commencent toujours par le bétonnage des identités figées. Le « dé- » de « décolonial », c'est donc d'abord chic et choc, *smart, made in USA*. On « déconstruit » au lieu de comprendre, de transformer, de s'opposer, bref de lutter contre. Et puisqu'on trouve la justification de son existence et la source de son commerce dans les oppositions binaires, on ne voudrait sûrement pas que la donne change, que l'équilibre se brise. Les identitaires ont toujours besoin de leurs doubles mimétiques pour prospérer.

Et puis c'est mensonger. On joue, en le mettant en scène, un processus fictif qui se substitue à des conflits qui pourraient être bien réels pour les remplacer par une « attitude », un *way of life*. Un attribut passif, une façon d'être – ou « forme de vie » comme on dit parfois à **La Fabrique** quand on ne parle pas de la Palestine ou de Robespierre – remplace alors la lutte. D'un positionnement forcément en devenir, travaillé par le conflit dans lequel il prend place, on fait un état permanent. Là aussi, encore et toujours, on essentialise, on se bricole une identité politique anhistorique, décontextualisée et à la prétention millénaire. Ce faisant, on ne parle plus de grand-chose, mais c'est pas grave puisqu'au royaume du blabla universitaire les bavards qui brassent de l'air sont rois.

Pourtant, pour qui s'intéresse au passé, pas si ancien, de la guerre d'Algérie, à la lutte de libération nationale qui s'y est développée, ses différents acteurs politiques et ses différents épisodes peuvent et doivent justement poser question. Prenons les porteurs de valises par exemple. À la page 15 du livre, une indigente note les identifie comme les « *militants blancs*

qui aidèrent matériellement le FLN algérien »...Voilà que tout ce qui pouvait mériter questionnements et recherches quant à cette démarche active de solidarité concrète, est clos, avant même de pouvoir éclore, en une petite phrase stupide, à l'aide d'une qualification raciale, qui s'accompagne, bien sûr, d'une disqualification politique. Si même à ce stade du livre, on n'a pas encore compris, ne serait-ce que grâce au titre, que « *blanc* » c'est pas bien, c'est à désespérer de la sagacité des lecteurs de *La fabrique*. D'ailleurs « aider », en l'occurrence, ne veut rien dire. Les appuis et aides logistiques dont il est question mériteraient tout de même qu'on y regarde de plus près. Qu'ont-ils soutenu, ces « porteurs de valises » ? De quoi se sont-ils faits les porteurs justement ? Comment et pourquoi sont-ils intervenus dans le conflit ? Que s'est-il passé ? Quelles étaient les différentes formes d'organisations ? Quelle place pour les questions politiques ? Quelles pratiques étaient à l'œuvre ? Où passait la frontière entre soutien et solidarité ?... Non, rien de tout ça, on préfère, dans la droite ligne de la lecture d'État algérienne, depuis que le pouvoir politique est détenu par le FLN, continuer à jouer de la fascination anti-impérialiste, à faire encore miroiter les vieux mirages d'un peuple en lutte derrière quelques combattants courageux. Les couleurs passées des images d'Épinal panarabes trouvent donc toujours preneurs ? Aucune subtilité dans l'analyse. Pas une ombre au tableau. On ne s'occupera pas non plus par exemple d'épisodes moins glorieux du décolonialisme réel, comme celui baptisé ensuite « bleuite » ou « complot bleu ». Sous ce nom étonnant se niche un épisode particulièrement terrible : à partir de 1957, les services secrets français (SDECE, ancêtre de la DGSE) ont réussi à faire croire que des militants avaient été retournés, et ont pu opérer ainsi une intoxication massive auprès de responsables du FLN. Ils ont fait considérer comme

traîtres un grand nombre de combattants, et particulièrement tout un pan de la jeunesse urbaine et lettrée qui avait rejoint les maquis. Les purges ont été massives et ont éliminé, entre autres, nombre de ces filles hautaines et désobéissantes, plus émancipées que ne le voulait la norme et le machisme écrasants. Cet épisode ignoble aurait provoqué plusieurs milliers de morts, ainsi que de nombreuses défections. Le colonel Amirouche, bigot à souhait, a bien employé ses *moudjahidines* à décimer les rangs des « traîtres » que sa chasse aux sorcières produisait, promettant déjà un avenir très émancipateur pour l'Algérie bientôt indépendante.

Rien sur ce qu'a pu être véritablement la lutte contre le colonialisme et la décolonisation chez nos « décoloniaux ». Il y aurait pourtant à dire et à comprendre, sur la place du religieux, par exemple, dans l'affaire de la « bleuite » et plus généralement dans le FLN, comme outil de répression et de contrôle social, qui pouvait passer, entre autres choses, par le fait de couper le nez des buveurs d'alcool par exemple. Pendant et après la guerre, la religion, – et c'est un rôle qui lui va bien, c'est même à ça qu'elle sert, en général –, a été un outil important dans la mise au pas de toute la population algérienne pour que le pouvoir finisse, vite, tôt, et fermement, entre les mains de quelques militaires et affairistes.

Rien à propos de tout cela, et rien non plus sur la torture ou sur ces stalinerie tardives, sans doute parce qu'on n'y connaît rien, et que ce sont, évidemment, des problèmes de « blancs ».

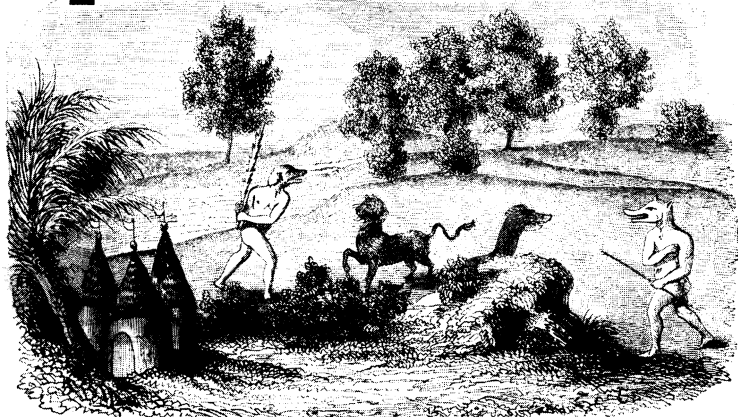
À la place, le « *swag* décolonial », dont on peut s'affubler et que l'on peut dénier aux autres, dans une crétinerie autosatisfaite.



UN FAUCONNIER ARABE.

Salon de 1863; Peinture. — Un Fauconnier arabe, par M. Eugène Fromentin. — Dessin de Morin.

Intersection 7



Non-blancs, racisés, décoloniaux...
et Nous, les Algériens

(Fig. 3. — Cynoréphales combattant les monstres des forêts.)

Si vous avez déjà parcouru la prose des racistes de tous ordres, vous savez que selon leur doctrine, l'humanité se découpe en races sociales dominées et en races sociales « possédant des privilèges ». Or il se trouve que les races sociales privilégiées sont les « Blancs » et les « Juifs » (qui font tantôt partie des « Blancs », tantôt non, tantôt sont pires, tantôt moins pires... comme tu veux tu choises). Jusque-là, ça a l'air simple. Mais en fait, dans le même mouvement où l'on classe et sépare les personnes non pas selon une grille de lecture habituelle – comprenant la fonction dans la production (prolétaire/*middle-class*/bourgeois) ou le statut juridique (sans-papiers/immigré légal/ressortissant français) –, mais d'après un registre communautaire, on a débité en tranches le racisme pour faire correspondre à chaque race son antiracisme particulier. De ce fait, il n'y plus aucun combat commun à mener : sont à l'ordre du jour l'« Islamophobie », la « Négrophobie », l'« Arabophobie » et la « Rro-

mophobie»... Si vous vous attendiez à un *Et caetera* pour finir cette énumération des racismes à combattre, sachez qu'il n'y en a pas. Comme l'ennemi principal est désigné sous le terme « racisme post-colonial » on comprend très vite que le sujet qui doit s'organiser derrière, devant ou sur le côté des racialisateurs (ça dépend s'ils sont des bourgeois maghrébins comme le PIR, les gauchistes du NPA, ou des petits « blancs » complexés issus du milieu alternatif) semble devoir être les ressortissants et les descendants des anciennes colonies françaises.

Pourtant, tout au long de l'ouvrage de Bouteldja, le sujet « *décolonial* » ne s'incarnera que dans la figure du « musulman arabo-berbère » et plus exactement dans celle de l'Algérien musulman. Elle citera bien les Amérindiens ou les Afro-américains (sujets suffisamment exotiques) et les Iraniens (jamais colonisés) mais point l'ombre d'une référence aux origines diverses des immigrés provenant des anciennes colonies françaises... Ce qui pourtant semblait devoir être le sujet de son pamphlet.

Dans cet opuscule vous ne risquez pas de rencontrer les termes de « sans-papiers » – sauf page 24 pour parler du regard de ces « *crève-la-dalle de harragas* » qu'elle ose affronter –, de « centre de rétention », d'« expulsion du territoire », et à y regarder de plus près, Houria Bouteldja a même oublié de parler de « négrophobie », ou de « rromophobie » (c'est pas bien, Houria, maintenant ces subdivisions apparaissent pour ce qu'elles sont fondamentalement pour le PIR, un écran de fumée). « Noirs » et « Rroms » sont renvoyés à leur rôle de subalternes, ce qu'ils ne cesseront jamais d'être pour ceux qui découpent l'humanité en races. Quant aux autres « non-blancs », ils sont tout simplement « invisibilisés ».

Le fumeux concept de « racisme post-colonial » apparaît clairement pour ce à quoi il doit servir. Il doit avoir pour effet

de singulariser une fraction de l'immigration. Il y a donc une immigration issue des ex-colonies et il y a les autres. Les autres dont on ne parle pas : les Tamouls, les Chinois, les Turcs, les Pakistanais, les Albanais, les Serbes... tous ceux qui, privés de carte de séjour, peuplent majoritairement les ateliers clandestins, ceux qui sont réellement invisibles tant dans le discours d'intégration que dans celui de la nouvelle *oumma* qui doit nous sauver de l'Occident. Donc il y aurait selon nos racistes un racisme structurel qui s'attaquerait en priorité aux personnes ayant migré des ex-colonies françaises, et même selon la racaliste en chef – Houria Bouteldja – un archétype de victime de ce racisme incarné par le descendant d'Algérien musulman, bien plus victime que toutes les autres. Puisqu'ils s'agit de « son clan, sa famille », ce que l'on « doit » défendre.

La réalité historique de l'immigration familiale maghrébine (comportant une forte composante algérienne) est qu'elle se situe chronologiquement entre l'immigration intra-européenne (Polonais, Italiens, Espagnols...) – qui après avoir subi un racisme exacerbé se verra progressivement intégrée – et une immigration devenue difficile par l'arrêt des politiques migratoire en 1974, constituée, elle, par des populations de provenances diverses mais comprenant une forte majorité d'hommes (vu les restrictions apportées au regroupement familial). Aujourd'hui constituée principalement de descendants des travailleurs « importés » par le capitalisme français dans les années 60, la population d'origine maghrébine est composée d'individus détenant la nationalité française, maîtrisant parfaitement la langue (puisque c'est leur langue maternelle), ayant suivi une scolarité, et possédant des diplômes dans des proportions assez similaires au reste de la population. On ne les rencontrera pas dans les ateliers clandestins, ni spécifiquement dans les boulots payés en deçà des normes. Une grande majo-

rité sont français (ou binationaux), nombreux sont ceux qui ont déserté les barres HLM pour s'installer dans les pavillons de banlieue ou ont eu accès à la propriété. Si l'on suivait le raisonnement des grilles de lecture racialistes, la spécificité de cette catégorie – celle d'origine algérienne – serait qu'elle détient un certain nombre de « privilèges » par rapport aux autres « non-blancs » (et même par rapport à la grande majorité des immigrés des pays de l'Est hors UE, que l'on devrait pourtant, si la colorimétrie prévaut, ranger parmi les « blancs »), certes elle reste en butte à un racisme bien ancré dans la société française (mais est-ce bien à son endroit qu'on pourrait discerner un « racisme d'État » systémique ?). Certes il est vrai que la *middle-class* et la bourgeoisie un peu trop basanée rencontrent plus d'obstacles pour parvenir, mais est-ce vraiment notre problème, ou celui de ces « classes dangereuses » qu'ils prétendent représenter, quand ils ne se font pas les porte-parole des entrepreneurs en mal de réussite ?

La « victime » comme témoin

Houria Bouteldja écrit des livres et parle au nom des autres à la télévision, elle connaît son sujet, elle l'a vécu dans sa chair. Elle sait ce que c'est que de voir sa cousine algérienne égorger un poulet et de se sentir immédiatement « *traître à sa race* » et « *blanche* », elle sait aussi ce que c'est que de s'identifier aux Indiens quand elle regarde un western. Elle a été en vacances en Algérie, alors elle sait... Mais Houria Bouteldja est une inculte qui ne s'est même pas rendu compte que de la campagne il y en a partout, et qu'il n'y a pas 36 moyens de tuer une poule. Houria Bouteldja est une conne (ou désignée comme telle) qui n'a pas remarqué qu'à minima tous les enfants de la gauche bien pensante s'identifient aux Indiens et que pour jouer aux

cow-boys et aux Indiens il faut bien que la moitié des participants préférèrent endosser ce rôle.

Mais là où Houria Bouteldja voit des phénomènes qui n'existent que dans sa tête bouffée par son idéologie raciste, certains éléments auraient pu lui mettre la puce à l'oreille pour douter du caractère homogène de la « communauté algérienne » qu'elle a bien connue lors de ses vacances d'été. Elle aurait pu profiter de ses passages au bled pour entendre parler du printemps berbère de 1980, elle aurait pu se tenir au courant des émeutes qui ont enflammé le pays de 84 à 88 pour finir par celle d'Alger qui vit 500 jeunes exécutés en pleine rue par l'armée, l'armée décoloniale ! Bon, admettons qu'elle était trop jeune et « *bobo* » à l'époque. Il serait étonnant que personne ne l'ait mise au courant, même au fin fond de la rive gauche parisienne, du fait que, dans son Algérie fantasmée homogène, une guerre civile a fait rage pendant près d'une décennie (1991-2001). Que la question de l'islam ne faisait pas l'unanimité là-bas... Qu'au sein de « la communauté des croyants » des barbus assassinaient les femmes non voilées qui osaient se promener dans les rues... Que des centaines de milliers de civils furent massacrés tant par les islamistes que par les forces de sécurité (250 000 morts et disparus selon les estimations)... « *Allahou akbar !* » Comme elle dit. Son projet d'amour révolutionnaire a déjà été testé en Algérie... par le FIS, le FLN et leurs déclinaisons futures et actuelles, à coup de répression et d'ordre moral. Mais elle ne veut pas le savoir puisque pour elle l'histoire de l'Algérie commence en 1830 et se termine en 1962, cela doit être ce qu'on appelle une grille « décoloniale ». Avant il ne s'y passait rien, et pas davantage après l'indépendance.

Et comment expliquer que dans sa grille de lecture qui découpe l'humanité en catégories, puis en sous-catégories, elle n'ait pas trouvé une place pour caser la « race sociale » des

Berbères subissant les « privilèges » des « *Arabo-musulmans* ». Constituent-ils la trace par trop évidente que le projet colonial n'est pas l'exclusivité de l'« Occident » ? Les Indigènes de la République chercheraient-ils à « invisibiliser » la féroce répression du soulèvement kabyle de 2001-2002 qui fit 126 mort et plus de 5000 blessés ? S'agit-il de parler « à la place des premiers concernés », qu'ils se définissent par leur « berbérité » ou plus simplement par un refus du centralisme d'Alger ?

Ou peut-être les Berbères sont-ils trop « blancs » ? Peut-être que dans la race/classe des « musulmans arabo-berbères » ils constituent des moutons noirs car pas assez bons musulmans ? Ne font-ils pas le jeu du colonialisme en divisant la nation algérienne, le projet panarabe et la *oumma* des croyants ? Attention, ne voyez ici que du « racisme édenté » ! Pour l'instant, car le moment venu Houria Bouteldja ou un(e) autre racialisateur(trice) promoteur de la communauté des croyants (ou de l'anti-impérialisme) trouvera certainement un concept adéquat (même tiré par les cheveux) pour les renvoyer aux poubelles de l'Histoire des Races, seul avenir envisageable pour l'humanité (ou du moins pour une partie d'entre elle), selon eux.

Car au fond ce que montre cette prédominance d'une catégorie issue de l'immigration d'après la colonisation, par définition en concurrence avec les autres, c'est bien que, sous couvert d'antiracisme, ce communautarisme particulier que constitue le racialisme a sa dynamique propre : la fuite en avant vers toujours plus de « pureté » de la race, d'homogénéité de la communauté et de subdivision en sous-catégories hiérarchisées toujours plus poussée.



LES KABILES.

Voy. t. III, 1835, p. 163.

LEUR RACE. — LEURS MŒURS. — LEURS INDUSTRIES. — ORGANISATION POLITIQUE.
RELIGION. — LES MARABOUTS. — L'ANAYA.

Salon de 1863; Peinture. — Déroute de Kabiles, par Gustave Boulanger. — Dessin de l'Hernault.

Se frayer un chemin dans l'ignominie



« *Les Blancs, les Juifs et nous* »,
un parcours de lecture

Océaniens. — Dessin de Foulquier.

Pour traverser l'épaisseur étouffante de cet opuscule de *racialist-fantasy*¹, il semble utile d'en établir un parcours de lecture. On ne proposera pas de citations décontextualisées qui pourraient certainement aussi être significantes par elles-mêmes, mais plutôt quelques morceaux choisis, classés. Une lecture critique, en somme, avec ses jalons, pour limiter le moment de dégoût et d'ennui passé en compagnie de ce texte, pour rentabiliser l'effort fourni à supporter cette prose.

1 H. Bouteldja, *Les Blancs, les Juifs et nous, vers une politique de l'amour révolutionnaire*, mars 2016, Editions La fabrique.

Nous ne suivrons pas ici le plan de l'ouvrage. L'examiner ne manque cependant pas d'intérêt. Avec l'auto-préface « Fusillez Sartre ! » on fait exécuter Sartre par on ne sait pas exactement qui, les lecteurs sans doute, mais sans distinction de race, ou alors on suppose le lecteur « blanc », c'est plus probable, paternalisme oblige. Puis on s'adresse aux « Blancs » dans « Vous, les Blancs ». Puis aux « Juifs », « Vous, les Juifs », qui est beaucoup plus un « eux, les Juifs » vu le titre et le ton général. Puis on se définit à deux places dans une logique intersectionnelle « Nous, les Femmes indigènes » et « Nous, les Indigènes ». Enfin, on invite à « *l'amour* » promis dans le sous-titre, ou plutôt on convertit pour conclure avec « Allahou akbar ! », qui nous montre la voie, la dimension révolutionnaire s'étant perdue en route. Un plan simple et clair, simplement persuasif, dont le jeu des pronoms (nous, vous, eux) porte déjà assignation et hiérarchie, – sans doute ce qu'ils appellent des « *points de vue situés* ». Quand le point de vue se situe ainsi et fixe de cette manière les places de ses interlocuteurs, l'assignation de chacun à une case de la lecture raciale du monde est indéniable. On démontrera donc cet édifice pamphlétaire pour mieux en saisir, à côté de la logique générale, les interstices.

Si la lecture de ce texte doit être particulièrement vigilante, c'est parce que, et c'est le dernier aspect de cet avertissement avant de passer à la lecture (il faut bien quelques pincettes pour éviter de trop se *salir les mains*), le texte apparent en contient un deuxième dont la présence s'impose souvent en arrière-plan, comme un mauvais air qu'on n'a pas envie d'entendre. C'est un procédé caractéristique de ce genre de prose. Pour composer un pamphlet célinien ou se mettre à la hauteur des éruptions variées des écrivains d'extrême droite, il ne faut maîtriser qu'un seul talent, celui de laisser affleurer pire que ce qu'on écrit explicitement. Il ne s'agit pas seulement d'éviter

des procès, c'est un *style* en soi. C'est la bonne manière pour travailler le ressentiment, c'est comme ça qu'on tripatouille les pires recoins de la mauvaise conscience et de la mauvaise foi et qu'on fait ce qu'on peut pour préparer le terrain idéologique favorable aux pogroms, massacres et génocides (« à gogo », voir plus bas). Deux textes en un donc : le premier est de la redite, provocatrice mais consensuelle dans une certaine aire, il se met au diapason du public qui lui est acquis en développant de manière plutôt scolaire les poncifs du PIR (c'est déjà pas rien). Mais le deuxième, c'est autre chose, c'est l'inconscient raciste, antisémite et négationniste qu'on laisse transparaître, qu'on distille dans un goutte-à-goutte empoisonneur, et là c'est proprement ignoble. On apporte à ceux qui n'osent pas encore se les formuler de quoi nourrir les fantasmes les plus abjects, on décomplexe, on travaille pour l'avenir.

Assignations et interclassisme

D'abord, et en tout état de cause, on est racialiste, donc fondamentalement raciste².

Rassurons-nous cependant pour commencer, avec une affirmation qui sera démentie dès les premières lignes du texte, *« les catégories que j'utilise : "Blancs", "Juifs", "Femmes indigènes" et "indigènes" sont sociales et politiques. Elles sont les produits de l'histoire moderne au même titre qu'"ouvriers" ou "femmes". Elles n'informent aucunement sur la subjectivité ou un quelconque déterminisme biologique des individus mais sur leur condition et leur statut »*, page 13.

On retrouve cet argument formidable qui permettrait à lui seul de balayer toute l'histoire de la race et ce qu'elle

2 Cf. l'avant-propos : « Une question de mots ? »

trimbale comme saloperie, de laver le concept pour rendre son usage à nouveau licite et nécessaire aujourd'hui. La notion de « construction sociale » sert, comme toujours d'alibi absolu, on va pouvoir se lâcher. Rien sur ce qu'elle peut bien vouloir dire ni en quoi la race se retrouverait ainsi absolument renouvelée, au point de perdre complètement ce qui fait d'elle ce qu'elle a été. Et pourtant, on est bien proche d'autres conceptions plus *old school*, chez Mussolini qui affirmait par exemple « *Naturellement il n'y a plus de race à l'état pur. Même les juifs ne sont pas demeurés sans mélange [...] La race, c'est un sentiment, non une réalité* »³. Notre commerçante de l'assignation utilise alors les gros sabots d'autres patentes, celles d'un certain marxisme et d'un certain féminisme, sans doute universitaires l'une et l'autre, anti-subversives, très loin de toute forme de lutte, pour faire passer son nouveau produit pour ce qu'il n'est pas. Ces catégories de séduction, sont évidemment là pour cibler des publics particuliers, les ferrer pour en faire des clientèles captives.

Du côté du marxisme, on racle les fonds de tiroirs ouvriéristes en valorisant l'« ouvrier », figure la plus travailliste qui soit. Mais affirmer qu'ajouter « social » à « race » la viderait de toute assignation est purement performatif : il suffirait de dire qu'on ne le fait pas pour que cela ne se produise effectivement pas. On n'assigne pas, puisqu'on vous le dit, et la majuscule n'est là que pour distraire l'œil.

Alors, les Blancs et les Juifs, jusqu'ici, tout va bien ?

Pourtant, à la grande déception du lecteur, naïf mais néanmoins attentif (pas celui qui aime se laisser bercer par le ronronnement de la pensée raciale et balader jusqu'au bout), essentialisation, assignations et déterminismes socio-biologiques arrivent très vite.

3 In *Entretiens avec Mussolini*, Emil Ludwig, Tempus, avril 2016. Les entretiens datent de mars-avril 1932.

À propos des « Blancs » par exemple : « *Je n'ai jamais pu dire "nous" en vous incluant. Vous ne le méritez pas* », page 30. D'ailleurs tous les « Blancs », une fois proprement assignés (sans assignation), sont intrinsèquement moches, mais aussi dépositaires, bénéficiaires, activistes de la construction de l'État et de ses conquêtes, et donc coupables : « *Tout Blanc est bâtisseur de cette forteresse. [...] Attaqués de toutes parts, suscitant des haines aux quatre coins de la planète, acculés à justifier vos conquêtes, affaiblis par les résistances multiformes et surtout par les luttes d'indépendance, confrontés à votre laideur intrinsèque et à ce que vous considérez comme le paroxysme de votre folie – le nazisme –, il vous a fallu vous doter d'un appareil de défense global et structurel qui allait assurer la poursuite du projet impérial ainsi que la longévité et la survie de votre corps social* », pages 38 et 39. On ne se départira plus de cette manière de penser qui assimile systématiquement les habitants d'un État à sa politique, ceux qui résident dans un coin du monde à ce que les dirigeants de cet endroit commettent ou ont pu commettre par le passé. Se résoudre à assumer ces héritages lourdement symboliques, c'est s'assujettir définitivement et se condamner à l'impuissance réelle. On ne peut pas imaginer une perspective révolutionnaire, voire minimalement subversive, qui ne commencerait pas par le refus nécessaire et libérateur de les endosser.

En parlant d'héritage, on trouve ensuite cette idée très tribalo-communautariste et très contradictoire avec l'amour inconditionnel promis au même lecteur naïf sur la couverture : on aime d'abord sa race, puis les autres, et c'est un héritage : « *Mais Malcolm X ne peut pas aimer Genet sans avant tout aimer les siens. C'est son legs à tous les non-Blancs du monde. Grâce à lui je suis une héritière. D'abord, il faut nous aimer...* », page 22. La dernière phrase est bien à double sens, procédé qu'on retrouvera plus loin, « *il faut nous aimer* » semble vouloir dire « il

faut que nous nous aimions », qui serait un éloge finalement presque acceptable de l'amour-propre, alors qu'il faut aussi la lire littéralement « il faut nous aimer », c'est-à-dire que « nous aimer » (« nous » pour « moi, Houria » ?) est une obligation sur le registre du chantage, un « aimez-moi les uns, les autres ».

Un peu plus loin, le regard anti-émancipateur sur le passé, le présent et l'avenir se précise. Après le récit de la cicatrice rituelle qu'elle porte sur sa cuisse droite, paraphrasant Le Pen père, elle égrène les appartenances emboîtées en poupées russes, d'abord sa famille, puis sa communauté, enfin sa race, le tout saupoudré de nationalisme et de religion : « *J'appartiens à ma famille, à mon clan [le clan des chargés de com sans doute], à mon quartier [le V^e arrondissement de Paris ?], à ma race [blanche ou non-blanche ?], à l'Algérie, à l'islam. J'appartiens à mon histoire et si Dieu veut, j'appartiendrai à ma descendance* », page 72. Cette hiérarchie clanique des préférences se retrouve en plusieurs endroits, par exemple page 82 : « *Regardons nos parents, regardons nos frères, regardons les femmes de nos quartiers.* » C'est sans doute ainsi qu'on constitue ces « corps sociaux » dont le monde semble constitué, pour Houria Bouteldja.

D'ailleurs, toujours sans assignation, on maudit ce qu'on appelle les « *mariages mixtes* », assurément préjudiciables à la pureté de la race (toujours « *sociale* » bien sûr !) : « *Sans doute que déjà, l'adolescente que j'étais avait bénéficié de l'expérience de nos grandes sœurs qui (souvent) se sont cassé les dents sur ce mirage du blanc prince charmant. Un envoûtement qui leur a coûté une bagatelle [sic⁴] : la rupture familiale, la stigmatisation de leur mère coupable de les avoir "mal éduquées", la honte qui rejaillit sur tous mais aussi la culpabilisation, et en prime, la mauvaise*

4 Bagatelle, bagatelle... pour quoi déjà ? Pour une « enfumade » par exemple ? Dans tous les cas, on y voyagera jusqu'au bout, mais si c'est à crédit, à qui veut-on en faire payer les traites et qui veut-on envoyer au casse-pipe ?

réputation... Sait-on combien de nos sœurs se sont suicidées, prises dans le feu de la bataille que se sont livrée les deux patriarcats ? », page 76. Là aussi on agite la mort et la catastrophe, comme une malédiction, on cherche, encore et toujours, à répandre la terreur : rêver d'un « mariage mixte » mène au suicide.

Toujours sans assignation aucune, on brasse le pathos avec de minables simplifications sociologisantes et on mobilise un véritable populisme de la race. « *Avant tout, je suis une victime. Mon humanité, je l'ai perdue. En 1492 puis de nouveau en 1830 [ndlr : conquête de l'Algérie]. Et toute ma vie, je la passe à la reconquérir. Toutes les périodes ne sont pas d'égale cruauté à mon égard, mais ma souffrance est infinie. Depuis que j'ai vu sur moi s'abattre la férocité blanche*⁵ [à l'Institut du monde arabe sans doute], je sais que plus jamais je ne me retrouverai. Mon intégrité est perdue pour moi-même et pour l'humanité à jamais. Je suis une bâtarde », page 26. Dans cette litanie, où l'auteur se construit en véritable allégorie du ressentiment, en se présentant avant tout comme une victime, on retrouve à la fois, *Les Aventures d'un Christophe Décolonial* (ou Décolombial ?) et un *Nouveau monde* dans lequel Sitting Bull, de guerrier actif et acteur de son émancipation, deviendrait Pocahontas, « racisé.e.s » et passif.

« *Au-dessus de moi, il y a les profiteurs blancs. Le peuple blanc, propriétaire de la France : prolétaires, fonctionnaires, classes moyennes. Mes oppresseurs. Ils sont les petits actionnaires de la vaste entreprise de spoliation du monde* », page 26. L'interclassisme est de rigueur, à un point hallucinant, surtout au vu des courbettes qu'on l'a vue exécuter depuis le début du livre pour séduire la frange assignée au marxisme de son lectorat (électorat futur ?). Un interclassisme sérieux, militant.

5 Cf. note 22 du « Parcours de lecture ».

Il ne s'agit pas de nier qu'il existerait des classes (on déteste d'ailleurs celles du bas et du milieu), mais bien d'inverser qui détient le pouvoir, pour se permettre de chercher à mobiliser, au nom d'un autre paradigme, la race, la victime, la religion, la patrie, ou ce qu'on voudra trouver d'instrument de cohésion fondé sur la haine des autres, des prolétaires contre d'autres prolétaires, pour, en bon bourgeois de la politique, pouvoir acquérir encore plus de pouvoir. Houria Bouteldja, dont chacun connaît la catégorie socioprofessionnelle, est donc opprimée par les prolétaires blancs, « *propriétaires de la France* ». En voilà une belle leçon d'économie politique sur la propriété privée, les moyens de productions *et tutti quanti*.

En prolongement de cet interclassisme, aux pages 30-31, elle glose sur l'innocence des « *Blancs* », majuscule italique, qui se représenteraient eux-mêmes comme « *des anges* » : « *Un nouveau-né est moins innocent. Il se pourrait même qu'il paraisse plus vicieux parfois.* » On retrouve cette rhétorique de l'innocence qui vient justifier bien des massacres (on pense à Abaaoud et à son « *personne n'est innocent* » pour justifier les attentats du 13 novembre 2015 à Paris contre des clients et employés de cafés, d'un stade et le public d'une salle de concert). Après le reproche de l'innocence, logiquement, l'accusation se précise. La culpabilité est tout de suite évoquée : « *Vous vous êtes faits anges. Des anges affranchis de toute justice terrestre. Vous faites de vos victimes des bourreaux et de l'impunité votre royaume.* » L'appel à la punition divine devient évident, on est déjà avec les anges, la justice terrestre et un royaume qui n'est justement pas celui de Dieu, d'autant plus nécessaire que la justice des hommes est « blanche » et fabrique d'impunité...

Les anges l'inspirent et ouvrent un chemin poétique, qui se perd rapidement dans le non-sens. Globalement, la poésie

revendiquée en couverture et qui voudrait traverser l'écriture (quoi d'autre pour justifier l'incohérence, le ton péremptoire, les sauts du coq à l'âne, d'Australie en Iran, de 1492 à 1942... ?), est largement maltraitée, ne serait-ce que par ce perpétuel éloge de la bêtise et de l'ignorance, affichée, sans doute, comme un indice d'arrogance, cette vertu « indigène » qu'Ahmadinejad partage avec les orateurs du PIR. Parlons donc poésie, ce sera rapide. Il suffira de s'appuyer sur la citation du poème de Baudelaire *Réversibilité*, page 31 : « *Vous êtes des anges, parce que vous avez le pouvoir de vous déclarer anges et celui de nous faire barbares.*

*Anges pleins [sic] de bonté, connaissez-vous la haine ?
Les poings crispés dans l'ombre et les larmes de fiel
Quand la vengeance bat son infernal rappel
Et de nos facultés se fait le capitaine
Anges pleins de bonté, connaissez-vous la haine ? »*

C'est une caricature de cette manière d'imposer un manichéisme justifiant un imaginaire guerrier, supposé sans doute apte à galvaniser les foules. C'est un grossier contresens qui permet d'emporter Baudelaire dans cette vague décoloniale d'ignorance assumée. On utilise ces vers en sous-entendant que cette haine du poète, représentant sans doute « les indigènes », s'adresserait à l'ange, figurant « les blancs ». Pour cela elle ne craint pas de transformer le texte en mettant les « anges » au pluriel, alors que Baudelaire emploie le terme au singulier. Et pour cause, puisque le poète s'adresse ici à la femme idéale, rêvée, qu'il adore, et la haine, le fiel et la vengeance ne sont en aucun cas dirigés contre elle, contrairement à ce que suggère le texte, mais contre cette réalité insupportable dans laquelle le poète est écrasé par le spleen. Au contraire, l'ange vient apporter la possibilité d'un ailleurs que le poète peut atteindre à travers les femmes, mais aussi l'ivresse. « *Enivrez-vous, eni-*

*uvez-vous sans cesse de vin, de poésie, de vertu, à votre guise. »*⁶ Voilà pour l'usage décolonial du personnage. Bon courage. Contrairement à Genet, il est assez probablement, dans ce contexte, irrécupérable ! Double entourloupe littéraire donc, qui, comptant sur l'ignorance supposée de ses lecteurs, montre bien de quelle malhonnêteté intellectuelle Bouteldja et son comité de relecture se chauffent. Baudelaire rejoint ainsi Aimé Césaire parmi les auteurs détournés ou mal compris, mais aussi Fanon. Cette « haine » dont on voudrait trouver un écho chez Baudelaire, on l'exprime plus clairement par moment, et là, on atteint véritablement les limites du ridicule : *« Je suis détentrice du feu nucléaire »*, page 24. Effectivement, la confusion radioactive est présente à un tel degré d'intensité...

Face à tant de haine et tant de culpabilité impunie, une ouverture, un espoir ?

« Je vous le concède volontiers, vous n'avez pas choisi d'être blancs. Vous n'êtes pas vraiment coupables. Juste responsables », page 41. Plus question là de prétendre ne pas assigner. Non, juste le verdict rendu par le tribunal décolonial, qui fait gentiment écho à la formule liée au scandale du sang contaminé dans les années 90, « responsable mais pas coupable » ! Toujours des sous-entendus et des effets d'écho. Pureté de la race, quand tu nous tiens...

Un peu de généalogie : on voudrait comprendre comment s'est inventée cette « race blanche » dont il est tant question. Page 41 : *« La race blanche a été inventée pour les besoins de vos bourgeoisies en devenir car toute alliance entre les esclaves pas encore noirs et les prolos pas encore blancs devenait une menace pour elles. Dans le contexte de la conquête de l'Amérique, rien ne prédestinait vos ancêtres à devenir blancs. Au contraire, toutes*

6 « Enivrez-vous », in Charles Baudelaire, *Le Spleen de Paris*, 1869.

les conditions de l'alliance entre esclaves et prolétaires étaient réunies. Il s'en est fallu de peu. Devant cette menace, ceux qui allaient constituer la bourgeoisie américaine vous ont proposé un deal : vous intéresser à la traite des Noirs et ainsi vous solidariser de l'exploitation des esclaves.[...] Depuis, ce qui nous sépare n'est ni plus ni moins qu'un conflit d'intérêts entre races aussi puissant et aussi structuré que le conflit de classe. » Ce passage est supposé nous faire remonter aux origines de la construction *new look* de la race. Avant l'esclavage, lors de la conquête de l'Amérique, dont la date devient effectivement le nom d'un basculement magique, il aurait pu ne pas y avoir de races. Un paradis désormais impossible qui sert à légitimer la nécessité des races comme un résultat historique. Si on y regarde de plus près, c'est très confus : en gros, les races ont été inventées dans un deal proposé aux « *blancs* » par la future bourgeoisie américaine pour asseoir sa suprématie et les faire bénéficier de quelques dividendes de l'esclavage. Remarquons que les classes n'existaient pas encore non plus, ou plus exactement qu'il n'y avait que des prolos et des esclaves, les deux incolores, mais pas de bourgeoisie, on se demande alors si salariat et esclavage étaient autogérés. Précisons à toutes fins utiles que l'esclavage avait cours depuis longtemps, et même avant 1492, et même ailleurs qu'en Occident. Le fatras pseudo-marxiste, dans une sauce simplificatrice à pleurer et aux accents rances de complotisme étonne dans un livre édité dans la maison d'édition où s'ébattaient les néo-marxistes racialisés de la revue *Période*. On voit bien de quoi la démonstration si bancal accouche : à la notion de « *conflits d'intérêts entre races* », autrement dit on valide ici la « guerre des races », ce qui tout de suite fait terriblement envie. On comprend alors pourquoi le raisonnement n'avait pas besoin de tenir la route. Il s'agissait juste d'en arriver là. Ce conflit serait « *aussi puissant et aussi structuré que*

le conflit de classe », nous dit-on. Mais ce qui fait la puissance et la structure d'un conflit, ce sont les forces en présence, les batailles qui se mènent, les pratiques, les luttes, les formes d'organisation qui se développent. Et là, où trouvera-t-on les grèves, blocages, comités de luttes, émeutes, ou même les syndicats de la race ? Le PIR, à lui seul prétendrait-il en incarner le fantasme ? Et après beaucoup de manœuvres politicardes, la première proposition véritablement appropriable dans ce registre est sans doute la non-mixité de race promue par exemple par « le camp d'été décolonial » réservé aux personnes « non-blanches » de l'été 2016.

On est aussi bien sûr dans le registre de la théorie des privilèges : page 37 par exemple, on apprend que les blancs n'existent « *que soutenus par les pouvoirs nationaux ou impériaux qui garantissent votre suprématie* » [vous, les blancs], d'où le refus de « *renoncer à l'infinité des privilèges de la domination coloniale* ». Il est question de « *vos arsenaux militaires* ». Ce n'est pas seulement évidemment faux et grotesque, c'est aussi très accusatoire, toujours... Toujours ce sale interclassisme répandu à tout va, « *vous êtes une puissance collective* ». Les termes du registre subversif sont récupérés pour composer une accusation raciale. Parmi les privilèges, « *la vie* », alors que Bouteldja prend des balles tous les jours, sans doute sans protection sociale. On apprendra, qu'« *à niveau social équivalent, il vaut toujours mieux être blanc* ». Où ça, au Qatar, par exemple ? En tout cas, considérer qu'à taux de mélanine équivalent, il vaut toujours mieux être riche, paraît plus évident. « *Les pouvoirs nationaux ou impériaux qui garantissent votre suprématie* ». Mais de quelle « suprématie » parle-t-on exactement en énonçant cela, à part de ce qui pourrait exciter deux néo-nazis finauds qui en rêvent ? Et de quel Empire s'agit-il ? Celui de Soral, celui de Negri ? Ou son avatar repris par les agents du Comité

invisible ? Sont-ils « blancs », d'ailleurs, ces « Empires » ? Possèdent-ils des « *arsenaux militaires* » ?

Page 42, on en apprend un peu plus sur cette notion tant employée de « *privilège* », notion centrale, *checked* ou pas. « *Vous l'aurez compris, je ne m'adresse pas à vous indistinctement. Vous êtes traversés par de nombreuses contradictions dont celle de classe. Je ne parle qu'à deux catégories d'entre vous : d'abord, les prolos, les chômeurs, les paysans, les déclassés qui progressivement renoncent au politique ou glissent inexorablement du communisme vers l'extrême droite, les minorités régionales écrasées par quelques siècles de centralisme forcené et l'ensemble des laissés-pour-compte, que vous nous aimiez ou pas. En un mot les sacrifiés de l'Europe des marchés et de l'État, de moins en moins providentiel et de plus en plus cynique. Ensuite, aux révolutionnaires qui ont conscience de la barbarie qui vient.* » On pensait pourtant, pour l'avoir lu dans un autre livre de La Fabrique, que c'était plutôt l'insurrection qui devait venir... À chacun son millénarisme sans doute. Plus sérieusement, quand elle s'adresse aux « *Blancs* », on apprend donc qu'elle les divise en deux catégories. D'abord les « *prolos* » (quelle familiarité) et associés, ceux qui « *renoncent au politique ou glissent inexorablement du communisme* [et le meilleur sans doute] *vers l'extrême droite* » C'est bien, comme on le voit ici et à d'autres endroits du livre, aux adeptes de Soral et Dieudonné, sans doute particulièrement à ceux qui ne sont pas assez nationaux pour se trouver à l'aise dans cette aire, qu'il s'agit de faire de l'œil et de proposer un devenir séparatiste plus conséquent. C'est d'ailleurs sans doute pour eux qu'elle affirme un peu plus loin son mépris de la gauche en traitant les militants blancs de « *baltringue[s]* ». Elle s'adresse donc aussi dit-elle « *aux révolutionnaires qui ont conscience de la barbarie qui vient* ». Ah, nos amis sont là aussi ? Là on développe un peu, et on prétend parler de luttes sociales (c'est ça qui leur

parle, aux révolutionnaires, non ?). Pour ceux que l'économie politique intéresse « *le capitalisme sous sa forme néolibérale poursuit son œuvre impitoyable* ». Sans doute faut-il arrêter d'écouter les conférences de Lordon, bien qu'il soit lui aussi un autre poulain de *La Fabrique*. Son « œuvre impitoyable », c'est peut-être de l'art brut décolonial. Le monde ne serait-il donc rien d'autre qu'une vieille série américaine ? Dallas et son monde ou rien ? Attention à ces références de « blancs », chère Houria. En quoi consiste donc l'œuvre-impitoyable-du-capitalisme-sous-sa-forme-néolibérale ? « *Il grignote vos acquis sociaux ou, pour le dire d'une manière plus juste, vos privilèges.* » Alors voilà, dans le cadre de la campagne nationale manger-bouger, on lutte contre le grignotage. Mais en quoi, à part pour les versants les plus conservateurs du Medef, les « *acquis sociaux* » sont-ils à considérer comme « *des privilèges* » ? Et quand il sont « *grignotés* », ne le sont-ils pas pour tous les « *prolos* » (terme qui semble d'ailleurs dans son énumération, signifier en réalité « ouvrier », dans une vision réductrice et assez stalinienne orthodoxe de ce que peut désigner « prolétaires »), travailleurs ou pas, réguliers ou pas, quelles que soient leurs origines ou leur histoire ? En quoi y aurait-il un clivage racial là-dedans ? Voilà où intervient la race : « *Vous nous avez sommés de voter utile. Nous avons obéi. De voter socialiste. Nous avons obéi. Puis de défendre les valeurs républicaines. Nous avons obéi. Et surtout de ne pas faire le jeu du Front national. Nous avons obéi. En d'autres termes, nous nous sommes sacrifiés pour vous sauver, vous* », page 43. Toujours la rhétorique du sacrifice des « *indigènes* ». Ils se sont sacrifiés à tort pour les « révolutionnaires blancs » (ou pour défendre des intérêts de classe par exemple), alors qu'ils doivent le faire pour leurs intérêts de race (comme les femmes non blanches qui doivent se sacrifier pour défendre les hommes de leur communauté quand ils les agressent, comme

on le verra plus loin). Drôle de vision de la révolution que cette idée des révolutionnaires qui se seraient servis des « indigènes » en leur demandant de voter PS et de défendre la république. À qui parle-t-elle, en vérité ? Plutôt aux pontes du Parti socialiste qu'aux « révolutionnaires ». Cela fait un bon moment déjà que les gens de l'espèce de Bouteldja (ceux qui veulent régner et pour cela écrasent allègrement les autres, qui négocient postes de pouvoir et subventions pour mieux encadrer et gérer les populations dites « à risque ») sont soumis aux rigueurs de l'austérité, alors il y a de l'eau dans le gaz. Du coup « l'antiracisme » prend son « autonomie », on change d'avis et on décide, parce que l'heure de l'adolescence est venue, de désobéir, de cracher un peu dans la soupe, en menaçant de faire le jeu du Front national. Quand on vous dit qu'en France, on ne manque pas d'idées, et « décoloniales » par-dessus le marché ! On ne prend à nouveau rien en compte de la réalité des conflits sociaux et des mouvements émancipateurs. D'ailleurs voilà le portrait qui est fait de ces interlocuteurs particuliers qu'on fouette tout en les draguant : *« Votre patriotisme vous force à vous identifier à votre État. Vous fêtez ses victoires et pleurez ses défaites »*, page 46. Mais à quels « révolutionnaires » s'adresse-t-elle, animés de quel projet révolutionnaire ? Les « révolutionnaires blancs » sont disqualifiés, elle ne voit pas *« ce qui pourrait vous faire renoncer à la défense de vos intérêts de race qui vous consolent de votre déclassement et grâce auxquels vous avez la satisfaction de (nous) dominer »*, page 44. « Intérêts de race », comme ça fait envie, ça aussi. Irrécupérables donc, ces révolutionnaires forcément accrochés à leurs acquis sociaux de privilégiés ? Contrairement aux « Juifs » qui n'auront pas cette chance et disparaîtront du livre avant que la solution ne soit proposée, la conversion finale leur ouvrira une voie royale pour en sortir.

Roman décolonial contre roman national

L'histoire elle-même est convoquée pour enfoncer le clou du racialisme, dont une des armes est l'emploi d'un vocabulaire approprié, saturé par la race. Le point de vue décolonial ne se réappropriera aucune figure suspectée de « blanchité », y compris, et particulièrement, celle du refus d'obéissance. « Blancs » ils sont, « blancs » ils resteront, quoi qu'ils aient accompli, quel que soit le courage de leurs engagements : on ne veut ni des porteurs de valises, ni des Justes. Au contraire, ces figures sont proprement insupportables, puisqu'elles réinsufflent de la politique, de la conflictualité, du refus et du commun, là où on veut de la séparation et l'obéissance aux assignations nationales ou raciales.

Les porteurs de valises sont, dès la première note de bas de page, définis comme « *militants blancs* » page 15. Ils sont ensuite fondamentalement discrédités, leur « *héroïsme* » a une « *race* », une couleur, et ce n'est pas la bonne (toujours en termes de constructions sociales, bien sûr). « *Entre mon crime [le fait d'avoir été « blanchie »] et moi, il y a les belles idées : les droits de l'homme, l'universalisme, la liberté, l'humanisme, la laïcité, la mémoire de la Shoah, le féminisme, le marxisme, le tiers-mondisme* [Voyageons léger ! Débarrassons-nous donc de tout ce fatras superflu]. *Et même les porteurs de valises. Eux, ils sont à la cime de l'héroïsme blanc. Je les respecte pourtant. J'aimerais les respecter plus mais ils sont déjà les otages de la bonne conscience. Les faire-valoir de la gauche blanche* », page 24. Faudrait-il alors, puisqu'ils sont « *otages* » et « *faire-valoir* », fusiller aussi les porteurs de valises ?

S'agissant des Justes, le ton se fait plus dur, insultant même. « *Décidément, je l'aime bien mon cousin* [ce qui caractérise ce cousin c'est qu'il ne connaît pas l'existence d'Hitler].

Il est comme une clairière au milieu de la forêt. Quand je pense à tous ces escrocs qui cambriolent notre histoire [notons que les escrocs ne cambriolent pas, ils escroquent, et là on peut se demander qui escroque qui? Par ailleurs, mettre dans la même phrase, sans plus de raisons que cela, « escroc » et « histoire », c'est convoquer un des gimmicks utilisés par les négationnistes pour désigner ceux qui s'opposent à la négation de l'existence des chambres à gaz], qui s'y introduisent par effraction pour par exemple nous décorer au motif que nous vous avons protégés contre Vichy. Nous voilà élevés au rang de JUSTES. Suprême honneur! Et pourtant quelle injure. Quelle perversité. Un crachat au milieu de la figure. Faut-il être veule pour accepter une telle distinction? », page 56. Bouteldja prend le pouvoir, lorsqu'elle s'arroge le droit de parler à la place des « premiers intéressés », et elle se parachute représentante de tous « les Arabes », même ceux qui ont protégé des juifs contre Vichy. Mais pas seulement. Avec ce jeu rhétorique pervers, qui constitue une des grosses ficelles de son discours, en déclarant que décorer des Justes du Maghreb c'est leur cracher à la figure et qu'ils sont « veule[s] » d'avoir accepté ce statut, c'est en fait elle qui les méprise, leur envoie ses insultes et « un crachat au milieu de la figure ». « Car s'il existe des Justes en terre européenne, qui ont risqué leur vie pour protéger des Juifs, c'est parce qu'une grande partie de leurs concitoyens étaient antisémites. Mais que signifie cette distinction pour nous qui n'avions pas collaboré et qui vivions aussi sous le joug de l'Occident? [on apprend donc que c'est le « joug de l'Occident » qui a exterminé juifs, tziganes, homosexuels, noirs, fous... et pas les nazis. La question de l'extermination n'est d'ailleurs pas exactement celle de « vivre sous le joug de l'Occident ». Par ailleurs, qui désigne exactement le « nous » qui n'a pas « collaboré »?] Car faire Juste un indigène, c'est inventer un contraste,

construire une opposition de toutes pièces entre lui et ses frères de sang, c'est marquer au fer rouge la masse indigène du sceau de l'infamie antisémite. Si Mohamed V était un Juste, c'est que les Marocains ne l'étaient pas. Enfoirés ! Cessez de nous souiller. La manipulation n'a qu'un seul but : partager la Shoah, la diluer, déraciner Hitler, et le déménager chez les peuples colonisés et au final, blanchir les Blancs. Universaliser l'antisémitisme, en faire un phénomène intemporel et apatride [encore une inversion perverse, personne n'a jamais considéré que l'antisémitisme est apatride, en revanche, ce sont bien plutôt les juifs que les antisémites accusaient justement d'être apatrides. On est d'ailleurs tellement pour la race et ses racines, qu'on se préoccupe de ne pas « déraciner Hitler »], *c'est faire d'une pierre deux coups : justifier le hold-up de la Palestine et justifier la répression des indigènes en Europe* », page 57. Observons que la fin de la phrase est complètement absurde, à part si les juifs contrôlent le monde. Par exemple, la répression d'octobre 61 serait-elle donc encore un coup des juifs ? Seul le ciel sait que, sous sa cagoule, Papon était philosémite.

Ce qu'on réserve aux juifs

Comme on a déjà commencé à le percevoir, on est aussi bien sûr obsédé par les juifs, auxquels on consacre toute une partie du texte, et on joue avec les ressorts les plus éculés d'un antisémitisme finalement très vieille France. À plusieurs reprises, les poncifs antisémites surgissent, comme un sous-texte plus terrible que ce qui s'exprime ouvertement : « *Le philosémitisme n'est-il pas le dernier refuge de l'humanisme blanc ?* », page 18. En somme, ne pas détester les juifs est le pire produit de « *l'humanisme blanc* » dont l'aspiration universaliste est immédiatement discréditée par l'adjectif. L'antisémitisme est

donc le moyen d'attaquer « *l'humanisme blanc* » dans son « *dernier refuge* ». Pourquoi se priverait-on d'un tel atout ?

D'ailleurs, dès le début du chapitre « Vous, les Juifs », une anecdote édifiante et complètement tordue, d'une « *exquise perfidie* » sans doute, comme elle dit, permet à nouveau au sous-texte d'affleurer, et autorise un très simple et direct antisémitisme. « *Je déteste les Juifs* », trouve-t-on dès le premier paragraphe qui leur est consacré. Qu'on se le tienne pour dit. L'affirmation, qui en elle-même ne manque pas de clarté, est prise dans le récit d'une anecdote détournée (le procédé est récurrent). « *Un jour, un juge israélien, Moshe Landau, célèbre pour avoir présidé le procès d'Adolf Eichmann, a dit : "Je déteste les Arabes, ils me rappellent tellement les [Juifs] Séfarades". Exquise perfidie, n'est-ce pas ? Ça me donne envie de le paraphraser : Je déteste les Juifs, ils me rappellent tellement les Arabes. C'est vrai, vous m'êtes très familiers.* » La familiarité inquiétante de la détestation. Pour permettre sa paraphrase alambiquée, il lui faut cependant rétablir « *Juifs* » entre crochets. Ce paragraphe vient juste après l'exergue : « *"Mais qui est Hitler ?" Mon cousin du bled* », page 49. Antisémites et négationnistes, *welcome* !

Juste après, le « *Juif* » est défini par sa servilité et par une signifiante « *soif de vouloir se fondre dans la blancheur* ». « *On ne reconnaît pas un Juif parce qu'il se déclare Juif.* [là elle est d'accord avec Hitler, toujours sans assignation. Pour le Juif, ce n'est pas son « *ressenti* » qui est déterminant] *mais à sa soif de vouloir se fondre dans la blancheur, de plébisciter son oppresseur et de vouloir incarner les canons de la modernité.* » Le juif est donc servile, la lie de l'humanité en somme. Plus loin : « *Je vous reconnaîtrais entre mille, votre zèle est trahison* » Encore la servilité, toujours définitoire. Comment reconnaître un juif ? Au fait que c'est une merde humaine. Et ça marche dans les deux sens : cherchez le traître, vous trouverez le Juif. La figure

de la duplicité est systématiquement convoquée : le Juif est un escroc. Fusiller Sartre pour réhabiliter Goebbels ?

Et surtout « Juifs », méfiez vous parce que quoi qu'il en soit Bouteldja vous reconnaît et vous reconnaîtra. Dommage que ce singulier talent de détecteur infailible de race soit gâché, il aurait sans doute réjoui et pu servir utilement, à quelque 60 ans près, par exemple auprès de la Direction de l'aryanisation économique (DAE) du Commissariat général aux questions juives (CGQJ), outil principal de la mise en place de la « solution finale au problème juif » en France, dirigé d'une main de fer par Louis Darquier de Pellepoix⁷ et chargé du volet

7 Quelques années avant la guerre, Darquier était déjà un agitateur antisémite, sympathisant puis adhérent de l'organisation monarchiste et antisémite l'Action française. Après avoir quitté les Croix-de-feu, jugés définitivement trop modérés, il crée son propre parti après la victoire du Front populaire, le Rassemblement antijuif de France, et s'éloigne du nationalisme français germanophobe en général et de l'Action française en particulier pour se rapprocher des thèses de l'Allemagne nazie et d'Hitler. Il fonde le journal *La France enchaînée*, organe officiel de son parti, un des nombreux partis (et organisations) de l'époque à placer la déchéance, l'enfermement ou l'extermination des juifs comme priorité absolue de son programme. Imposé comme commissaire général aux questions juives par les autorités allemandes en mai 42 et le 15 juillet 1942, il participe aux derniers préparatifs techniques de la rafle du Vel' d'Hiv' des jours suivants. À la fin de la guerre, il fuit pour l'Espagne sous la protection de Franco, et sera condamné à mort par contumace en 1947. On entendra dès lors assez peu parler de lui jusqu'à ce qu'en 1978, un entretien réalisé par Philippe Ganier-Raymond paraisse dans le magazine *L'Express*, avec pour titre, et en couverture : « *À Auschwitz, on n'a gazé que les poux* », provoquant un scandale retentissant. Immédiatement, les petits cénacles négationnistes internationaux s'emparent de l'affaire et de ses propos, Robert Faurisson en tête, puisque ce sera à la suite de « l'affaire Darquier de Pellepoix » que Faurisson jugera dans une lettre envoyée à plusieurs journaux le 1^{er} novembre 78 que « *le moment est venu* », que « *les temps sont mûrs* » et que ces propos « *amèneront enfin le grand public à découvrir que les prétendus massacres en "chambres à gaz" et le prétendu "génocide" sont un seul et même mensonge, malheureusement cautionné jusqu'ici par l'Histoire officielle* ».

administratif de la persécution des juifs de France pendant le régime de Vichy, avec pour problématique principale « comment débusquer le juif? ».

Page 52, les juifs sont avant tout les « *dhimmis de la République* », « *Certes, dhimmis, c'est mieux qu'untermenschen mais vous restez à la merci de la météo politique.* » La menace est claire : « *untermensch* »⁸ le « Juif » peut donc redevenir, en fonction de la météo. Mais qui fait donc la pluie et le beau temps? Voici d'ailleurs une citation de Fanon que n'ont pas encore détournée nos « décoloniaux » : « *Quand vous entendez dire du mal des Juifs, dressez l'oreille, on parle de vous.* »

On a aussi droit au pacte avec le diable, qui vient juste après le peuple élu, comme une inversion perverse : « *C'est la part amoureuse du monde blanc qui vous a poussés à signer ce pacte avec le diable* », page 51, figure ultime de la duplicité, et dans un paragraphe qui en fait à peine un sous-texte. « *En fait, si, vous avez bien été élus, par l'Occident. Pour trois missions cardinales : résoudre la crise de légitimité morale du monde blanc, conséquence du génocide nazi, sous-traiter le racisme républicain et enfin être le bras armé de l'impérialisme occidental dans le monde arabe. Puis-je me permettre de penser qu'en votre sein, c'est la part amoureuse du monde blanc qui vous a poussés à signer ce pacte avec le diable?* » Pour la première mission, s'il s'agit de la création de l'État d'Israël en

(celle des vainqueurs) et par la force colossale des grands moyens d'information. » Faurisson déclenche alors sa propre affaire et monte enfin sur le devant de la scène, se faisant connaître, par la révélation du « mensonge de l'holocauste » : les chambres à gaz n'auraient été que des douches et les véritables victimes de la guerre sont les Allemands... Faurisson et les négationnistes en général doivent donc énormément à Louis Darquier de Pellepoix.

8 Ce terme, « sous-hommes » en allemand, a été détourné *post-mortem* de l'œuvre de Nietzsche par sa sœur au profit des nazis, il servait à désigner les juifs, par exemple dans *Mein Kampf*.

1947, c'est employer toujours le même procédé qui permet de passer sans transition d'Israël à la société française, dans une vision du monde complètement astigmatique, *history & geography blind* pourrait-on dire, en même temps qu'elle rend les termes « juifs » et « Israël » interchangeables. En tout état de cause, les « Juifs » sont constitués en « *corps social* » homogène (ils sont « *de droite* » par exemple affirmera-t-elle au Lieu Dit). Page 51 encore, elle est « *bien obligée de le reconnaître, vos choix idéologiques, bien que disparates, sont déterminés par votre condition* ». Il y a donc une condition du juif, des choix disparates mais qu'on va faire consister en une cohérence, la race mérite bien ça. Apatrides, les « juifs » sont « *internationalistes* », les salauds, mais aussi sionistes, et apologistes du mythe républicain, rien de bien appréciable aux yeux d'une nationaliste panarabe pro-palestinienne, si ? Une race peut-être, un peuple, pourquoi pas, à voir ce qu'on en fait, mais le peuple élu, il ne faut pas exagérer. Puis elle se ravise : « *En fait, si, vous avez été bien élus, par l'Occident* », élus par l'ennemi pour des missions cardinales, une caution, un peuple chien de garde de l'impérialisme, mais en tout cas pas « élu » par Dieu. La déchéance, aux yeux de notre convertisseuse est toujours bien là. « *Peuple tampon* » « *dhimmi* », qui est mieux qu'« *untermenschen* », terme qu'on ne peut visiblement pas s'empêcher de citer, et puis, page 52, cette condamnation finale : « *Heureusement, vous êtes récompensés. Dorénavant vous êtes partie prenante de la "civilisation judéo-chrétienne". Reconnaissez-le. Il est triste [quelle valeur donne-t-on à la tristesse, quand on passe son temps à jouer de l'hyperbole ?] que cette réhabilitation ait été conditionnée par un génocide, votre auto-expulsion partielle d'Europe et du monde arabe pour Israël et votre renoncement à vous réclamer pleinement de la France qui pourtant est vôtre* », page 52.

Le terme d' « *auto-expulsion* » est assez savoureux. Il désigne l'émigration vers Israël, mais on ne voit pas bien pourquoi il ne concernerait pas tous types d'émigration vers d'autres pays. Les spécificités du projet sioniste et des migrations qu'il a provoquées sont indéniables, et cela peut à bon droit poser problème à des internationalistes ou à des diasporistes, mais quel est le problème pour une nationaliste, admirant le président d'Iran, pro-palestinienne et ne parlant que de l'Algérie ?

Même concernant la France qui « *pourtant est vôtre* »⁹, les juifs sont dits avoir renoncé à s'en réclamer pleinement. Alors qu'on leur reprochait l'inverse il y a quelques pages. Tout cela pour en arriver à la conclusion que c'est vraiment une race sur laquelle on ne peut pas compter. Le seul espoir qu'on peut y fonder c'est celui d'être déçu et trompé. D'ailleurs, pages 53, voilà qu'elle « *admire [leurs] oppresseurs* », aux juifs et à elle : les « *Blancs* ». Mais le diable ou un de ses tours n'est pas loin puisque c'est comme si les juifs avaient été « *envoûtés* », eux qui ont tout abandonné et qui méprisent leur origine pour se « *donner massivement à l'identité sioniste* ». Comme dans l'image d'Épinal de « la salope » ou de « la balance », le juif « *se donne massivement* » après avoir tout abandonné. Amusant, là encore, de parler « *d'identité* » à propos du sionisme et que cela sonne comme un reproche sous la plume d'une militante identitaire et de l'identitarisation, alors que le sionisme, comme le panarabisme, ou tout autre nationalisme est une question politique, qui a ses thèses, qui est défendu ou combattu, qui peut s'appuyer sur des questions identitaires mais qui ne se résume pas à elles, contrairement à ce que justement

9 On trouve dans ce texte toute une rhétorique dénonçant dans une optique tout à fait soraliennne « *les propriétaires de la France* », qui est ici « vôtre » quand elle s'adresse aux juifs. La France appartient donc tour à tour aux prolétaires blancs, aux juifs... L'enjeu deviendra vite de la récupérer, non ?

Bouteldja fait à cet endroit, à ce propos, dans « Vous, les Juifs » et dans tout son livre.

Par ailleurs, les juifs peuvent-ils vraiment prétendre à être une race ? Pas sûr. « *Lui [Sartre] qui proclamait "C'est l'antisémite qui fait le Juif", le voilà qui prolonge le projet antisémite sous sa forme sioniste et participe à la construction de la plus grande prison pour Juifs [l'État d'Israël]. Pressé d'enterrer Auschwitz et de sauver l'âme de l'homme blanc, il creuse le tombeau du Juif* », page 17. Dire que c'est l'antisémite qui fait le juif, en soi, ne veut pas dire grand-chose, ou plutôt peut vouloir dire pas mal de choses à la fois, y compris contradictoires. Effectivement l'antisémite, comme le raciste en général, et le racialiste en particulier d'ailleurs, construit une figure, plus ou moins cohérente de la détestation ou de la haine et par là même assigne, fige, contraint à entrer dans un cadre de représentation qui mêle réalités culturelles plus ou moins partagées et fantasmes. Dans le cadre de la « solution finale au problème juif », les nazis ont imposé aux Allemands de fournir des preuves généalogiques qu'ils étaient « de sang aryen », l'*Ahnenpass*. Ceux qui en étaient dépourvus pour cause « de sang juif » à n'importe quel degré, furent déportés pour être exterminés car considérés comme juifs, quelle que soit la manière dont ceux-ci se définissaient (ou non) eux-mêmes. C'est dans ce sens que Sartre affirme que « *c'est l'antisémite qui fait le Juif* », par assignation unilatérale.

Cependant, que les antisémites produisent du concept « juif » comme produit et moteur de la détestation est une chose, mais que tout « juif », se reconnaissant tel etc, soit produit par un antisémite, soit un produit antisémite, c'est tout à fait autre chose. La phrase telle qu'elle est citée, et telle que Bouteldja en fait usage, semble plutôt pencher pour cette signification-là, mais il ne s'agit là que d'un énième détournement de citation, Bouteldja s'essayerait-elle au situationnisme ?

Ainsi s'explique sans doute le « *philosémitisme d'État* » comme nouvel antisémitisme et les développements qui vont avec. C'est-à-dire qu'on est racialement, qu'on voit le monde ainsi fait et qu'on rentre tout le monde, par la parole et de force, dans des cases, mais qu'on dénie aux juifs la capacité au *self racism*. C'est l'antisémite qui fait le juif, ça tombe bien, j'en suis une, je peux me permettre, mais sûrement pas vous, juifs, vous feriez le jeu des antisémites, vos ennemis naturels, n'est-ce pas ? Assimiler ainsi sionisme et antisémitisme est assez problématique, à moins que, plus fort que l'antisémite qui produit le juif, le juif ne produise l'antisémite, subtil complot, n'est-ce pas, méta-machination dans laquelle celui qui était présenté comme la figure victimaire par excellence, le juif après l'extermination industrielle et la société qui allait avec, au sortir de la guerre, tiendrait comme des pantins ces pauvres nazis qui n'auraient pas vu la supercherie. Là encore, simplement « *bons élèves* » et croyant reprendre la main, ils ne faisaient que s'enfoncer plus profond dans le piège manipulateur (manipulés par les juifs du Maghreb ou des États-Unis sans doute, chers à Genet et présentés comme « *réserve de sperme* », bien à l'abri¹⁰). On est en tout cas dans ce mécanisme de déshumanisation symbolique. Les juifs passent du pouvoir absolu – ils peuvent « *sauver l'âme de l'homme blanc* » après Auschwitz – à n'être plus rien, condamnés au pur ballottage entre les mains de l'ennemi total. Votre identité, juifs, est produite par l'antisémite lui-même, suprême aliénation pour un identitaire. Ce n'est pas tout. Israël est « *la plus grande prison pour Juifs* », serait-ce l'universalisme débordant de Bouteldja qui parle ? À quel autre titre sinon, que celui d'un universalisme soucieux d'une émancipation commune, peut-on se préoccuper de ce qu'Israël fait au judaïsme ou au

10 Cf. « Une Soirée de printemps chez les raciaux », p. 46.

phénomène de la diaspora, jamais nommé ? Où est le problème alors ? Quoi qu'on pense d'Israël et de son caractère enfermant, en termes symboliques et réels, est-ce à une antisémite philo-négationniste de faire la leçon à ce propos ? Mieux, si Israël est « *la plus grande prisons pour juifs* », que sont les camps de concentration et d'extermination, puisque comme chacun sait la reconnaissance de l'extermination fait l'objet, dans son discours, de chantages et transactions ? Des petits Israël peut-être ? Alors, de quoi se plaint-on finalement ? On a échangé de petites prisons pour une plus grande. Les prisonniers réels d'ici ou d'ailleurs ainsi que les habitants du territoire gouverné par l'État d'Israël apprécieront...

Et puis vient la menace terrifiante, le non-dit démultipliant la violence du propos par l'effet de suggestion. « *Mais le pire pour moi n'est pas là. Après tout, vos renoncements vous regardent. Le pire, c'est mon regard, lorsque dans la rue, je croise un enfant portant une kippa. Cet instant furtif où je m'arrête pour le regarder. Le pire c'est la disparition de mon indifférence vis-à-vis de vous, le possible prélude de ma ruine intérieure* », page 54. Ce qu'on réserve aux juifs, et surtout à leurs enfants, est proprement indicible. La mise en scène est ici personnelle, prise dans un quotidien et une banalité terribles. Toute l'histoire coloniale est convoquée pour légitimer ce regard strictement antisémite, absolument raciste, à partir duquel tout est possible, dans une mise en scène de pulsion meurtrière qui, en effet, fait écho à l'épisode Merah. Mais la référence principale n'est pas là, il s'agit de la Seconde Guerre mondiale puisque la voix qui lui parle lui rappelle en boucle que « *le ventre est encore fécond, d'où a surgi la bête immonde* ». Pas de problème, dans la mesure où « *pour moi, Hitler est un intime* ».

On trouve même des éléments de réponse à la question fondamentale que tout le monde se pose. Les Juifs sont-ils

« blancs » ou « non-blancs » ? Suspense. Dans la soirée de présentation du livre, les « juifs » sont évidemment « blancs », mais, là, la nuance est de mise : *« Comme je vous l'ai dit, vous m'êtes à la fois familiers et étrangers. Familiers parce que non-Blancs insolubles dans la blanchité antisémite mais étrangers parce que blanchis, intégrés dans un échelon supérieur de la hiérarchie raciale »*, page 63.

On peut d'ailleurs lire une autre anecdote antisémite tordue, dans laquelle le système de l'inversion des rôles entre juifs et antisémites relève d'une rhétorique monstrueuse. On remarque à nouveau l'effet d'indicible : nous n'aurons pas le fin mot de l'histoire, sur quoi le parallèle est établi ne sera pas formulé. *« J'ai l'esprit d'escalier, Tout cela me fait penser à Charlie Chaplin. Savez-vous que, sa vie durant, il s'est toujours obstiné à ne jamais nier une judaïté [sic], dont il était fortement soupçonné, alors qu'il n'était pas juif ? Réfuter cette rumeur équivalait pour lui à jouer le jeu des antisémites. Vous me saisissez ? »*, page 57. Que doit-on saisir exactement ? Serait-ce qu'ici le fait d'être considéré comme juif pour Chaplin alors qu'il ne l'était pas serait l'équivalent d'être considéré comme antisémite pour Bouteldja, ce dont, comme pour l'homophobie, elle se gardera bien de se démarquer (voir plus loin). Dans quelle salle du donjon de la marquise, cet esprit d'escalier nous mènera-t-il donc, à supposer qu'on le suive ?

Le parallèle pervers est repris un peu plus loin, page 62, et là encore l'essentialisation et l'antisémitisme sont assumés et justifiés, déclarés finalement fair-play. *« Nous antisémites ? Vous nous blâmez de vous maudire en tant que Juifs mais n'est-ce pas à ce titre que vous nous avez colonisés ? Vous nous reprochez de céder à l'essentialisation des Juifs, mais vos oppresseurs allemands, vous les insultiez en prose ou en rimes ? »* Houria Bouteldja, qui, comme chacun sait, est opprimée par les juifs, en tant

que palestinienne sans doute, dans une projection permise par la magie du panarabisme, se compare donc aux juifs « opprimés » par les « *Allemands* » – seul terme d'ailleurs qui permet de faire le parallèle avec l'opposition Arabes/Israéliens. C'est un syllogisme que l'on retrouve souvent sous la plume des pro-nationalisme-palestinien : s'il était légitime que *les* juifs insultent (combattent ou assassinent) les Allemands, il est donc légitime que des palestiniens insultent (combattent ou assassinent) *les* juifs, en tant que juifs. C'est ce qui leur permet de ne pas plus s'embarrasser de différencier « juif » d'« Israélien » que l'État d'Israël de ses habitants. Le seul problème est que cela présuppose que des juifs aient insulté des Allemands en tant qu'Allemands. Il est pour le moins étrange d'affirmer que lors de la Seconde Guerre mondiale les « juifs » aient combattu les « Allemands ». Il n'existe aucun historien (à part peut-être Faurisson ?) qui ait eu vent que des juifs (à titre individuel ou de manière organisée) aient posé des bombes dans les tramways de Berlin ou attaqué au couteau des blondin(et)s dans les rues de Francfort.

D'ailleurs ce ne sont pas les « juifs » qui ont insulté (combattu ou assassiné) les nazis, mais bien plutôt *des* « juifs » ou considérés tels par les nazis, par eux-mêmes ou par d'autres, à ce titre ou pas, et surtout bien sûr d'autres personnes, qui n'étaient pas des « juifs » ou considérés tels etc. Parce que l'opposition, au sens large (insultes, combats, assassinats, etc.), au nazisme était le fruit d'engagements politiques et non une question d'appartenance identitaire. Sans entrer en détail dans des raisonnements comprenant des exemples bien connus, il y a eu aussi *des* « juifs » qui ont collaboré avec les nazis, directement ou indirectement. Si on veut garder le parallèle, ce ne sont pas *tous les* « Palestiniens » qui combattent le sionisme, ou plus concrètement l'État d'Israël ou même s'attaquent à des

israéliens, mais bien *certain*s d'entre eux, *des* « Palestiniens » ou supposés tels, ou d'autres, etc. D'ailleurs ce ne sont pas forcément *les mêmes* Palestiniens qui combattent l'État d'Israël et qui attaquent des Israéliens. Là encore il s'agit d'engagements politiques. Il est courant chez les racialisateurs de mettre en œuvre ce genre d'assignations, c'est même un point assez central et fondamental de leurs petites techniques. Non seulement ces assertions sont fausses et scandaleuses, mais surtout le cadre de la proposition est en lui-même racaliste. De la même manière qu'ils opèrent un forçage sur le langage et les catégories de pensée, leurs hypothèses sont aussi des manières de racialisier toute question. Certains s'en font les complices, beaucoup s'en font l'écho. De même que les classes sociales ne sont évoquées que comme faire-valoir de la race, le langage commun, les positions, désaccords, et conflits à l'œuvre, ne sont invoqués qu'en tant qu'avatars de l'identité, des attributs de tel ou tel « corps social » fixé dans une « historicité » factice et un déterminisme crasse. Ils procèdent par essentialisation, sur base raciale ou nationale, et c'est cela aussi qui est mensonger et inacceptable.

Espérant sans doute clore ainsi définitivement toute contestation, le lyrisme est convoqué pour renouveler la menace en la couvrant de pathos. « *La parole des opprimés est d'or. Que vous le vouliez ou non, elle se dressera toujours devant vous pour vous empêcher de dormir en paix car depuis que la modernité vous a croqués, vous faites partie de nos oppresseurs. Volens Nolens. Vous les "Juifs nouveaux"»,* page 58. À « *Juifs nouveaux* », nouveaux antisémites, post-antisémitisme ? Une mise à jour permise par la post-modernité ? « *Volens Nolens.* », qui signifie « que vous le vouliez ou pas », termine de clore l'assignation raciale et raciste du point de vue. On appréciera le *haïku* anti-impérialiste de la première phrase. En faire un autocollant peut-être ? Avec le

portrait d'un dictateur africain défendu par Vergès ? Un peu plus loin, page 62 on creuse le filon rhétorique : « *La parole des colonisés est dense. Elle est puissante. Elle ne ment pas.* » On pousse un peu trop loin la sérénade anti-impérialiste, et là voilà que c'est Pétain qui se fait entendre. C'est la terre qui ne ment pas, non ? Cette parole qui est d'or, promesse de toutes les richesses, est donc très fertile, comme la terre, le terreau de toutes les saloperies... Mais citer Pétain, c'est sans doute comme se référer à un slogan de l'OAS, quand ça vient d'une « indigène », ça doit prendre un caractère exquis et subversif.

Nazisme et génocides « à gogo » : la « tentation négationniste »

Nazisme et génocide sont évidemment des thèmes récurrents et importants de ce pamphlet, ils sont étrangement omniprésents et donc apparemment nécessaires à la pensée décoloniale. La figure de Genet ouvre d'ailleurs le bal et c'est pour ce qu'il a fait de mieux qu'on le glorifie : « *Ce que j'aime chez Genet, c'est qu'il s'en fout d'Hitler [...] Fallait-il être poète pour atteindre cette grâce ? L'empressement compulsif des principales formations politiques à faire du dirigeant nazi un accident de l'histoire européenne et à réduire Vichy et toutes les formes de collaboration à de simples parenthèses ne pouvait pas tromper l'ange de Reims. J'ai bien dit "indifférence". Pas empathie, pas collusion. Pouvait-il agonir Hitler et épargner la France qui s'était montrée si "vache en Indochine et en Algérie et à Madagascar" ? "Grisant", c'est comme cela qu'il décrit son sentiment devant la défaite française face à Hitler* », pages 20 et 21. On se contredit de ligne en ligne. Genet est formidablement indifférent à Hitler (c'est déjà véritablement formidable), pour être « grisé » par sa victoire à la ligne suivante.

Toujours page 20, Genet est décidément formidable : « *N'a-t-il pas accueilli la suppression de la peine de mort en France avec une indifférence cynique [...] La position de Genet tombe comme un couperet sur la tête de l'Homme blanc : "Tant que la France ne fera pas cette politique qu'on appelle Nord-Sud, tant qu'elle ne se préoccupera pas davantage des travailleurs immigrés ou des anciennes colonies, la politique française ne m'intéressera pas du tout. Qu'on coupe des têtes ou pas à des hommes blancs, ça ne m'intéresse pas énormément".* » Parce que « *faire une démocratie dans le pays qui était nommé autrefois métropole, c'est finalement faire encore une démocratie contre les pays noirs ou arabes.* » Ce que Genet aurait dit sur la peine de mort est effectivement scandaleux et bête, à tout point de vue, ne serait-ce que parce que si l'État est systématiquement raciste, comment seuls les « hommes blancs » se feraient-ils couper la tête ? Et puis, sous des dehors radicaux, la seule « radicalité » étant encore une fois la race, le reste est pathétiquement stupide : et pourtant elle en fait, la France, de la politique « *Nord-Sud* », elle s'en occupe un peu trop déjà, des « *travailleurs immigrés* » et des « *anciennes colonies* », et concernant les travailleurs immigrés par exemple, vu sa manière de « *s'en occuper* », c'est un peu le problème ! Quant aux « *pays noirs ou arabes* », Genet est vraiment un pré-racialiste nouvelle époque tout à fait convenable, pour utiliser des qualificatifs aussi insensés !

On égrène ici ou là des allusions au vocabulaire du négationnisme, on provoque partout, on titille tout le temps autour de cette question, on pose le décor, comme par exemple ici, avec toujours cette concurrence victimaire, pages 101 et 102 : « *Nous sommes des perdants juchés sur les charniers de nos ancêtres et contemplant impuissants le massacre industriel des Congolais, des Rwandais, des Syriens et des Irakiens.* » « *Massacre industriel* » : étrange évocation. Poursuivons : « *Nous sommes*

des perdants. *Ce sera mon point de départ sinon rien. Mais cette renaissance se refuse à toute falsification.* » « Falsification » : étrange évocation à nouveau. « *Tentation négationniste* »¹¹, quand tu nous tiens... « Asseoir son trône sur les charniers » est peut-être une autre définition de la perspective décoloniale ?

Quant à Sartre, il va en prendre pour son grade, mais il emportera avec lui le président Sadate qui, parce qu'il a été se recueillir devant le mémorial de la Shoah, perd sa dignité d'indigène (on est bien peu de choses, finalement...) : « *Salauds d'Arabes ! Leur obstination à nier l'existence d'Israël retarde "l'évolution du Moyen-Orient vers le socialisme"... et éloigne les perspectives d'une paix qui allégerait le spleen sartrien et sa conscience malheureuse. En 1976, son vœu sera exaucé. Le président égyptien Sadate ira se recueillir devant le mémorial des martyrs de l'holocauste nazi* », pages 18 et 19. Quand elle dit « *Salauds d'Arabes !* », comme partout, c'est une antiphrase ironique, donc un effet de miroir. Personne ne dit cela ici, c'est une manière de formuler en réponse et en creux « salauds de juifs », ou alors quand un « Arabe » devient un « salaud », un traître, c'est quand il va se recueillir devant un mémorial commémorant le génocide perpétré par les nazis, comme Sadate. Si l'État d'Israël est pratique c'est qu'il permet d'opposer « les Juifs » et « les Arabes ». Comme c'est aimable. En voilà un combat passionnant, n'est-ce pas François Genoud¹² ?

La « trahison de Sadate » est un motif redondant dans la littérature panarabiste obsolète des décennies passées, que Bouteldja recrache ici en bonne élève. Le 17 septembre 1978, les accords de Camp David sont signés par Sadate et Begin, ce qui laisse à l'époque entrevoir des perspectives de paix (vite ou-

11 Cf. plus loin, p.180.

12 Cf. « Une Soirée de printemps chez les racialisés », note n°21.

bliées) dans le conflit israélo-arabe. Néanmoins cet accord reste extrêmement impopulaire dans les cercles de pouvoir panarabes ou islamistes. L'Égypte est alors la plus puissante des nations arabes et une icône du nationalisme arabe. De nombreux espoirs reposaient en effet sur la capacité de l'Égypte à obtenir des concessions d'Israël pour les réfugiés, principalement palestiniens, dans le monde arabe. En signant les accords, Sadate fait défection aux autres nations arabes qui doivent désormais négocier seules. Ceci est donc considéré comme une trahison du panarabisme de son prédécesseur Nasser, détruisant la vision dorée d'un front arabe uni.

Désolé que Sadate fasse plus de politique qu'Houria, qu'il ne soit pas sérieusement racialisé, pas si bon panarabe que ça, donc, finalement. On aurait sans doute préféré un autre panarabe de service ? Vous allez être souvent déçu par vos alliés, et vos espoirs seront souvent trompés, chère Houria, si vous êtes si passionnément racialisé, au point de rêver que la race soit totalement et en permanence au poste de commandement de la politique. Même les nazis, pour qui c'était important tout de même, ont dû faire entrer d'autres questions en ligne de compte.

« Sartre n'a pas su être radicalement traître à sa race. Il n'a pas su être Genet... qui s'est réjoui de la débâcle française en 1940 face aux Allemands, et plus tard à Saïgon et en Algérie. De la raclée de Dien Bien Phu. Parce que voyez-vous, la France occupée c'était bien aussi une France coloniale, n'est-ce pas ? », page 19. Le voilà « le traître à sa race », il est là en fait, en toutes lettres. Se réjouir face à la débâcle française en 1940 face aux Allemands provoquerait la même joie que les défaites de l'armée et de l'État français en Algérie, à Saïgon ou à Diên Biên Phu, singulier rapport à l'histoire...

Page 58, en s'appuyant sur Césaire, qui n'en demande pas forcément tant, elle nous invite à « une lecture décoloniale du

génocide nazi – la Shoah ». Voilà une urgence dans la décolonialisation. C'est bien simple, la Shoah sent le juif et le blanc, décolonialisez-moi tout ça, et d'urgence s'il vous plaît... Le jeu de normalisation d'Hitler, venant d'elle, est particulièrement mal venu. Hitler, son « *intime* » de l'école. Elle ne peut s'empêcher de jouer la fausse naïveté : « *Déshumaniser une race, la détruire, la faire disparaître de la surface de la planète, c'était déjà inscrit dans les gènes coloniaux du national-socialisme. Hitler n'était qu'un bon élève.* »

Une pause. Hitler n'a pas « *déshumanisé une race* », il a constitué une race, des races, puis s'est attaqué à tous ceux assignés à certaines d'entre elles, et à d'autres personnes sur d'autres critères identitaires et parfois politiques, aux juifs bien sûr mais aussi aux homosexuels, aux gitans, aux communistes, aux anarchistes, aux fous, aux handicapés, aux bâtards... Lui non plus, entre autres points de convergence avec nos décoloniaux, n'aimait pas le métissage... En premier lieu, les nazis ont repris et consolidé une lecture du monde en termes de races, et en ont fait le prélude à des massacres, n'en déplaise à notre Bouteldja national-décoloniale. Personne, ni là, ni avant, n'a collectivement disparu « *de la surface de la planète* ». D'ailleurs elle se souvient sans doute des propos de Genet à ce sujet¹³. À part une espérance déçue, quel peut bien être le sens de cette formulation ? Non, les nazis n'ont pas été à la hauteur. Elle n'est d'ailleurs pas la seule à le déplorer. Il y a la bonne blague de Dieudonné à propos de Patrick Cohen, présentateur de la matinale de France Inter qui avait critiqué le fait qu'il soit reçu à la télévision, Dieudonné répond : « *Tu vois, lui, si le vent tourne, je ne suis pas sûr qu'il ait le temps de faire sa valise* », ce qui nous rappelle l'autre bonne blague citée

13 Cf. « Une Soirée de printemps chez les racistes », p.46.

plus bas à propos d'Élie Semoun, et puis « *quand je l'entends parler, Patrick Cohen, je me dis, tu vois, les chambres à gaz... Dommage* ». Décidément quel humour, quel comique ! Il y a aussi ce chef des services de police palestiniens qui dira à Hans-Joachim Klein, en bon camarade, qu'Hitler avait fait du bon boulot¹⁴, et puis les propos de Youssef al-Qaradâwî¹⁵. La suite est bonne, on n'est jamais déçu. « *C'était déjà inscrit dans les gènes coloniaux du national-socialisme* ». On voudrait donc, sans biologiser la question bien sûr, racialiser le nazisme. Les « *gènes coloniaux* » du nazisme ? Rien que ça. Houria Bouteldja, généticienne créationniste devant l'éternel, a réussi un séquençage intéressant et a découvert dans les gènes du nazisme, des gènes coloniaux. Le problème serait-il là, et seulement là ? Autrement dit, s'il n'y avait pas ces « *gènes coloniaux* » qui gâchent un peu le plaisir, le nazisme serait-il *so decolonial* ? Hitler est « *un bon élève* ». Autant les chouchous méritent humiliations et claques¹⁶, autant, aux bons élèves, on ne peut pas faire la guerre, n'est-ce pas ? Ils font ce qu'on leur demande. Que demander de plus, nous qui sommes de ces assoiffés de parvenir ? D'ailleurs, on le reconnaît nous-mêmes, sans vergogne, page 53 : « *C'est le privilège des dominants de connaître nos failles. Faire partie de la race des seigneurs. C'est notre kiff à tous.* » Nous qui sommes de ceux qui veulent que le profit capitaliste ne se passe « *Pas sans Nous* »¹⁷, nous qui sommes de ceux qui font dans le *business*

14 Quoi qu'on puisse penser par ailleurs du personnage et du rôle qu'il a fini par jouer dans l'accusation de ses ex-camarades. On peut lire l'évocation de cette anecdote dans son ouvrage *La Mort mercenaire*, éditions du Seuil, 1980, pp. 240-241.

15 Cf. l'introduction, « Fusiller Hazan ? », note n°17.

16 Cf. intersection n°2 « "Eux" les juifs, "chouchous de la République" ».

17 Cf. « Une Soirée de printemps chez les racialisés », note n°8.

du rap halal, « *l'édu-tainment* »¹⁸, nous qui promouvons l'« *Apprendre, Comprendre, Entreprendre, Servir* »¹⁹ et surtout nous qui chantons « *J'veux pas brûler des voitures, mais en construire, puis en vendre*²⁰ ». Alors les juifs, les blancs, pourquoi faire tant d'histoires avec un bon élève ?

Revenons au « bon élève » de la page 59 et à ce qu'il a fait pour mériter le tableau d'honneur « *Si les techniques des massacres de masse ont révélé toute leur efficacité dans les camps de concentration [sic], c'est qu'elles avaient été expérimentées sur nous avant toujours plus performantes, [là, ça n'a pas de sens, mais c'est ça qui est écrit] et si la férocité blanche s'est abattue sur vous avec une telle sauvagerie, c'est que les peuples européens ont fermé les yeux sur les "génocides tropicaux"* ». C'est un petit condensé, bien fait et portatif, d'absurdités et d'ignominie. On a le savoir-faire. Voyons plutôt. Commençons avec les « *camps de concentration* ». C'est du Faurisson light, le refus d'employer l'expression juste – camp d'extermination – précisément là où elle s'impose est frappant et significatif. Et si c'est uniquement dans les camps de concentration que se sont déployées les « *techniques des massacres de masse* » et leur efficacité, c'est qu'on « oublie » les chambres à gaz. Sans parler des autres procédés spécifiques utilisés pour tuer massivement, rationaliser

18 Cf. l'interview du rappeur Médine dans la revue *Ballast*, qui érige et assume le confusionnisme politique en ligne éditoriale, intitulée « Faire cause commune ».

19 Devise d'ACES, l'association de Kery James, rappeur entrepreneur islamique.

20 Refrain de la chanson *Banlieusards* de Kery James, interprétée par un chœur de la MAFED sur la tribune à la fin de la « Marche de la dignité », manifestation raciale organisée le 31 octobre 2015 par cette même MAFED, société-écran du PIR lancée pour l'anniversaire des 10 ans de ce « parti ».

et industrialiser ces processus. C'est sans doute Garaudy qui a emporté le dossier dans sa tombe. La suite est prometteuse. De l'art d'être victime à la place des autres, un « nous » bien commode, que ce nous, au dessus duquel Miss B. trône allègrement, et qui a subi « *les techniques de massacres de masse* ». Ce n'est sans doute pas le plus grave. Continuons alors. C'est donc « *la férocité blanche* » qui s'est « *abattue* » sur « *vous* » (« Vous, les Juifs »). Si c'est bien « *la férocité blanche* » qui s'est « *abattue* », que pouvait-on faire ? Que peut-on en dire ? Pas grand-chose... C'est comme l'éclair, ça tombe, c'est plus ou moins embêtant, c'est comme ça. Cela dit, si on est un peu mécaniciste et complotiste des cieux, si on est un peu en recherche de punition permanente, il doit bien y avoir des raisons. C'est même peut-être pas volé, c'est peut-être quelque chose comme un châtiement divin, et si la justice de Dieu est de la partie, c'est qu'on était « *les chouchous* » et ça veut dire que c'est carrément bien fait. C'est terrible, mais c'est bien ça que signifie d'ailleurs la citation de Césaire caviardée à la fin de la préface²¹.

La « *férocité blanche* », c'est intéressant comme terme, d'ailleurs ça plaît et on l'emploie à plusieurs reprises²². Pourquoi pas, plus spécifiquement, « *férocité nazie* », ou « *férocité aryenne* » si on tient particulièrement au racialisme, qui avait effectivement court à cette bonne époque. Non, c'est la bien connue « *férocité blanche* » qui a sévi. Quand on vous dit qu'Hitler n'est qu'un bon élève, pourquoi aller chercher des

21 Cf. l'introduction, « Fusiller Hazan ? », p. 35.

22 L'expression vient de *La Férocité blanche : Des non-blancs aux non-aryens, génocides occultés de 1492 à nos jours*, de Rosa Amelia Plumelle-Urbe, chez Albin Michel, 2012, ouvrage qui inspire l'évocation récurrente du fait que le nazisme ne serait rien d'autre que l'importation en Europe de la « *férocité blanche* » des Européens coloniaux, et le voile derrière lequel se seraient cachés de nombreux génocides occultés.

poux ? La critique pourrait porter peut-être sur la façon dont la « *férocity blanche* » s'est abattue, « *avec une telle sauvagerie* », et ça c'est peut-être un peu trop, en tout cas ça ne cadre ni avec le bon élève, ni avec le caractère très policé, très administratif et bureaucratique d'un Eichmann tel qu'il est apparu à son procès en 1961. Pourtant *férocity and sauvagerie can be beautiful, isn't it ?* Mais pourquoi au fait, choisir le terme « *sauvagerie* » pour mettre en cause les génocidaires ? De la part de prétendus « indigènes » c'est intéressant. Là encore, il n'y a pas plus beaufement colonial que notre communicante de l'Institut du monde arabe. Pourquoi donc ? Mais parce que « *les peuples européens ont fermé les yeux sur les "génocides tropicaux"* ». Outre les liens à creuser sans doute entre génocide et climat, on ne peut que déplorer cette négligence vu les effets produits. Les imbéciles... Il a suffi qu'ils ferment les yeux une fois pour que ça se reproduise. C'est pas sérieux, c'est même à rendre insomniaque ou à faire des cauchemars. C'est peut-être ça aussi l'approche décoloniale très *studies* : une nouvelle et inspirée compréhension des massacres et génocides, une lecture décoloniale qu'il est temps de promouvoir. Quand les peuples européens ferment les yeux, c'est chaud : boom le génocide des Arméniens²³, une sieste : hop, le génocide au Rwanda. Attention aux clins d'œil, ça provoque des enfumades ou des razzias, et le tout « *à gogo* ». En voilà une singulière théorie alternative à la théorie du chaos, dite de l'« effet papillon ». Et avec le décalage horaire, il doit bien y avoir toujours des blancs qui dorment à nombreux, d'où les massacres de Daech. Ça tient à pas grand-chose là

23 Dont on sait qu'ils ont été massacrés par... mais qui alors, selon les Indigènes ? Un génocide gênant en tout cas pour ces ignorants fiers de l'être et au sujet duquel le silence absolu est d'or. Et quelle envie, sans doute, devant l'inflexible négationnisme de l'État turc !

encore, mais semble assez irrémédiable, en même temps... Tu fermes les yeux, tout le monde se fait massacrer. C'est donc la faute des gens, en tout cas des Européens. Alors qu'il suffisait de ne pas fermer les yeux. Et après, on ose mettre en exergue la critique, reprise de Mafalda, de l'indignation...²⁴ On parle de lutte, on parle de révolutionnaires, mais on n'a jamais lutté ailleurs que pour obtenir un poste ou faire des poses sur des plateaux télé ou des mines à la bourse du travail, invité par des élus, à la tribune avec d'autres représentants de sa classe, des bourgeois, des friqués, des parvenus. Pour empêcher un génocide, il faut faire autre chose que ne pas fermer les yeux ou même les ouvrir. On glose sur le capitalisme, l'État, le racisme institutionnel, mais que connaît-on de la répression véritable, des flics, des militaires, des gens armés ayant les moyens, le nombre, la légalité, la force et le bon droit pour soi ? Ce n'est pas en publiant des livres à *La Fabrique* ou en faisant relayer ses vidéos sur le blog Lundi Matin que l'on résiste, que l'on se bat, que l'on lutte, encore moins que l'on empêche le moindre coup de matraque, alors un génocide... Mais au final, c'est non seulement la faute des « *peuples européens* », mais c'est le retour de bâton. Ils ont fermé les yeux sur les « *génocides tropicaux* », ça a génocidé en Europe, et c'est bien fait. Seulement un juste retour des choses, puisqu'on fait dire à Césaire, que ça appelait son Hitler²⁵, vous savez, le

24 Cf. la citation de Mafalda en exergue de « Vous, les Blancs », page 29 : à Mafalda qui l'informe du fait qu'elle a lu dans le journal que 43 millions d'enfants dans le monde travaillent dans des conditions inacceptables, Suzanita répond : « *Et alors ? C'est notre faute peut-être ? Non ! On peut y faire quelque chose, nous ? Non ! La seule chose qu'on puisse faire, c'est de nous indigner et crier : "C'est un scandale !! C'EST UN SCANDALE !" Et voilà, Crie-le toi aussi : C'est un scandale !! Comme ça, l'affaire sera réglée et on pourra jouer en paix.* »

25 Cf. « Fusiller Hazan ? », note n°16.

bon élève, celui que mon cousin voit pas qui c'est, il est venu, c'est n-o-r-m-a-l, le minimum syndical. Alors juif, et autres génocidés par Hitler, cessez donc de vous plaindre.

Pas une larme à verser donc sur le sort des juifs quand on est « indigène », ce serait un peu, toutes proportions gardées, comme un syndrome de Stockholm sans doute. *« L'école m'a bien dressée [à « abhorrer Hitler » et à pleurer sur le sort d'Anne Franck]. Quand j'entendais une expression du genre : "Arrête de manger en juif!", je lançais des regards noirs de matonne. L'âne, c'était moi [et non pas son cousin qui ne connaît pas l'existence d'Hitler]. Avec Boujemaa [le cousin] j'ai compris quelque chose. Pour le Sud, la Shoah est – si j'ose dire – moins qu'"un détail". Elle n'est même pas dans le rétroviseur. Cette histoire n'est pas mienne en vérité et je la tiendrai à distance tant que l'histoire et la vie des damnés de la terre resteront elles aussi "un détail". C'est pourquoi, je vous le dis en vous regardant droit dans les yeux : je n'irai pas à Auschwitz »*, page 54. On dénigre sans problème les larmes versées à propos d'Anne Franck, l'abhorration apprise d'Hitler, la vigilance face à l'antisémitisme imposée par l'école, sans doute blanche, et on valorise la méconnaissance, voire l'ignorance ou le déni. Le génocide est clairement l'objet d'un chantage : prendre en compte « la Shoah » est suspendu au fait que « l'histoire et la vie des damnés de la terre » ne soit plus « un détail ». À part une épreuve de force et une prise de pouvoir sur l'histoire (et quelle histoire !), on ne voit pas bien finalement pourquoi il faut que l'un soit avéré, ou reconnu de la manière qu'on l'exige, pour ne pas remettre en cause l'autre. Et puis, la citation des propos de Le Pen avec laquelle le lien est fait explicitement par l'usage des guillemets, est vraiment fine, elle sera reprise de manière récurrente, avec variations. Un humour du « détail » que l'on partage aussi avec feu les négationnistes d'ultragauche de La Vieille Taupe. Remarquons que qui aura déjà côtoyé le

verbe et les raisonnements alambiqués et paralogiques du négationnisme ne sera pas dépaycé en parcourant certains passages du livre de Bouteldja. Au-delà des formes retorses, on puise aussi largement dans le registre négationniste, on emprunte des images, des références, des sympathies et des outrances typiquement mises en jeu dans ces mécanismes intellectuels pervers qui se caractérisent par l'apparent paradoxe d'être aussi répugnants que propres sur eux. Parfois on fait sien les exemples cités par Vergès en défense des *Mythes fondateurs de la politique israélienne* du négationniste Roger Garaudy, stalinien converti à l'islam et convertisseur au négationnisme en « terres d'islam ». C'est sans doute dans la rhétorique vergessienne qu'on aura pêché les Aborigènes d'Australie et le sort qu'ils ont subi, mais également cette obsession pour les Indiens d'Amérique dont une tribu disparaît par an, nous révèle l'avocat des meilleures causes. Quel manque d'imagination ! Connaît-on donc si peu de choses, de « peuples », de tribus qu'on ne puisse pas en citer de nouveaux, mais seulement simplifier les exemples ressassés, est-on à ce point incapable de sortir des sentiers déjà battus et rebattus de l'ignominie ? On ressort les mêmes massacres, les mêmes morts-cautions, sans vergogne, comme s'ils étaient empaillés, véritables alibis exposés et usés par la ritournelle de la concurrence victimaire des dealers de cadavres²⁶.

Il s'agit de normaliser l'antisémitisme en accusant sa dénonciation d'appartenir au monde blanc. Ainsi page 39 on apprend que « *les plus révoltés par l'antisémitisme, c'est vous [les Blancs]. N'avez-vous pas mille fois sacrifié Céline, Barbie et tant d'autres sur les bûchers de la place publique ?* » Au-delà du fait que cela fait longtemps qu'il n'y a plus de « bûchers » en place publique, les braves personnes citées ne sont pas des

26 Voir à ce sujet la plaidoirie publiée dans *Le Procès de la liberté* [sic], Roger Garaudy et Maître Jacques Vergès, Éditions Vent du Large 1998, p.109-132.

sorcières, mais des antisémites, et un boucher. Voilà donc les vraies victimes. Avaient-ils vraiment tort pour que des blancs leur fassent subir de tels supplices, que tout bon décolonial ne peut que regretter ?

L'antisémitisme, en tant que tel, est d'ailleurs assumé comme une évidence au détour d'une phrase, quand elle se prend pour Jeanne d'Arc, et que cette drôle de voix vient la rappeler à l'ordre.

« La voix : Il y a une unicité de la Shoah. Le risque de retirer au génocide nazi sa singularité existe et vous auriez raison de le pointer. La tentation négationniste guette chez les antisémites [c'est donc le courant politique dans lequel elle assume naturellement d'évoluer]. Mais avoir laissé la commémoration du génocide nazi devenir une "religion civile européenne" fait craindre le pire car, en une religion, on croit ou on ne croit pas. L'athéisme en la matière fait des émules, il se reproduit. N'en déplaise à Claude Lanzmann, le temps du blasphème est venu. Contre son "Ici, il n'y a pas de pourquoi", il faut au contraire continuer à s'interroger sur la généalogie de ce crime [sur la généalogie, vraiment, et pas sur a-t-il eu lieu ? À qui profiterait-il ? tout ça, tout ça...]. Si vraiment vous craignez le négationnisme, il devient urgent de tordre le cou à ces idéologies qui vous glorifient comme victimes suprêmes et créent des hiérarchies dans l'horreur », page 59. Au-delà de la référence au « blasphème » déjà citée dans l'introduction « Fusiller Hazan ? », l'évocation de l'athéisme vient proposer une solution plus radicale : le refus de croire, donc un négationnisme actif qui vise au prosélytisme, puisqu'il « fait des émules » et « se reproduit ». Voilà encore la menace : tant que l'équilibre victimaire n'est pas rétabli, du négationnisme il y aura. D'ailleurs le problème du négationnisme n'est clairement pas une crainte partagée. Craindre le négationnisme, c'est forcément l'affaire des juifs, « si vraiment vous craignez le négation-

nisme », mais le craignez-vous vraiment ? Parce qu'on ne sait jamais avec vous, c'est peut-être pour faire genre. Juifs, vous êtes si mesquins et pleurnichards, avec toute cette duplicité, ces pactes avec le diable, tout est bon pour que vous vous mettiez à toutes les places de victimes, normal qu'on vous déteste et qu'on soit soumis à la « *tentation* » du négationnisme, qui guette chez « Nous, les antisémites ». Et puis c'est vrai qu'humainement, intellectuellement, moralement et politiquement, c'est « *tendant* », le négationnisme.

Ensuite sont glissés ça et là quelques éléments un peu hétérogènes, sans doute pour préparer une défense éventuelle au cas où le texte pourrait être poursuivi, au nom de la loi Gayssot par exemple. Ici par une phrase démentie par tout ce qui précède et tout ce qui suit : « *Ou pour le dire autrement, clamer ensemble et plus fort que non, la Shoah, comme tous les crimes de masse, ne sera jamais un "détail"* », page 60. Attention, on n'a pas pu s'empêcher de jouer un peu avec le feu quand même, « *comme tous les crimes de masse* »... En fait, on le sait, « jamais » n'est pas « partout », ça dépend où le point de vue se situe, au Sud, au Nord, à l'Est ou surtout à l'Ouest...

Il est d'ailleurs particulièrement important pour le raisonnement, en même temps qu'on fait sortir le génocide du rétroviseur des « indigènes », d'écarter toute question autour de l'antisémitisme. Celui qui poserait problème, aurait « des dents » – contrairement à « l'antisémitisme édenté » qu'on ne craint pas de revendiquer – eh bien il ne pourrait être que « blanc », et voilà qui simplifie la question et ouvre tout un champ de possible. Ainsi, page 55, après le regard dans les yeux à propos du fait de ne pas aller à Auschwitz, elle ajoute que « *la parole de mon cousin m'est précieuse* », – il s'agit toujours du cousin à l'ignorance magique – parce qu'il dit « *des choses qui nettoient* », et à trop fréquenter les juifs, même pour les insulter

et faire l'éloge d'un relativisme négationniste, on a besoin de « se nettoyer », de la fréquentation de cette vermine sans doute, cette poussée d'hygiénisme politique n'est pas sans évoquer le champ lexical nazi à l'endroit des juifs... Toujours ces sous-entendus fielleux. Dans la continuité de ce nettoyage salvateur, on apprendra aussi que « *nous* [les Arabo-musulmans] *ne sommes pas antisémites non plus* » (non plus c'est-à-dire comme les Inuits, Dogons et Tibétains, figures du bon sauvage absolu, très éloignés puisqu'effectivement exclus du paysage racaliste, qui sont là justement parce qu'ils « *s'en foutent* » des juifs). « *Non, les Inuits, les Dogons et les Tibétains ne sont pas antisémites. Ils ne sont pas philosémites non plus. Ils s'en foutent de vous* [les Juifs]. »

Voilà donc l'application du paradigme décolonial et de son racialisme « *au sous-problème* » juif, à part le choix entre être antisémite ou philosémite, la seule neutralité serait de « *s'en foutre* » des juifs, étrange bienveillance qui n'est réservée qu'aux peuples qui ont la chance de ne pas avoir connaissance de l'existence des « juifs ». Sans doute une proposition de réformer l'amitié entre les peuples, d'un point de vue non pas « moral », mais bien « politique » : c'est la guerre de tous contre tous, un monde où, au mieux, on s'en fout de vous. Bienvenue dans la race sociale !

En voilà une bonne chose de faite. Et pourquoi ne peuvent-ils pas être antisémites, les « *Arabo-musulmans* » ? Parce qu'« *il existe une foultitude de conflictualités entre nous* [c'est un nous simple, de part et d'autre, sans problèmes, c'est formidable ces catégories, ça range aussi bien que des *Tupperware*] *mais elles ne sont pas de nature nazie* ». Voilà un acquis théorique novateur et utile. Après les gènes, le nazisme est une nature, que ne partagent pas « *les Arabo-musulmans* ».

Si l'on résume donc :

1. L'antisémitisme est une modalité de la conflictualité. C'est déjà intéressant.

2. En dehors du nazisme, pour ce qui est de l'antisémitisme, point d'existence. C'est simple, clair et précis. Ni avant, ni après, ni autrement. L'antisémitisme est nazi ou ne sera pas. Notons tout de même que « *le plus souvent* » ces conflictualités sont « *coloniales* ». Oui parce que quand ce n'est pas l'existence d'Israël qui donne à tous les « *Arabo-musulmans* » un statut de victime, c'est le décret Crémieux (page 56 toujours) qui a rendu les juifs français et donc corresponsables de la politique coloniale française. Les juifs, toujours dans les mauvais coups, dans le mauvais camp.

On trouve par exemple plus loin : « *La Shoah ? Le sujet colonial en a connu des dizaines. Des exterminations ? À gogo. Des enfumades, des razzias ? Plein* », page 111, tous ces non-détails à propos desquels il est bon « *de clamer et plus fort* », ça donne le tournis. Ce que Houria Bouteldja qualifie ici de « *Shoah* » (terme teinté de religiosité), est l'extermination planifiée des juifs d'Europe, « la solution finale au problème juif ». À cette fin ont été mobilisés des milliers d'emplois, des hordes d'experts chargés de faire fonctionner au mieux le génocide industriel. Une extermination systématique, concentrée dans des camps de travail et d'extermination, usines à cadavres, accompagnée par ladite « *Shoah par balle* » des *Einsatzgruppen* sur le front de l'Est. Entre cinq et six millions de morts. Ces caractéristiques qu'il est important de pouvoir analyser pour comprendre, si tant est qu'on ne fétichise pas l'ignorance apparemment salvatrice, il faut leur laisser leurs spécificités propres, elles font de l'extermination nazie la seule de nature industrielle. Selon Bouteldja, ce type tout à fait spécifique d'extermination fut fréquent, alors qu'en fonction des connaissances humaines (nous excluons les autres galaxies et leurs indigènes), elle ne s'était jamais produite auparavant, ni depuis. « *À gogo* » de quoi, donc, Houria ? Entendons aussi le ton de marchand de tapis

employé : ici l'on vend du génocide à la criée, reste à trouver des chalands. Se faire le Monsieur Jourdain du négationnisme, le voilà le devenir décolonial, l'ignorance et la bêtise matinées d'arrogance tapageuse comme vertus cardinales.

À propos des « génocides *à gogo* » ou « *tropicaux* », on ne parlera jamais dans cet ouvrage sérieusement de tel ou tel massacre, dans telles circonstances. On n'évoquera même pas l'abominable histoire, toujours en cours, de l'enfermement administratif, effectivement parent et cousin des camps de concentration (encore une fois les camps d'extermination c'est quand même vraiment aussi autre chose, mais apparemment ce n'est pas l'objet). On parle de « *la Shoah* » mais pas de ça, n'ennuyons pas Boujdema et ne remplissons pas tous les rétroviseurs de nos indigènes de choses qui *ne les concernent pas*. Cette histoire de l'enfermement administratif a pourtant son importance. Elle a commencé en Afrique du Sud et se perpétue jusqu'à aujourd'hui, avec des heures plus ou moins riches et sous des formes diverses. Ayant servi à enfermer les nomades, les prostituées, les vagabonds, les républicains espagnols, les Algériens, du FLN ou pas, des membres de l'OAS, les ressortissants de pays ennemis en période de guerre, comme les Japonais aux États-Unis pendant la Seconde Guerre mondiale, enfermant aujourd'hui les sans-papiers pour des durées de plus en plus longues, elle menaçait il y a peu de s'étendre aux prisonniers en fin de peine. Il reste vrai que la « race » n'a pas forcément à voir là-dedans, même si le camp reste un moyen particulièrement adéquat pour gérer la « race » des autres. Il ne s'agit pas de combler ce manque. On fait seulement la remarque que ce ne sera pas – et on ne s'en plaindra pas vu le style, le ton et les perspectives de notre auteure – l'occasion de parler, par exemple, du camp de concentration allemand de Shark Island

en Namibie, qui a servi à un génocide²⁷. Pourquoi en parlerait-on ? On ne s'occupe pas des morts ou des mémoires, on s'occupe de négocier des réparations, d'obtenir un bon « *deal* », comme celui que les juifs ont obtenu des blancs finalement, on gère cadavres et héritages. Alors ? *Don't panik !*

D'ailleurs l'étrange expression « *antisémite édenté* »²⁸ sert à se définir sans vergogne, et à assumer cette fameuse tentation négationniste finalement bien naturelle. « *À ce propos – vous allez me détester – vous avez une dette envers les "antisémites édentés" que nous sommes. Lorsque certains d'entre nous, mal dégrossis, s'invitent dans le débat républicain avec leurs pataugas*²⁹ [?], quelque part, ils vous sont utiles. Lorsque par exemple ils [certains d'entre nous mal dégrossis] s'en prennent à la mémoire du génocide, ils touchent à quelque chose de bien plus sensible que la mémoire des Juifs. Ils s'en

27 Le camp de concentration allemand de Shark Island se trouvait sur le territoire de l'actuelle Namibie. En fonctionnement de 1905 à 1907, il est utilisé par l'empire allemand au moment du massacre des Héréros (appelés aussi à tort Hottentots) et des Namaquas. Entre 1 000 et 3 000 d'entre eux, hommes, femmes et enfants, y sont morts. Le travail forcé y est de rigueur et ce camp est considéré comme un des premiers avatars de système concentrationnaire. Sans qu'il soit associé à un dispositif spécifique de mise à mort, il a été un des moyens important de ce qui est considéré comme le premier génocide du XX^e siècle.

28 Concept adapté d'Albert Memmi qui invente la notion de « racisme édenté » pour parler du racisme des « opprimés », dans *Le Racisme, description, définition, traitement*, Paris, Gallimard, 1982. C'est sans doute par « *exquise perfidie* » qu'on caviarde ainsi une notion inventée par celui qui a aussi théorisé le concept de « *judéité* ».

29 La « pataugas » est une chaussure toilée traditionnelle du Pays basque avec une épaisse semelle crantée obtenue avec de la pâte de caoutchouc chauffée à l'aide d'un réchaud à gaz, d'où son nom. La pataugas étant l'une des seules chaussures de marque à être distribuées en Algérie dans les années 50 et 60, elle fut beaucoup portée par les combattants du FLN, dont elle constituait un des éléments vestimentaires de la panoplie.

prennent au temple du sacré : la bonne conscience blanche. Le lieu à partir duquel l'Occident confisque l'éthique humaine et en fait son monopole universel et exclusif. Le foyer de la dignité blanche. Le bunker de l'humanisme abstrait. L'étalon à partir duquel se mesure le niveau de civilisation des subalternes. En fait, les indigènes, impolis et insoumis à cette règle, dès lors qu'ils la contestent, révèlent des secrets de famille », page 67. On se positionne dans un raisonnement qui reprend une structure paranoïaque : si le génocide est « *le temple du sacré : la bonne conscience blanche* », c'est vraiment là qu'il faut attaquer, démasquer, lever le voile sur les « *secrets de famille* ». La notion de dévoilement ouvre la porte du complotisme, car où y aurait-il secret sinon dans le mensonge ? Alors, que nous dévoilent donc les plus « *mal dégrossis* » des « *antisémites édentés* » ? Ils « *s'invitent dans le débat républicain* » avec leurs étranges pataugas (chaussures typiques des indigènes mal dégrossis sans doute) et « *s'attaquent à la mémoire du génocide* ». Ce passage va résonner dans la suite du livre puisque le terme « *mal dégrossi* » sera repris dans l'épithète finale : « *Je pense donc je suis, je suis... une khoroto* [ndlr : « *du dialecte maghrébin. Qualifie, dans le registre de l'autodérision et de l'humour, un "Arabe" mal dégrossi* »]. *Ça suffira pour ma tombe.* » Sous des allures d'humilité toute religieuse, vient alors s'inscrire une deuxième signature. Le sous-texte affleurant dans l'extrait précédent trouve ici son aboutissement en finissant de tisser un sale fil qui court dans l'ensemble du livre : elle sera donc elle-même cette « *khoroto* », cette « *"Arabe" mal dégrossie* » qui « *s'invite dans le débat public* » et « *s'en prend à la mémoire du génocide* ». Quand on sait que l'autre occurrence de « *Khoroto* » concerne le *coming out* du « *personnage improbable* » que constitue « *l'indigène homosexuel* »³⁰, on peut se demander quel est exactement ce *coming*

30 Cf. « *Parcours de lecture* », p.195.

out qu'elle nous réserve *post mortem*. Voudrait-elle ici se faire reconnaître au nom de ceux que Serge Thion³¹ appelle, avec une référence perverse au judaïsme, « *marranes* »³², c'est-à-dire ces négationnistes qui, comme les marranes convertis de force d'Espagne et du Portugal qui continuaient à pratiquer le judaïsme en secret, exerceraient la promotion de « leur foi » négationniste malgré une normalisation de façade, et dont l'identité politique véritable ne devrait être avérée que *post mortem*? Le « *vous allez me détester* » sonne comme une incitation à poursuivre la relation sadomasochiste. On se sait donc détestable, on l'affiche même. On agite d'ailleurs volontairement, et avec un sadisme récurrent, l'horreur, ne serait-ce que quand on nous demande un peu d'abnégation. Il faudrait par exemple « *se résoudre à la défaite ou la mort de l'oppresseur, fût-il Juif* ». Est-ce à dire que fermer les yeux, maintenant, deviendrait une vertu décoloniale, et au prix de quel massacre, qui cette fois-ci ne compterait pas?

31 Chercheur au CNRS dont il a été exclu en novembre 2000, proche de Dieudonné en 2007 et entré dans le Mouvement des damnés de l'impérialisme de Kémi Séba en 2009, passé de la négation du génocide causé par les Khmers rouges à celle des chambres à gaz depuis la fin des années 70 et rédacteur de la revue diffusant des contenus négationnistes *La Gazette du Golfe et des banlieues* à partir du début des années 90, Serge Thion s'est fait le passeur entre une certaine extrême gauche anti-impérialiste et les rangs des prosélytes du négationnisme, notamment ceux d'Ahmadinejad (« *héros* » de Bouteldja, donc) et de la République islamique d'Iran.

32 Cette expression est explicitée sur le site négationniste Aaargh réputé être tenu par Serge Thion. Dans *Mort d'un révisionniste marrane*, il révèle *post mortem* l'identité politique d'un militant négationniste, Marc Rouannet, dont il fait l'éloge funèbre parce que, comme d'autres « *marranes* », il aurait jusqu'à son décès « *œuvré en secret* ». La mort est théorisée comme le moment où enfin la révélation du credo négationniste est possible.

Divagations décoloniales autour du genre

Sans surprise, c'est aussi à propos de l'homosexualité et des rapports de genres que se développe un point de vue particulièrement réactionnaire, alors même qu'on prétend faire particulièrement cas des femmes, du moment qu'elles sont « indigènes ».

On commence avec l'Iran, ou plutôt, parce qu'on aime les raccourcis, y compris géographiques, avec l'Australie, qui va nous y mener, page 32 : « *Que faire ?* » (par rapport à l'extermination des Aborigènes d'Australie, où elle voyage quand elle écrit ce passage), ceux qui restent « *noient leur culpabilité dans l'alcool et sont clochardisés* ». Pour oser une telle affirmation, il reste à croire que ce soit intégralement vrai, et franchement on en doute. C'est quoi qu'il en soit un point de vue d'Occidentale arrogante, qui n'y connaît rien, méprise et surplombe les autres, en l'occurrence les Aborigènes. Serait-on toujours « l'indigène » de quelqu'un ? D'ailleurs « *dans la rue, ils ne me regardent pas. Ils passent leur chemin comme des fantômes* ». Voulez-vous savoir à quoi on reconnaît un peuple de fantômes ? Envoyez Bouteldja en voyage passer quelques jours quelque part, et si les autochtones ne la regardent pas dans la rue, le diagnostic est posé. On a là des considérations du guide du routard décolonial typiques des orientalistes du XIX^e siècle. Quand on se demandait à quoi pouvait bien servir une égérie raciale : à détecter les peuples fantômes. C'est l'ONU qui va être contente ! Reprenons : que faire donc ? « *Rien. C'est trop tard.* » Saut de paragraphe. « *Parfois il se passe des choses* », on attend le retour du possible, de la révolte, du refus ou de la révolution ? Non, il s'agit d'Ahmadinejad, qui aux États-Unis, professe qu'il n'y a pas d'homosexuels en Iran. Une véritable

passion pour tous les types de négation³³ ? Sans doute. « *Ahmadinejad, mon héros* », soupire-elle juste après.

Faisons déjà étape ici car même si des éléments ont déjà été mentionnés dans le texte « Une Soirée de printemps chez les racistes » dans ce livre, il faut préciser que ce si aimable président iranien, entre autres exploits, aura organisé en décembre 2006 une conférence « Étude sur l'Holocauste : perspective mondiale » qui a réuni le gratin négationniste international ; parmi lesquels six fanatiques juifs ultra-orthodoxes anglais venus plutôt par antisionisme. Comme quoi la convergence des luttes a parfois du bon – et preuve, s'il en fallait d'autres, que le judaïsme affiché de certains est bien plus un cadeau et une caution aux antisémites qu'une quelconque garantie contre l'antisémitisme (n'est-ce pas l'UJFP ?). Parmi les invités formidables reçus alors en grande pompe, comme des chefs d'État, Robert Faurisson n'est pas en reste. Il s'agissait tout de même de réunir les meilleurs experts, pour enfin trancher sur la réalité du génocide des juifs, sans doute les spécialistes se sont aussi attachés – en si bon chemin pourquoi se priver ? – à régler la question de l'existence des chambres à gaz, depuis si longtemps soumise au doute. *And the winner is ?*

Revenons à nos mythomanes spécifiques. Faurisson a eu là l'occasion de rendre un hommage lyrique à Ahmadinejad qui a déjà fait savoir de nombreuses fois que l'extermination des juifs pendant la Seconde Guerre mondiale était un « mythe ». En tant que président décolonial, on doit avoir des prix de gros sur les « mensonges artisanaux ». Faurisson louera le « courage », la « clarté », « l'héroïsme », du président. Décidément cet indigène iranien est très prisé, il est le héros de tant de français de choix, c'en est presque incroyable. Paraphraser Faurisson (dont on n'évoque pas le nom) il fallait y penser !

33 Sur Ahmadinejad et le négationnisme voir « Une Soirée de printemps chez les racistes », p. 78.

Reprenons là, nous sommes encore proches, il n'y a qu'un saut de ligne qui nous sépare de la déclaration de Bouteldja : « *Il n'y a pas d'homosexuels en Iran.* » C'est Ahmadinejad qui parle. Cette réplique m'a percé le cerveau. Je l'encadre et je l'admire. *"Il n'y a pas d'homosexuels en Iran."* Je suis pétrifiée. Il y a des gens qui restent fascinés longtemps devant une œuvre d'art. Là, ça m'a fait pareil. Ahmadinejad, mon héros. [...] Elles font mal aux tympanes ces paroles. Mais elles sont foudroyantes et d'une mauvaise foi exquise. Pour les apprécier il faut être un peu lanceur de chaussures. Une émotion de minables, je dois avouer. Admirons la scène. Rien n'est plus sublime. » Malgré la dénéga-tion, on essaye de faire le Genet du XXI^e siècle en s'installant dans l'esthétisme. Reste un certain suspense : pourquoi cette fascination ? La réponse tombe : « *Ahmadinejad est en voyage officiel et doit prononcer un discours à l'ONU au moment où Abou Ghraib est au cœur de toutes les polémiques.* » Le chantage, toujours, le ressentiment et l'esprit de revanche : la négation discursive de l'existence des homosexuels en Iran et leur lyn-chage réel contre la négation des atrocités d'Abou Ghraib : un point partout, la balle au centre. Un mensonge en annulerait un autre, dans un effet de manche à la Vergès. « *Un mensonge artisanal face à un mensonge impérial. Oui, c'est minable* », page 35. Le dénigrement de son propre point de vue comme point de départ émancipateur sans doute... C'est aussi une manière de dire : c'est le minimum, on pourrait sans doute mieux faire, mais c'est mieux que rien. D'ailleurs le projet qu'on laisse craindre à plusieurs reprise dans le livre pourrait se faire plus important encore : nier les chambres à gaz par exemple, pourquoi pas. Un autre mensonge artisanal face à l'extermination industrielle, face à une « *vérité blanche* », ce serait vraiment le moindre des épisodes de cette guerre asy-métrique où on fait feu de tout bois, de tout combustible

conceptuel, sans vergogne. Un « *mensonge artisanal* », c'est comme de l'« antisémitisme édenté », ça ne fait pas de mal, ça fait juste plaisir.

Et ça continue : « *Ahmadinejad* : "Il n'y a pas d'homosexuels en Iran." Stupéfaction. Tollé général. Ou presque. Du moins je le suppose. Les cyniques blancs comprennent. Les anti-impérialistes encaissent. Les autres – la bonne conscience – ont les boyaux qui se tordent. Le sentiment qui suit : la haine. Et moi, j'exulte. Normalement, je dois saisir ce moment du récit pour rassurer : "Je ne suis pas homophobe et je n'ai pas de sympathie particulière pour Ahmadinejad." Je n'en ferai rien. Là n'est pas le problème. La seule vraie question c'est celle des Indiens d'Amérique [sic]. Ma blessure originelle », page 33. Houria Bouteldja « *exulte* » face aux déclarations homophobes, dans un contexte de répression directe, d'Ahadinejad, qu'elle qualifie (page 34) d'« *indigène arrogant* ». Le panarabisme permet un interclassisme délirant, en associant au président iranien sous le statut d'indigène les « damnés de la terre » dont on se réclame. Et voilà bien ce que la race permet. Décidément, entre la détestation et l'exultation, on agite impressions et sentiments intenses pour, avec l'évocation des Indiens d'Amérique, atteindre le ridicule dans la mise en scène de soi.

Les poncifs racistes sont aussi repris en ce qui concerne ces indigènes forcément virils, ce qui combine ainsi menace et attrait dans une proposition de fascination sadique : « *Sous la pression, certains hommes de chez nous enfilent un masque blanc. Ils le portent mal. Fatalement, il les défigure. S'interrogent-ils sur leur violence envers nous ? Tu parles. Ils sont laids parce qu'ils n'abdiquent leur virilité que pour plaire aux Blancs. Pas parce que nous subissons leur violence. Ils abdiquent devant le pouvoir. Quand ils convoitent une femme blanche, ils sont chevaleresques, prévenants, romantiques. Des qualités insoupçonnables dans l'in-*

timité de nos HLM. J'en viens à préférer les bons gros machos qui s'assument. Je vous le dit mes sœurs, il faut trancher dans le vif. Quand les hommes de chez nous se réforment sur injonction des Blancs, ce n'est pas bon pour nous. [...] Quand on chasse le naturel, il revient au galop. Et c'est nous qui nous prenons les sabots en pleine poire. Comme je nage dans mes contradictions, je l'avoue, je préfère l'authentique à la copie », page 78. Qu'est-ce que c'est que ce naturel qu'on chasserait ? Le mythe du bon sauvage dégouline ici en assignation raciste et nauséabonde. Quelle vulgarité ! Comment laisser dire qu'on préfère les « *bons gros machos qui s'assument* » plutôt que ceux qui pourraient vouloir draguer des « *blanches* ». « *Je préfère l'authentique à la copie* » : comment ne pas y voir une subtile allusion à cette manière très « antifasciste » de qualifier le rapport entre le FN et la droite ? Un léger clin d'œil appuyé : pour la guerre des races, rien ne vaut un bon Ménard, une bonne Marine Le Pen, non ? C'est à plus forte raison que cette phrase, même dans un contexte où l'écriture est très mal construite, trouve difficilement sa place dans la logique interne du développement.

Puis, assumant sans complexe d'être du côté de l'aile droite de l'islam, elle énonce que le féminisme dans le « *monde islamique* » a été importé par des hommes, et que fidèle à sa guerre de tous contre tous, – chacun son clan, sa race, son genre et nique le monde –, cela ne peut être que par soumission à l'Occident. Une double disqualification, en somme, pour ces hommes qui se soucient des relations de genre, dans un racialisme total. Ce courant se retrouve présenté comme rassemblant cinq « figures du réformisme dans l'islam ». « Réformateurs » serait trop sympathique, « réformistes », par effet d'amalgame, c'est méprisable. Ce sont des traîtres à la solde des blancs. Elle qui usuellement aime tant ses frères, là il se trouve qu'elle n'est pas si compréhensive. Les violeurs ça va, les

réformateurs « *ils me fatiguent ces mecs* ». Voilà pour « *Qasim Amine, Mohammed Abduh, Tahar Haddad, Taha Hussein, Mohammed Rachid Rida* »³⁴.

Après le féminisme, on peut s'en prendre aux homosexuels, et c'est à leurs propos qu'on pourra être les plus haineux : l'homosexualité, surtout celle des « indigènes » est un fantasme de blanc ou presque, et l'homosexuel maghrébin, un « *personnage improbable* ». On est tranquille puisque certains qui s'affichent homos acceptent de faire comme s'ils prenaient ça pour de l'amour et lui servent de caution ainsi que de faire-valoir identitaire³⁵. « *À propos de virilité, avez-vous remarqué, sœurs, l'émotion qui s'empare d'un démocrate blanc lorsqu'un banlieusard déclare son homosexualité devant micros et caméras ? Entendre un lascar faire son coming out : un kiff de blanc civilisateur, un aboutissement pour l'indigène retardataire. Car pour un khoroto faire de sa*

34 Quand, avec Qasim Amine, Mohammed Abduh, Tahar Haddad, Taha Hussein et Mohammed Rachid Rida, Houria Bouteldja cite cinq noms qui représenteraient le « *féminisme dans le monde arabe* » et qu'elle discrédite parce que ce sont des hommes, elle trouve moyen de dire faux. Les « réformateurs musulmans » Mohamed Abdou et Rachid Rida ne sont ni de près ni de loin des « féministes », ces « modernisateurs » qui prônent le retour aux fondements de l'islam ont été au contraire des jalons d'un certain néo-fondamentalisme (avec des nuances mais sans entrer ici dans les détails). On se demande en revanche pourquoi ne pas citer au moins la célèbre Hoda Chaaraoui, Egyptienne de la première moitié du XX^e siècle qui lutta, entre autres, contre le voile... Peut-être parce que le raisonnement bancal apparaîtrait pour ce qu'il est. Quant à Qasim Amine, penseur égyptien féministe et rationaliste, Tahar Haddad, syndicaliste tunisien qui a milité pour les droits des femmes et Taha Hussein qui étudie la poésie préislamique et défend au début du siècle l'idée que le Coran ne peut pas être utilisé comme source objective pour l'histoire, leur relégation doit faire à Bouteldja l'effet d'un de ces « blasphèmes » dont elle a le secret. En fait elle se positionne ainsi dans un horizon absolument réactionnaire et défend les courants les plus conservateurs de l'islam politique.

35 Cf. intersection n°4 « Être l'homo du PIR, ou ne pas être - Un ultimatum ».

sexualité une identité sociale et politique, c'est entrer dans la modernité par la grande porte. Le Blanc est au bord de l'extase. [...] J'en ai marre de ces héros à deux balles. Mais le démocrate blanc entre en transe. Quand il rencontre ce personnage improbable, il est secoué de spasmes, d'une envie irrépressible de l'embrasser, de le serrer dans ses bras et de communier avec lui », page 80. Au-delà de cette mise en scène assez sordide du plaisir sexuel, ceux qui seront le plus entraînés dans la boue, ce sont bien sûr les renégats totaux, renégats de la race et de la sexualité, un « improbable » maghrébin homosexuel par exemple, qui sera alors tour à tour qualifié de « banlieusard », « lascar », « indigène retardataire » – alors qu'Ahmadinejad est lui tout à fait à l'heure et arrogant, ce qui est une qualité – « khoroto » (ce serait, d'après une note, « du dialecte maghrébin. Qualifie dans le registre de l'autodérision [là des autres] et de l'humour un "Arabe" mal dégrossi »), « l'indigène » serait aussi doté d'une conscience « encore archaïque », « hypnotisé », comme la fois précédente contre les « réformistes » de l'islam. La sentence tombe comme un couperet : « J'en ai marre de ces héros à deux balles. » Sachez alors que l'« ennemi qui le tétanise et le nargue [le étant le « démocrate blanc »] : la redoutable et insolente virilité islamique. Celle qui rend fou. Celle qui fait baver les phallocrates. "Ils voient leurs femmes. Ils peuvent en avoir quatre. Les salauds !" ». Ainsi le débat est bien posé, ça fait plaisir d'avoir des gens qui bossent à l'Institut du monde arabe. C'est un peu trop intello mais ça va, en s'accrochant, on arrive à suivre. C'est peut-être parce que le texte, facétie rhétorique, s'adresse à « Nous, Femmes Indigènes » que le ton, quand il n'est pas badin, se fait au moins familier et souvent vulgaire dans l'expression. « Mais à part ça, il paraît que dans les cercles philanthropiques, on s'inquiète de notre sort, à nous les meufs. Sans déconner ? » De même, quand elle résume et explique pour les « sœurs » ce qu'elle veut dire, cela donne des stupidités

simplificatrices sur un ton paternaliste et même colonial, on n'est pas loin du « petit nègre », c'est l'indigence intellectuelle faite discours : *« Ce que je veux dire, sœurs, c'est que les sociétés européennes étaient horriblement injustes vis-à-vis des femmes (on y a immolé des milliers de "sorcières") mais que celles-ci, grâce à l'expansion capitaliste et coloniale, ont largement amélioré leur condition au détriment des peuples colonisés »*, page 88. Au-delà du fait que c'est toujours le même schéma qui refuse absolument de comprendre, ou même d'envisager, ce que sont des rapports sociaux ou le capitalisme, en tous les cas, tout ce mélange de rage « indigène » et de savoir pillé « aux blancs », dans cette langue si fleurie, c'est normal que ça subjugué Océane Rose Marie et qu'elle trouve ça « *(up)percutant* »³⁶.

Sans aller jusqu'en Iran d'ailleurs, dans la suite du passage précédent, l'homophobie se porte bien :

« Les Blancs, lorsqu'ils se réjouissent du coming out du mâle indigène, c'est à la fois par homophobie et par racisme. Comme chacun sait, "la tarlouze" n'est pas tout à fait un "homme", ainsi, l'Arabe qui perd sa puissance virile n'est plus un homme. Et ça c'est bien. C'est même vachement bien. », page 81. On continue à la page suivante : *« Regardons nos parents, regardons nos frères, regardons les femmes de nos quartiers. Et observons les élites blanches. Et puis, redécouvrons nos mères, nos pères, et nos frères. Eux, des ennemis ? Il n'y a pas de réponse simple à cette question. Je mentirais si je répondais un non franc et sans appel. Mais je fais le choix conscient de dire non car ma libération ne se fera pas sans la leur. Comme Assata Shakur, je dis : "Nous ne pouvons pas être libres tant que nos hommes sont opprimés". Non, mon corps ne m'appartient pas. Je sais aujourd'hui que ma place est parmi les miens.*

36 Océanerosemarie, « Qui a peur de Houria Bouteldja ! », *Libération*, 30 mai 2016.

Plus qu'un instinct, c'est une démarche politique. » On constate toujours ce tour de passe-passe : elle prétend formellement se dédouaner tout en assumant en fait racisme et homophobie.

L'exhibition de son histoire familiale vaut modèle : *« Je partage les rênes de ma vie avec elle [sa mère], et avec toute ma tribu. De toute façon, si je les leur avais retirées, je les aurais données aux Blancs. Plutôt crever. Je préfère gérer. Et naviguer à vue. Le racisme est pervers. C'est un diable. Voyez comment en sa présence, tout devient paradoxal et brumeux. Vite une torche ! »*, page 73. Voilà comment on pose le cadre d'une politique de l'émancipation, obéir, être tenus en laisse dédoublée, comme un cheval, se faire cornaquer et diriger, par sa mère et sa tribu ou « les blancs ». *« Je préfère gérer. Et naviguer à vue. Le racisme est pervers. »* À qui le dites-vous ! Cette « gestion » que l'on préfère, cette manière de se mouvoir, voilà où cela mène : à un racisme pervers qui (parce que sans religiosité et sans maléfices à bigot, le plaisir n'est pas complet), est un « diable ». Ce sont les mécanismes de la confusion qu'elle déploie, ce racisme prétendument antiraciste, qui en embrume quelques-uns en effet. Si je réclame une torche c'est pour mieux allumer des bûchers, mon enfant. On continue : *« La morgue blanche. Bouffie d'elle-même, elle a sous-estimé nos hommes. Le racisme est-il à ce point bête ? Il méprise tellement son adversaire qu'il le croit inoffensif [coucou les révolutionnaires, Houria Bouteldja s'adresse à vous]. Il s' imagine que les hommes de chez nous sont des corps inertes et désactivés. T'arrives, tu leur dérobes leurs femmes et ils te gratifient d'un "merci bouana". Purée ! En vérité, ils existent, ils respirent, ils forment un groupe, un corps social qui a des intérêts à défendre. Un corps agissant qui défend ses privilèges. »* Toujours cette constitution des autres comme « corps social » et cette lecture en termes de « privilèges », qui est là pour attiser et diriger vers ceux qu'on constitue comme « des autres », haine, séparation et ressentiment.

Le début de l'extrait nous apprend où elle souhaite mener les uns et les autres. Elle veut qu'on la craigne en se dépeignant comme le diable, avec sa torche, jusqu'à la morgue. « *Tu leurs dérobes leurs femmes* » : c'est sans doute le second acte de la politique de l'émancipation, les femmes appartiennent à des hommes, ce sont des objets. Une page plus loin, elles seront désignées comme ce « *bien* » que les hommes défendent. La politique de l'amour révolutionnaire a de ces voies royales dont seul Dieu connaît les chemine-ments. La mention « *bouana* » voudrait sans doute construire une caricature d'indigène d'Afrique noire, qui joue le second degré, et prend ici la place de la référence permanente à l'Algérie. Même quand on veut jouer à renverser le stigmate, on ne peut que mettre en scène le stigmate de l'autre, en jouant un racisme prétendument sympathique, un peu « *édenté* », un peu *lumpen*. Mais, surtout, dans ces envolées lyriques sur la résistance et le « *corps social* » que formeraient les hommes, défendant leurs privilèges, leurs biens et leurs intérêts, se raconte tout bonnement un cousin bienveillant, un peu « *édenté* » aussi, de l'extrême droite. On bricole grossièrement le cadre pompeux (et funèbre) pour une guerre des races. Cette aliénation, cet assujettissement symbolique des femmes étalé ici est aussi pernicieux, bien sûr, que ces grandes déclarations sur elle-même qui, en réalité, ne la concernent pas. Bien sûr qu'en bonne bourgeoise, on édicte des règles, des lois, on grave dans le marbre l'obéissance des autres. C'est toujours sur le dos des prolétaires, c'est toujours pour mieux faire obéir mais n'en rien respecter, que ce genre de grandes déclarations s'énoncent.

À l'adresse des femmes indigènes, des « *sœurs* » maintenant : « *Sœurs, soyons méthodiques et posons-nous les bonnes questions. Existe-t-il vraiment une conscience féministe spon-*

tanée des femmes blanches ? Quelles sont les conditions historiques qui ont permis le féminisme ? On ne peut pas ne pas resituer les prémices de la possibilité du féminisme dans un moment géopolitique précis : celui de l'expansion capitaliste et coloniale rendue possible par la "découverte de l'Amérique" et dans un autre moment fondateur : la Révolution française, elle-même condition de l'émergence de l'État de droit et de l'individu citoyen », page 87. « Nous reprocher de ne pas être féministes, c'est comme reprocher à un pauvre de ne pas manger de caviar », page 83. Le séparatisme est de rigueur et rien n'est partageable dans ce qui pourrait être une situation des femmes, quelle que soit leur couleur de peau. L'enjeu est bien de séparer et de discréditer ici carrément « le féminisme » qu'on n'affuble même plus de l'adjectif « blanc », ce qui pourrait laisser entendre qu'un autre féminisme est possible. Plus loin elle évoque la possibilité d'un « féminisme décolonial », qui sonne du coup véritablement comme un alibi. Pour le moment, pas de gants, si le féminisme est né, c'est la faute de la conquête de l'Amérique, 1492. Le lien est clair, non ?

On en arrive même au permis de violer que les « *femmes indigènes* » se doivent de décerner à « *leurs hommes* », formulé comme un appel au sacrifice de soi. Après avoir cité la « *victime noire d'un viol* » qui répond à une interview en disant : « *Je n'ai jamais porté plainte parce que je voulais vous protéger. Je ne pouvais pas supporter de voir un autre homme noir en prison* », elle affirme : « *Nos communautés ne peuvent pas faire l'économie de cette introspection. Les hommes doivent apprendre à nous respecter et comprendre notre sacrifice comme nous comprenons la nécessité de les protéger. Ce débat entre nous est une priorité. Y veillerons-nous ?* », page 92. Alors bien sûr, il ne s'agit pas ici de refuser le judiciarisme, la punition ou la prison, mais bien plus assurément d'ériger en règle, en

défaveur des femmes, la soumission à la complaisance communautaire de la pire espèce.

Permis dont se saisiront assurément ces indigènes forcément si virils : « *Dans une société castratrice, patriarcale et raciste (ou subissant l'impérialisme), exister, c'est exister virilement*³⁷. "Les flics tuent les hommes et les hommes tuent les femmes. Je parle de viol, je parle de meurtre", dit Audre Lorde. Un féminisme décolonial ne peut pas ne pas prendre en compte ce "trouble dans le genre" masculin indigène car l'oppression des hommes rejaillit immédiatement sur nous. Oui, nous subissons de plein fouet l'humiliation qui leur est faite. La castration virile, conséquence du racisme, est une humiliation que les hommes nous font payer le prix fort. En d'autres termes, plus la pensée hégémonique dira que nos hommes sont barbares, plus ils seront frustrés, plus ils nous opprimeront. Ce sont les effets du patriarcat blanc et raciste qui exacerbent les rapports de genre en milieu indigène. C'est pourquoi un féminisme décolonial doit avoir comme impératif de refuser radicalement les discours et pratiques qui stigmatisent nos frères et qui dans le même mouvement innocentent le patriarcat blanc », pages 94 et 95. Parce que quand une femme indigène accuse de viol un homme indigène, elle innocente en même temps « le patriarcat blanc », qui est le vrai coupable de ce viol. Et puis si il y a des viols, c'est parce que des flics tuent « les hommes », CQFD. Alors le voilà, ce « *féminisme décolonial* » qui anéantit par principe, au nom du communautarisme, toute revendication d'émancipation des femmes au nom du risque de « stigmatisation ». Un féminisme qui penserait qu'il faut sauver la communauté en priorité, et protéger les hommes avant tout. Il fallait oser.

37 Faut-il signaler le parallèle avec la citation d'Abdelmalek Sayad maintes fois reprise par les racistes, « *exister, c'est exister politiquement* ».

La nécessaire et compréhensible défense de la virilité indigène est même ce qui explique les départs de femmes en Syrie : *« l'Occident colonial croyait anéantir la puissance virile de nos hommes. Il l'a démultipliée à son image. Aujourd'hui, elle nous explose à la gueule non sans la complicité active de certaines de nos petites sœurs, pourtant programmées pour devenir des beurettes mais qui à l'appel du "djihad" répondent : présentes ! Lorsque leurs frères partent sauver l'honneur perdu, elles les suivent et, avec eux, réinventent un modèle de famille mythifié où les rôles sont naturalisés mais sécurisants : les hommes font la guerre, les femmes, les enfants. Les hommes, ces héros, les femmes, ces Pénélopes loyales qui signent par là la faillite d'un progressisme [...] faussement universel mais vraiment blanc qui n'a eu de cesse de vouloir les domestiquer et leur cacher l'avenir : "Non, nos hommes ne sont pas des pédés !" , nous disent-elles »*, page 96. Toujours mal écrit, toujours vulgaire, toujours ignoble. Bouteldja, feignant une posture descriptive, contribue à la mythification des raisons imaginaires de ce que serait l'embrigadement djihadiste, en y plaquant son délire homophobe. Qu'est-ce qu'on est pas prêts à faire pour signer *« la faillite d'un progressisme faussement universel mais vraiment blanc »* ? Alors les filles, plutôt « djihadistes » que « beurettes » ?

Aussi, contre ce féminisme blanc qui se situerait pour Bouteldja entre le « *chocolat* » et le « *caviar* », elle propose de se référer au « *négo-féminisme* » [sic] des « *sœurs africaines* » – pour une fois qu'on sort d'Algérie – qui serait un « *compromis entre les hommes et les femmes indigènes* ». « *Car quelle est notre marge de manœuvre entre le patriarcat blanc et dominant et le "nôtre", indigène et dominé ? Comment agir quand la stratégie de survie du dernier consiste à exposer ses pectoraux, à faire étalage de sa virilité ? C'est cette équation que notre moi collectif a dû résoudre. Un moi qui a réalisé l'air de rien le difficile compromis entre l'in-*

tégrité, la sauvegarde du groupe et la libération de l'individu », page 83. Constatons d'abord que la dernière énumération vaut pour une hiérarchie des objectifs. La « *libération* » est bien loin dans le programme, après l'intégrité et la sauvegarde du groupe. Le chemin est long et passe par des étapes archaïques et réactionnaires, qui laissent mal augurer de la suite.

De cette conception, qui met de la race partout, à tous les étages, découlent en effet d'intéressantes perspectives : « *Dans cette bataille, nous n'avons pas été passives. Nous avons joué notre partition, avec les moyens du bord. Certaines d'entre nous se sont éloignées des hommes blancs, certaines s'en sont rapprochées non sans poser leurs conditions, d'autres ont exigé la conversion à l'islam, d'autres ont mis le hijab.* » Riches alternatives. Mettre la race aux commandes avec la religion comme boussole, voilà, en résumé, l'essentiel du programme. Les femmes comme marchandises raciale-religieuses, cheptel à gérer et à convertir, la ferme des mille femmes, où l'on rejoue en boucle l'enlèvement des Sabines. Qu'on ne vienne pas nous dire alors que ce n'est pas une politique de l'émancipation, puisque les raisons, quand ce n'est pas la « *recherche de la spiritualité* » peuvent être « *la résistance politique* » ou « *une forte conscience de soi et de sa dignité* ». Voilà pour quelle « dignité » certains ont marché ou fait marcher à Paris le 31 octobre 2015... Elle affirme que « *nous ne sommes pas des corps disponibles à la consommation masculine blanche* », il faut sans doute alors comprendre que ces corps, le « nous » étant les « femmes indigènes », sont propres à la consommation masculine « non-blanche » et que les blancs, pour consommer, devront en payer le prix. Là encore, c'est beau, on hésite vraiment entre l'amour révolutionnaire et le proxénétisme décolonial.

Surprise, page 85, notre maquignon décolonial marche en fait dans les pas de Guy Debord, et même si c'est quand même

plutôt « blanc » et si les héritiers sont déjà nombreux à se bousculer au portillon, « *nous refusons d'être des corps exploitables par la société du spectacle* » ou quand plus rien ne veut plus rien dire : Houria Bouteldja, la rebelle des plateaux télé ne veut pas se faire exploiter par la société du spectacle. Voilà qui fera un bon titre pour la couverture de ses confessions à *Paris Match*. À quand un livre sympa à *La Fabrique*, *Situationnistes islamistes*, préfacé par le Comité invisible au grand complet ?

Une note page 85 sur les « *formes occidentalo-centrées* » du féminisme nous éclaire et promet de nuancer enfin une pensée tellement simpliste : « *Le féminisme européen est évidemment pluriel. Il peut être d'État, libéral, néo-libéral, impérialiste ou au contraire radical, anti-libéral, anti-impérialiste et antiraciste. C'est sa version dominante dont il est question ici.* » On pourrait pourtant dire la même chose de l'antiracisme, et avec plus de raisons. Même si le concept de « *féminisme impérialiste* » est plutôt amusant, comme le « *féminisme néo-libéral* », on est un peu déçu qu'il n'y ait pas eu de féminisme « anti-néo-libéral ». On apprendra dans cette énumération, qu'à l'État, s'oppose « *radical* ». C'est une riche conception de la politique et de la conflictualité. On voit tout de suite qu'on a affaire à une connaisseuse et une praticienne qui n'a pas pour autant peur de se livrer à de la théorie de haut vol et qui, malgré les sphères de l'érudition qu'elle maîtrise, sait rester les pieds sur terre. D'une manière générale, on ne parle que du pouvoir, des « élites », des médias, des institutions, parce qu'en fait on s'adresse à eux, c'est cela que l'on convoite et qui fait l'objet de toutes les projections, des fantasmes, c'est l'horizon des perspectives décoloniales, c'est l'objet de la jalousie obsédante. Des luttes, on n'en parle pas, jamais, on n'y connaît rien d'ailleurs, peut-être parce qu'il n'existe pas encore de *struggle studies*. Pour l'aile droite de la racialisation,

ce n'est même pas un objet d'étude, mais on s'intéresse plutôt à la gestion, au pouvoir. Si on veut « révolutionner » quelque chose c'est seulement la gestion des ressources humaines, la distribution du pouvoir, l'optimisation de l'*empowerment*³⁸, du contrôle social et religieux.

Programme, menace et conversion

Alors, la finalité de tout ce qu'on a supporté là, c'est quand même l'amour, c'est-à-dire la conversion sous la menace : « *L'amour et la paix ont un prix. Il faut le payer* » page 47, qui vient conclure joyeusement cette partie. Payer est bien tout ce que méritent tous ces « *Blancs* », c'est tout l'amour vache qu'on leur souhaite. Attention quand même : si on lit bien le dernier chapitre, cette proposition formidable ne s'adresse pas « *aux Juifs* » auxquels on a déjà sans doute réglé leur compte dans les chapitres qui précèdent, et qui ne méritent même pas ce traitement de faveur.

Le seul moment où on les évoque à nouveau, d'ailleurs, c'est dans une optique de menace directe, avec la reprise d'une citation célèbre de Dieudonné à propos de son ancien partenaire de scène Élie Semoun, qui aurait dit qu'il était indigne qu'il puisse encore s'exprimer : « *Je tiens à lui dire que si le vent venait à tourner et qu'on se retrouvait dans une ambiance des années trente, qu'il ne vienne surtout pas se planquer dans ma cave. En cas de match retour, je le balance aux autorités directement* », citation suivie du commentaire de Bouteldja : « *Je crois qu'il faut le prendre au sérieux. [...] Je connais bien les gens de ma race. Bien que cabossés et terriblement abîmés, nous avons encore le cœur gros et une certaine pratique de la noblesse*

38 Cf. note n°8 de la postface.

humaine mais pour combien de temps ? », page 68. Menace, suspense, et chantage donc, à destination de ceux qui ne peuvent décidément pas se faire aimer. Le meilleur est là : « *Ce système pourri est en train de faire de vous des monstres, comme il fait de nous des crapules. Son œuvre pourtant n'est pas achevée.* » Les Juifs deviennent donc « *des monstres* », le processus est déjà engagé, monstres, ils commencent déjà à l'être, mais ce devenir enviable, c'est la faute du « *système* ». Par contre il fait de « *nous* » des « *crapules* », c'est pas terrible mais on s'en remet. « *Monstres* » ou « *crapules* », chacun pourra juger de ce qui est connoté par les deux termes bien choisis. Mais qui est donc ce « *nous* », qui dénoncerait des « *juifs* » et qui comprend alors Bouteldja et Dieudonné ? La catégorie nommée « *les gens de ma race* » produit une construction politique située, s'il en est... Mais toujours, bien sûr, sans assignation.

« *Je vous laisse mais je ne voulais pas vous quitter sans vous confier deux certitudes qui sont les miennes et, humblement, vous faire une "offre généreuse" : Vous êtes en train de perdre des amis historiques. Vous êtes toujours dans le ghetto. Et si nous en sortions ensemble ?* » pages 68 et 69 et conclusion du chapitre « *Vous, les juifs* ». Aux juifs, après l'énonciation de ce beau programme, elle va formuler une « *offre généreuse* ». Le procédé devrait plaire à une race de commerçants. Elle se prend peut-être ici pour le parrain de Coppola, tant qu'on est dans les crapules, et se permet de faire une offre qu'on ne peut pas refuser, sans doute. L'amitié, comme l'amour, est décidément bien mal traitée dans ce texte, avec ces amis qui ne savent que menacer de dénonciation. L'assignation continue avec la métaphore choisie du ghetto, qui reprend l'image précédente de la prison. Quel ghetto ? Celui de Varsovie avant la liquidation peut-être ? En sortir avec elle ? Pour aller où ? La norme serait donc l'autre sortie du ghetto, celle de la dénonciation

et ce qui s'en suit – et c'est bien ce qui arrive quand on perd des amis puisque c'est la leçon de la belle histoire de Dieu-donné –, la générosité, c'est de proposer autre chose, qui ne sera pourtant pas précisé. C'est grotesque. En tout cas, c'est tout ce qu'on peut vous proposer, « Vous, les juifs », puisque la différence raciale vous exclut de fait de la proposition finale qui prétend pourtant à l'universalité.

Et puis vient la conversion, qui fait de l'islam un nouvel universalisme, certes sous condition, mais avec tout ce dont « nous » est responsable, Houria est déjà bien gentille de « nous » le proposer. C'est la grande mansuétude de l'expansion religieuse, et puis la terreur n'est jamais loin quand on propose la conversion : *« De sa foi, l'indigène tire sa puissance. L'immigré est un homme politique qui s'ignore. [...] à celui qui prétend concurrencer, Dieu il répond : Allahou akbar ! Et il ajoute : Il n'y a de Dieu que Dieu. [...] Mais ce cri – Allahou akbar ! – terrorise les vaniteux qui y voient un projet de déchéance. Ils ont bien raison de le redouter car son potentiel égalitaire est réel : remettre les hommes, tous les hommes, à leur place, sans hiérarchie aucune. Une seule entité est autorisée à dominer : Dieu. [...] Ainsi, les Blancs rejoignent leur place aux côtés de tous leurs frères et sœurs en humanité : celle de simples mortels »*, pages 131 et suivantes. C'est la condition pour participer du généreux « nous » final de *« l'amour révolutionnaire »*. Révolutionnaire ? Vous avez dit révolutionnaire ? *« Alors, commençons par le commencement. Répétons-le autant que nécessaire : Allahou akbar ! Détournons Descartes et faisons redescendre tout ce qui s'élève »*, page 140 et fin. L'universalisme de l'esclavage et de la soumission égalitaire au dieu unique, la *oumma*, voilà donc ce que l'on nous propose pour en finir enfin avec cet ineffable universalisme révolutionnaire, donc « blanc ». On notera qu'un jeu pervers vise à rendre

indistincts « indigène » et « immigré », à en faire soudain des synonymes. La catégorie « immigré » était jusqu'ici délaissée, sauf dans l'anecdote personnelle concernant son père dans laquelle « immigré » était employé comme équivalent de « prolo ». Quand il s'agit de jouer du religieux et d'imposer la conversion et la soumission à Dieu comme seule perspective égalitaire, on se retrouve un importateur exotique, un archaïsme politique rendu caduque par « indigène », l'« immigré », qui endosse aussi d'ailleurs le costume du « blédard » et dont on convoque le potentiel de figure de lutte pour en détourner la capacité subversive et afin d'en faire le passeur de l'asservissement proposé à la religion, en l'asservissant lui-même.

Si on critique la laïcité, ce n'est certainement pas d'ailleurs dans une perspective révolutionnaire, mais dans une perspective théologique, c'est parce qu'elle finit « *par se confondre avec impiété collective* » et que ce qui est soi-disant de la neutralité d'État est en fait de « *l'athéisme d'État* », et l'athéisme est, du point de vue de l'obéissance religieuse, le stade suprême de l'impiété, n'est-ce pas ? On a, comme souvent, la promotion d'une lecture droitiste et rigoriste de la religion puisque la prière cinq fois par jour et le voile seront présentés comme la norme, page 128. La Mecque sera « *le soleil* » pour le « *tournesol* » qu'est le croyant, elle seule pourra le « *subjuguer* ». On aura une définition intéressante du voile et des robes longues, qu'on présente souvent comme de simples bouts de tissu quand il s'agit d'assurer la défense de leur usage dans le cadre de l'école par exemple. Ici on se demande comment oser refuser ce qui « *dérobe corps et chevelure aux regards concupiscent* » ? Décence et probité, voilà les mots d'ordre pour cette jeunesse toujours trop sexualisée et pulsionnelle. Dans ce passage, les assignations disparaissent, elle évoque alors la « *créature* », créature de Dieu sans doute,

déracialisée et rendue à son universalité grâce à la conversion, enfin. Page 128, « *elle sait [la créature toujours] comme personne la fragilité du moderne et la solidité de l'archaïque* ». En voilà une belle tirade qui dans sa synthèse entre réaction et conservation, ne ferait pas pâlir Bernard Anthony³⁹, Maurras ou Pétain. Mais, « située », Bouteldja a ce petit supplément d'art qui permet de vendre cette camelote aux gogos d'extrême gauche. Elle énonce pourtant que la proposition politique dont elle se fait la propagandiste trouve sa place dans cette époque, après la fin de l'histoire, en en acceptant les conditions, sur les cendres du mouvement révolutionnaire et en tâchant de les disperser et d'en refroidir les braises, dans la continuité du post-modernisme, « *C'est la fin des grands récits et projets émancipateurs* », page 129. Dans une vision complètement dépolitisée où l'histoire ne serait faite que de mécanismes abstraits, on mélange alors la Seconde Guerre mondiale, « *les génocides* » (l'un n'ayant rien à voir avec l'autre bien sûr) et la « *destruction de l'environnement* ». On apprendra ainsi qu'« *Il est apparu de plus en plus clairement que les génocides, les désastres écologiques et les ethnocides* » ont été causés par ce que l'on serait en droit de considérer comme des forces maléfiques : l'envers des « *technologies psychopathes* » et des « *sciences corrompues mariées aux nouvelles hiérarchies laïques* ». À quand un livre à l'Échappée⁴⁰, *Racialités*, 20 pen-

39 Bernard Anthony est un catholique traditionaliste d'extrême droite qui a porté plainte contre l'usage de l'expression « souchiens » par Houria Bouteldja. Il dit de son dernier livre au micro de Radio Courtoisie : « *Elle a des accents barrésiens, on retrouve là l'accent de tous les nationalismes* » et « *on l'imagine marxiste, on l'imagine gauchiste, taratata, mais elle est "travail, famille, patrie", Houria...* »

40 Cf. *Radicalité, 20 penseurs vraiment critiques*, Éditions l'Échappée, Coordonné par Cédric Biagini, Guillaume Carnino et Patrick Marcolini, 2013. Dans cet ouvrage contestable et réactionnaire à plus d'un titre, on

seurs vraiment décoloniaux, illustré par Zeon, un des dessinateurs antisémites de Soral ?

Un nouvel exotisme se vend, teinté de paternalisme surplombant et de fascination, « *Et s'il [l'immigré] avait une autre utilité ? Celle, par exemple, de transporter avec lui et de conserver la mémoire des sociétés solidaires, où la conscience collective est forte et où chacun se sent responsable du groupe. Celle de résister à l'atomisation de la société, à l'individualisme forcené. Celle de protéger l'individu contre la vie nue [coucou Agamben], en lieu et place du "chacun pour soi". On aura tout dit de l'islam et du "communautarisme" sauf cette évidence aveuglante qui en est pourtant le fondement. Nos sages ne disaient-ils pas : "Que Dieu nous préserve du mot je" ? Par fidélité à cet adage, l'immigré a fait ce qu'il a pu pour en préserver le sens ultime dans une France qui exalte le "je" libéral, consommateur, jouisseur* », pages 130 et 131. En réalité on navigue entre l'éloge d'un fonctionnement de sous-féodalité villageoise et une chanson des Enfoirés. Une *hipster* de la culture et de la communication nous vend le mythe du bon sauvage 2.0. Comme dans toutes les sectes, tous les sauveurs providentiels, qu'ils soient adventistes, témoins de Jéhovah, ou appellistes, nient les richesses du passé et du présent, assèchent les possibles et angoissent tous

trouve une introduction d'un vrai essayiste contributeur du site d'Alain Soral proche de la Nouvelle Droite, Charles Robin, pour présenter la formidable pensée du rouge-brun Michéa. On y trouve aussi une notice d'Olivier Rey, un partisan de la Manif pour tous qui, quand l'occasion se présente, débat avec Alain de Benoist, leader de la Nouvelle Droite.

azimuts, pour mieux rassurer et racheter la petite créature opprimée. Après le « retour » à la terre, les vagues *new age* et l'engouement pour le bouddhisme, un bon retour au monothéisme sur fond décroissant, le monde « *néolibéral* » provoque perte des repères et atomisation, Dieu et la *oumma* te tendent la main, une autre version de la « commune » tant vantée chez les *Amis* blancs. Convertis-toi, pourfends quelques *kouffars*, et tu auras une communauté et un avenir au paradis éternel. En voilà une véritable politique de l'amour révolutionnaire. On aura tout de même quelques analyses de la situation actuelle : savez-vous ce qui est arrivé au « *prolo blanc* » ? « *Il a été livré, désarmé, privé de Dieu, du communisme et de tout horizon social, au grand capital.* »

Désormais, on ne dit plus « ça ne veut rien dire », « c'est ridicule » ou « c'est de la merde », on dit « c'est décolonial ».

Plus sérieusement, le message est clair : « *De sa foi l'indigène tire sa puissance. L'immigré est un homme politique qui s'ignore. Il est un guide.* » Mais dans quelles oubliettes sont donc tombées toutes les luttes, tous les refus d'obéissance à l'État, au travail, portés par bon nombre d'immigrés, depuis les années 50 ? Où sont tous les refus aux multiples injonctions à l'obéissance, sociales, religieuses et familiales, des générations suivantes, que sont devenues ce qui en est le plus visible, toutes les émeutes des années 80, 90 et 2000 ?

Sur toute une page, page 132, en guise de solution miraculeuse et universelle, on aura du « *Allahou akbar !* » à toutes les sauces parsemé de « *Il n'y a de Dieu que*

Dieu », « *in cha Allah* », « *seul le Tout-Puissant est éternel* » etc. : le livre devient prière. Tout cela composant enfin « *un point de vue universel* ». Saviez-vous que c'est « *de ce complexe de la vanité* » qui vient du fait de ne pas reconnaître que « *seul le Tout-Puissant est éternel* » et que « *personne ne peut lui disputer le pouvoir* » que « *sont nées les théories blasphématoires de la supériorité des Blancs sur les non-Blancs, de la supériorité des hommes sur les femmes, de la supériorité des hommes sur les animaux et la nature* » ? On nage en plein délire, et s'il n'y avait la crainte de banaliser le mot et de l'utiliser à mauvais escient, on pourrait qualifier ce rapport à l'histoire réelle et à l'émergence historique des idées de « *négationnisme* » : **TOUT EST FAUX.**

Horreur, vanité et ridicule du projet décolonial, marmite confuse déconstruite et religieuse post-moderne : « *Peu le savent mais l'islam a sauvé plus d'une âme – de la prison, de la drogue, du suicide – et en a guidé plus d'un sur le chemin de la résistance. Respect.* » Mais la suite est encore plus savoureuse : « *Mais le gros reste à faire et toutes les autres utopies de libération seront les bienvenues d'où qu'elles viennent, spirituelles ou politiques, religieuses, agnostiques ou culturelles tant qu'elles respectent la Nature et l'humain qui n'en est fondamentalement qu'un élément parmi d'autres.* » Vendeurs de soupe de tous les pays unissons-nous, *united shenanigans*⁴¹ of confusion. Ce texte se terminera, sans queue ni tête... Est-ce qu'il

41 En anglais, « *shenanigans* » renvoie à la fois à une manigance, une fourberie, une ruse et une mauvaise farce.

fallait vraiment en passer par l'antisémitisme, le négationnisme, l'homophobie, l'exaltation de la race, l'appel à la conversion et la défense des violeurs pour en arriver à la défense de la « *Nature* » et de « *l'humain* » ?

Par contre, par-delà ce terrible lyrisme et toute cette confusion, on a quand même un programme qui justifie sans doute tout cet édifice rhétorique. Page 115 : « *Les partisans du Black Power parlent : "L'absence totale de pouvoir engendre une race de mendiants." C'est ce que nous sommes et ce que nous resterons si nous ne nous décidons pas à prendre le parti de nous-mêmes, à penser le pouvoir, la stratégie et les moyens de l'atteindre.* »

Mais qui sont-ils ces « *partisans du Black Power* » ? La note sourçant la citation nous apprend qu'il s'agirait d'une déclaration des « *Ecclésiastiques noirs du Conseil National des Églises* » tirée du *New York Times* du 31 juillet 1966. Pour gloser sur cette simple phrase, qui doit plaire à Bouteldja parce qu'elle contient à la fois le mot fétiche « *race* » et un point de vue péjoratif sur ceux dont « *l'absence totale de pouvoir* » fait des « *mendiants* », elle emploie des formules largement léninistes et martiales comme « *prendre le parti* », « *penser le pouvoir, la stratégie et les moyens de l'atteindre* ». Mais loin de promettre le Grand soir, on a seulement, vu l'époque, le contexte et les gens dont il s'agit, l'expression des velléités d'ascension sociale et politique très normales et pas subversives pour deux grammes des décoloniaux. Face à cette « *race de mendiants* », manière de racialiser quelque chose qu'elle pourrait aussi appeler (*lumpen*) prolétariat (toujours cette race sociale...), les racistes font état de leur

mépris de classe et n'ouvrent aucune autre perspective que la promotion de la réussite sociale et politique. En quelques mots il s'agit d'entreprendre, de devenir des bourgeois et de rejoindre le projet déjà inscrit dans la plate-forme du Parti des Indigènes de la République : se présenter aux élections. La politique sert à justifier la volonté de parvenir. La montagne raciale accouche donc d'une souris électorale. Notre messagère de la race propose de « *renouer avec Bandung et de recréer une espèce de Tricontinentale à l'intérieur de l'Occident* », page 120. Parce qu'en effet « *qui mieux que nous peut devenir force de proposition* » ? On se fantasme en présidents anti-impérialistes, et il y en a eu beaucoup, et on ne s'arrêtera pas en si bon chemin : « *Qui mieux que nous peut contraindre, par le jeu des rapports de force, les Blancs antiracistes et anti-impérialistes à combattre les politiques impérialistes et néolibérales de leur pays ?* » Un programme digne de ce qu'on pourrait appeler un altermondialisme édenté. Ce n'est pas tout, pour acmé, elle propose alors de « *créer les conditions des grandes alliances entre les tiers-peuples d'Occident et le prolétariat blanc pour résister à la tiers-mondisation de l'Europe* ». On est un peu déçus parce que quelques pages plus tôt, elle proposait de « *nous sourcer ailleurs* », et affirmait que quand « *ils nous disent 1789. Répondons 1492 !* ». Ce programme magique, de former une « *unité politique* » se termine par « *un internationalisme décolonial pour contenir les effets dévastateurs de la crise du capitalisme qui est aussi une crise de civilisation et participer à la transition vers un modèle plus humain, tout simplement* ». Subjugués par toute cette radicalité,

Pierre Rabhi et Jean-Luc Mélenchon ont-ils donné leur accord pour cette conclusion dévastatrice ? Ce capitalisme transnational, débridé, destructeur de forêts en toute impunité n'a qu'à bien se tenir !

Pour conclure, à défaut encore d'en finir...

Celle qui utilise « *bâtarde* » comme une insulte et glorifie ce faisant la pureté perdue de la race n'hésite donc pas à reprendre plusieurs poncifs antisémites éculés pour les associer à sa conception *new age* de la race décomplexée. Elle déteste les juifs, qui ont d'ailleurs partie liée avec le diable. Elle assume son « antisémitisme édenté », qui n'empêche pas l'usage de la menace, y compris dans ce passage très étrange à propos du regard de haine, voire pire, qu'elle pose sur l'enfant à la kippa. Les comparaisons tordues qui lui permettent de rapprocher « juif » d'« antisémite » ou de « nazi », ou de revendiquer la nécessité du « *blasphème* » et la diffusion de « *l'athéisme* » face à cette « *religion civile* » qu'est devenue « *la Shoah* », opèrent comme une ruse rhétorique qui prend une allure obsessionnelle. Elle cite d'ailleurs plusieurs fois *Georgette*, un roman de Farida Belghoul, dont chacun connaît l'investissement auprès d'Alain Soral – c'est d'ailleurs lui qui le réédite – et en particulier dans l'organisation des jours de retrait de l'école contre la théorie du genre qui ont été l'occasion de réunir islamistes, partisans de la Manif pour tous et vieux Français homophobes. On ratisse assez large,

mais dans une seule direction. Les classes sont utilisées comme vagues notions sociologiques mais on leur préfère une ferme hiérarchie raciale, qui dément à chaque page la dénégation liminaire qui promettait d'utiliser la race comme une construction politique, sans assignation. L'histoire n'existe pas, sauf 1492 et le début de la colonisation de l'Algérie. En guise de réenchantement du monde, on propose un re-bigotage massif. Régner sur les imaginaires, les peurs et les angoisses, pour mieux gouverner, voilà le projet de Bouteldja et de ses amis, tel qu'il sera exposé dans sa conclusion. Le seul amour et la seule révolution qu'on propose là sont ceux de la conversion à l'islam vendu comme un nouvel universalisme, sans hiérarchie, sans parler des juifs et mécréants bien sûr qui n'auront que ce qu'ils méritent.

Et tout ça, à destination de la Gauche, et aux Editions La fabrique.

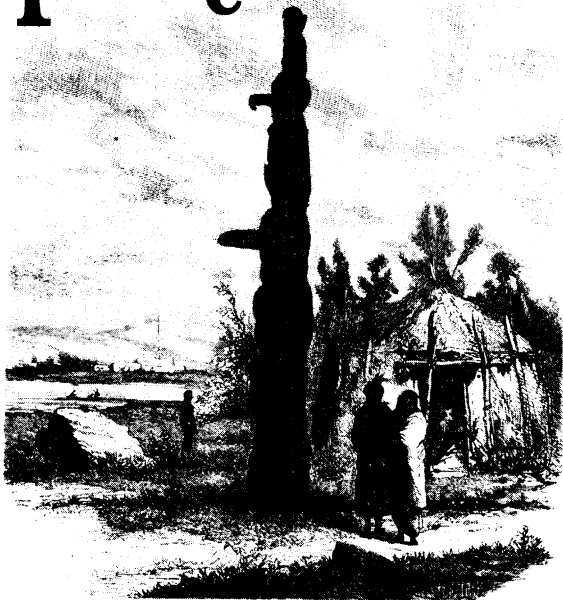
Merci Hazan... Et son monde !



I bis. La Silla; manière de porter les voyageurs dans le Quindiu.

La couleur de cette race d'hommes est une teinte neutre :

Postface



A propos de tous ceux qui considèrent qu'ils n'ont rien à voir avec le PIR mais s'appliquent à en utiliser les catégories et la novlangue

« Les sujets que nous abordons divisent la gauche, ce qui est l'un de nos objectifs : recomposer le champ politique à partir de la question raciale et anti-impérialiste. »

Houria Bouteldja, « Revendiquer un monde décolonial »
(entretien publié dans la revue *Vacarme*, n°71, printemps 2015)

L'angle d'attaque choisi dans ce livre s'explique d'abord parce que, face à l'atonie ambiante, il a paru nécessaire de déployer ce que présuppose, implique, et contient la prose raciste d'Houria Bouteldja et du Parti des Indigènes de la République pour s'y opposer plus efficacement et à plus nombreux. Que nul ne puisse plus prétendre n'avoir pas lu, pas vu, pas compris, pas

mesuré l'ampleur du problème, pour contribuer à ce qu'enfin la molle connivence ne soit plus tenable, une fois pour toutes.

Il s'agit aussi, évidemment, de souligner le danger de la diffusion de ces positions réactionnaires (racialisme, homophobie, sexisme, racisme, antisémitisme, philo-négationnisme, interclassisme, soutien aux pires dictatures, entre autres...) par *La fabrique*, maison d'édition d'extrême gauche qui voudrait incarner la pointe de la radicalité branchée.

Mais au-delà encore, on entend à travers ce livre, expliciter le refus d'être soumis au chantage racialisateur qui cherche à inverser le paradigme antiraciste en imposant l'aberration qui consiste à dire que pour lutter contre le racisme il faut considérer que les « races » existent, et bien sûr en promouvoir certaines contre d'autres, avec un bric-à-brac politique qu'on diffuse à tout va comme on solde en tête de gondole la mauvaise camelote.

Pour ce qui est du point de départ de ce travail, la perspective pourrait presque paraître superficiellement consensuelle : nombre de quidams s'accordent pour clamer que, bien sûr, fréquenter le PIR fait mauvais genre. Mais si nous nous opposons au PIR, ce n'est pas par ce conformisme de façade ou pour mieux accepter que les catégories qu'il promeut soient reprises, revendiquées et diffusées dans nombre de milieux politiques, de la gauche para-gouvernementale aux plus radicaux, qui font semblant de croire qu'un autre usage de la « race » est possible, ou de s'offusquer des outrances du PIR tout en

déroulant de fait un tapis rouge à ses représentants ou à leur petite cour mondaine. On ne ferme pas la porte au PIR pour mieux lui ouvrir la fenêtre, le nez bouché et les yeux bandés, que ce soit pour des projets opportunistes à courte vue ou pour rester connecté avec la pseudo « réalité des luttes des jeunes de banlieue »¹, rester dans l'air du temps, aussi nauséabond soit-il. Attendre ainsi les miettes de succès de cette nouvelle idéologie à la mode tout en cherchant à garder un semblant d'apparence convenable semble d'ailleurs bien risqué. Quel en sera le prix ? L'avenir le dira.

Voilà comment beaucoup contribuent à la perspective « décoloniale » : combien qui disent ne rien avoir de commun aujourd'hui avec le PIR travaillent pourtant à cette recomposition du « *champ politique à partir de la*

1 Les cadres racialisateurs, se sont désignés comme les dignes héritiers des émeutes de 2005, alors que bon nombre de ces chefaillons ont fait leurs classes dans les rangs de la gauche. Ceux qui étaient au NPA (comme Omar Slaouti), se souviendront qu'à l'époque, les leaders de ce parti politique – non contents de condamner fermement les « violences » – n'avaient rien trouvé de mieux que l'appel à l'(auto-)organisation de milices de riverains dans les cités pour s'opposer aux incendies de voitures, et joignant le geste à la parole, se prêtèrent à quelques pitoyables maraudes retransmises à la TV. Sous prétexte que nos encadreurs, tous issus de la bourgeoisie intellectuelle et des classes moyennes supérieures, se sont autoproclamés les représentants du prolétariat des « quartiers populaires » (comme la CGT serait la représentante des travailleurs), des « petits blancs » (puisqu'ils y tiennent) complexés qui ne jurent que par la mythologie des « premiers concernés », ont décidé de les considérer comme tels. Sans doute que le monde des prolos leur est encore plus totalement étranger.

question raciale », œuvrant ainsi à la réalisation de l'objectif stratégique fixé par Bouteldja ?

Plus généralement, à une époque où c'est justement en grande partie sur l'encadrement communautaire et religieux que le capitalisme compte pour faire accepter l'austérité qui ne fait que s'accroître, la victoire de cette position fermerait la porte aux aspirations émancipatrices pour l'avenir tout en niant ce qui a pu faire leur réalité dans le passé. Les immigrés en lutte des foyers Sonacotra n'avaient pas plus recours à la « race » ou à la « non-mixité » que les collectifs de lutte de sans papiers des années 90 pour construire l'auto-organisation nécessaire à leur autonomie politique, et ce, contre l'antiracisme de SOS Racisme par exemple – qu'il soit « moral » ou se dise « politique » d'ailleurs, puisque de SOS Racisme au PIR, pour ceux qui ont un peu de mémoire, c'est en fait malgré quelques différences notables, la même mauvaise rengaine². Aujourd'hui c'est donc aussi cette histoire qui se retrouve siphonnée, réécrite et donc niée par les tenanciers racialisateurs et tous ceux qui, même en faisant la moue, servent leur soupe idéologique et leurs servent de caution. Au-delà des outrances

2 Cette posture qui consiste à refuser « l'antiracisme moral » pour déclarer qu'il faudrait lui substituer un « antiracisme politique » (mais, à y réfléchir, qui pourrait bien se positionner pour que l'antiracisme soit seulement moral... ?) est aussi clair dans le chef-d'œuvre d'Harlem Désir, ancien patron de SOS Racisme aujourd'hui au PS, intitulé *SOS Désir* que dans les déclarations ronflantes d'Houria Bouteldja.

de l'égérie du PIR, c'est bien aussi à l'ensemble de ces milieux qui lui servent de près ou de loin de caisse de résonance que ce livre entend s'opposer.

Car enfin, on sait à quoi s'attendre face à cette néo-bourgeoisie de communicants et petits entrepreneurs en mal de réussite sociale, qui n'emploient le terme « révolutionnaire » que pour s'affubler d'un vernis radical ou par désir d'exotisme politique. Il est en revanche plus surprenant que dans des milieux à prétention subversive voire révolutionnaire, on reprenne ces catégories de pensée sans même y réfléchir ou en refusant tout simplement de le faire dans un psittacisme désolant.

Plus encore, c'est finalement avec une certaine véhémence (qui doit se prendre pour de la radicalité) que ces catégories véritablement impensées sont imposées et défendues. De ces termes aujourd'hui sanctifiés alors que personne ne les employait il y a un ou deux ans, il n'est même pas question de débattre : ils sont « nécessaires » à toute analyse et pratique « antiraciste ». On se demande bien comment on faisait jusque-là ! Tous les moyens sont bons pour défendre ce qui tend à devenir la norme – et il est vrai, d'autres époques en témoignent, que la lecture du monde en termes de « races » est une grille d'analyse simpliste qui possède un pouvoir de séduction terrible, sans doute parce qu'elle promet à chacun la possibilité d'exercer un certain pouvoir d'assignation et d'assujettissement sur les autres, sans doute aussi qu'elle répond aux exigences d'une époque obsédée par les questions identitaires, nationalistes et religieuses.

Les débats nécessaires sont court-circuités, personne ne développe d'arguments, on cherche à empêcher systématiquement l'expression de ceux qui voudraient remettre en question ce prêt-à-penser. Des sarcasmes aux cyber-menaces, des tags accusant de « racisme » une bibliothèque anarchiste aux vitres cassées³, il s'agit de faire taire sans jamais se retrouver dans la situation d'avoir à produire des arguments. Ces pratiques ne sont là que pour protéger de toute remise en question un petit milieu qui pense sans doute avoir trouvé en Bouteldja et ses semblables quelque chose comme le prolétariat perdu. Une bonne partie des sites d'information militants (Indymedia Nantes et Bruxelles, mais aussi Paris Luites Info, Information Anti Autoritaire Toulouse et Alentours et autres sites du même réseau, fonctionnant à l'identique sous l'appellation « mutus », pour ne citer que les plus connus) bloquent, pour certains systématiquement, la publication des textes qui appellent au débat sur la « race » et le rapport aux religions, ne diffusant en boucle que des prises de position radotant les mêmes notions inconnues de tous il y a peu et impérieuses aujourd'hui. Les difficultés rencontrées lors de la diffusion d'un texte écrit dans une dynamique large au cours de l'été 2016, intitulé *Jusqu'ici tout va bien ?*⁴, en sont un bon exemple.

Alors qu'il ne fait que rappeler quelques évidences minimales, et que, s'il peut très bien susciter désaccord

3 Voir à ce sujet les textes réunis sur le site de la bibliothèque anarchiste La Discordia.

4 Proposé en annexe de ce livre.

ou indifférence, il ne pêche pas par son outrance, il n'a été publié que sur très peu de sites, la plupart l'ayant tout simplement censuré par des méthodes pour le moins discutables. Se pencher un peu plus avant sur les réflexions et les pratiques qui ont accompagné son refus n'est peut-être pas très intéressant, mais est révélateur de ce qui s'est passé pour l'ensemble de la production révolutionnaire critique du racialisme depuis 2015. Ainsi sur IAATA (site d'information de Toulouse) il a été refusé suite aux commentaires suivants de modérateurs zélés dans l'*empowerment* (« prise de pouvoir » en français) :

Bon, avant de polémiquer inutilement sur un tel gloubiboulga, pour que ce texte soit publié il faudrait que quelqu'unE ait envie de le féminiser. Qui veut s'y coller ? L'auteurE ? Apres, il faudrait soit trouver un titre plus explicite (« Contre les anarcho-soraliens communautaristes, anti-révolutionnaires et totologiques » pourrait être une idée) soit à minima donner une description plus... descriptive.

Ainsi que :

J'ai même pas envie d'essayer de travailler sur une réponse ou un article qui pourraient être publié en même temps genre, qui donnerait une sorte de contrepoids ou miroir... tellement j'ai toujours un mal fou à comprendre pourquoi, à imaginer comment, à un moment donné des « camarades » anti-capitalistes et anti-autoritaires en sont arrivé.e.s à ces positions.

Ou encore :

Je crois qu'on a assez perdu de temps et d'énergie sur Toulouse avec ces «débats» là. On pourrait continuer, seulement voilà, si j'ai bien compris les auteurEs refusent de féminiser leur texte, et même refusent que quelqu'unE le fasse à leur place. Ce qui est un acte éminemment politique, en effet. Pas de ceux qu'on souhaite voir posé sur IAATA. Fin du débat (pour ce qui me concerne). »

Parmi les considérations intéressantes sur les rédacteurs du texte, un modérateur du même site, sans doute pour faire la démonstration de sa modération sans limites, suggère qu'ils ont été « *bercés trop prêts du mur* » et considère que ce texte est une véritable « *insulte à l'intelligence* ».

Sur la plupart des autres sites d'information mutualisée, il est resté des semaines en attente, le temps que les commentaires positifs proposant sa publication soient noyés par un déversement d'insultes et d'absurdités. Si on prend l'exemple instructif de Paris Luttes Info, les interventions positives de plusieurs modérateurs (quatre, ce qui est en temps normal suffisant, dont un/e ponctuant : « *Magie de la censure : ce texte va quand même passer ! Fantastique.* »⁵) n'ont pas permis sa publication.

5 Un modérateur, qui, lui, refuse la publication du texte, affirme, tenez-vous bien : « *Il arrive quoi à ceux qui choisissent le "mauvais camp" ? On peut taper des Noirs qui disent "je suis Noir" ou bien ? et les Blancs qui se définissent Blanc, c'est la lapidation ?* ». Si personne n'aurait pu imaginer de tels personnages aux manettes de médias à prétention représentative des mouvances radicales il y a encore

Les commentaires les plus insultants au sujet de tout et n'importe quoi ont été postés en forme de règlement de comptes infra-politiques, sans qu'aucun argument sérieusement critique quant à son contenu ne soit mentionné, jusqu'à ce qu'on apprenne qu'il sera finalement discuté en réunion (donc sans transparence) pour être ensuite refusé tout net, sans explications, par simple disparition. Pendant le même temps, plusieurs articles de promotion du racisme sont diffusés sans problème aucun, même quand ils sont d'un intérêt au moins discutable, quand ils utilisent des termes empruntés au Ku Klux Klan comme cette notion désormais à la mode de « suprémacisme blanc », mais appliquée à la France, ou quand ils répètent le nouveau gimmick racialisateur, et donc raciste, des « Noirs, Arabes, Roms et Blancs des quartiers populaires » ou quand ils ne sont écrits que pour faire barrage aux critiques qui, elles, ne sont justement pas publiées. C'est un humour kafkaïen qui se déploie puisqu'on peut lire des textes insensés qui ne sont faits que de raisonnements en miroir tirés d'autres textes dont on empêche la diffusion. On a même vu certains modérateurs qui avaient laissé passer un texte critiquant

quelques années, il y a des évidences qui s'autojustifient par leur évidence prétendue, ce qui fait beaucoup d'évidences et pas beaucoup de sérieux, au final. Un autre modérateur affirme qu'« *En plein été, la modé[ration] ne va pas prendre de risques... [...] comme le suggère X, il faut un texte plus fouillé qu'un format tract car il y a beaucoup à dire en particulier du dernier bouquin d'Houria Bouteldja.* ». Il y a « beaucoup à dire », oui beaucoup beaucoup, mais surtout ne le disons pas, et ne laissons pas les autres le dire non plus. *Amen.*

la *doxa* racialisatrice se voir demander des comptes avec une insistance qui confinait au harcèlement⁶.

Sur Indymedia Nantes, la modération a clairement prit parti, comme en témoigne l'argumentaire justifiant le refus de publication :

Classer Houria Bouteldja chez les anti-sémites et pour ce faire commencer par une citation de Hazan qui, quoi qu'on en pense, a fait justement cet article pour expliquer en quoi CE N'EST PAS LE CAS, c'est vraiment minable comme procédé, tout comme le nom d'auteur choisi, volontairement ironique sur la non mixité, etc. Et tout ça pour confondre antisionisme et antisémitisme... pffff... Une fois encore, Houria Bouteldja, comme le PIR, sont largement critiquables, mais il va falloir sortir des oeillères binaires et comprendre que le livre «Les Blancs, les Juifs et nous» par exemple exige de sortir d'un entre-soi culturel et cultuel pour pouvoir le comprendre. Une exigence plus qu'urgente quand on lit ce genre de critique.

(Article refusé le jeudi 21 juillet 2016 à 10:35 par « modo ».)

Les lecteurs de ce livre jugeront par eux-mêmes de tout ce qu'impliquent les choix et les (non)arguments de la modération d'Indymedia Nantes depuis 2015 et

6 C'est ce qui s'est produit lorsque le site Marseille Infos Autonomes a validé la publication de la brochure intitulée *Tiens ça glisse !* critiquant, entre autre, le texte « Pour une approche matérialiste de la question raciale, une réponse aux Indigènes de la république », *Va-carme* n° 72, été 2015, à lire sur racialisateursgohome.noblogs.org.

la « Marche de la Dignité ». Des non-arguments que l'on pourra admirer dans toute leur diversité et absurdité (ressentis meurtris, copyright des images qui ne dérange que dans les textes dérangeants, inacceptabilité pseudo-féministe de certains mots comme « cons », accusations d'appartenance à l'extrême droite, expulsion de la ZAD de Notre-Dame-des-Landes et autres choses qui n'ont rien à voir...) dans les parties dites « En débat » et « Refusés » du site. Un site dont la modération assume par ailleurs ouvertement son absence de réflexion, d'intérêt et d'arguments sérieux à opposer aux textes qu'elle censure. Le constat d'un tel acharnement n'est pas seulement pénible, il est proprement inacceptable et s'appuie sur ce qu'on peut appeler strictement des pratiques de prise et d'abus de pouvoir.

Pourtant, il suffit d'aborder le sujet ici et là pour constater que la prise de position racialisée est loin d'être unanimement partagée et qu'elle en choque plus d'un. Quelques arrivistes apparemment bien organisés parviennent à imposer leurs catégories ineptes et dangereuses au petit cercle situé aux bons postes de commandement de tel ou tel lieu de diffusion (maison d'édition, site internet...) pour constituer une hégémonie politico-mafieuse que certains, par conformisme ou par sentiment de culpabilité « blanche », se sentent ensuite en mission de devoir défendre. Et voilà comment l'air du temps se met à sentir le marécage.

Pour prendre un peu de champ, il est certain qu'aujourd'hui, alors que l'État compte à la fois sur

le *community organizing*⁷ qui trace de nouvelles pistes d'*empowerment*⁸, et sur l'emprise religieuse qu'il se met en mesure de contrôler, pour assurer la paix sociale, il nous appartient particulièrement de comprendre et de critiquer la religion, le communautarisme et les représentations identitaires et nationales. Il reste à initier un travail de réflexion pour ouvrir des pistes de refus de ce devenir en cours. Refuser le racisme, n'est que le début d'un chemin, mais c'est désormais une condition nécessaire pour se mettre en route, retrouver des voies subversives et des potentialités révolutionnaires. Ceux qui pensent pouvoir faire l'économie de cette clarification en plongeant la tête dans le sable comme de timides autruches risquent bien de se retrouver, et plus tôt qu'ils ne l'imaginent, à jouer les éclaireurs de ce contre quoi ils

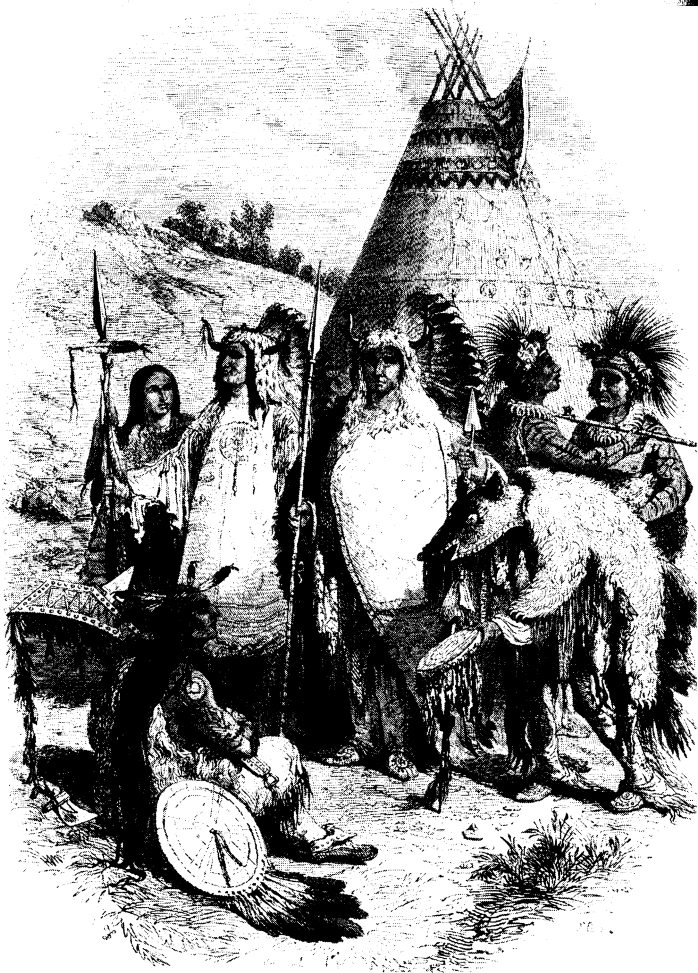
7 Processus très bien décrit (dans une vision apologétique) par Julien Talpin dans son article « Mobiliser les quartiers populaires, vertus et ambiguïtés du *community organizing* vu de France » publié sur le site La vie des idées. Ce terme désigne le fait de mobiliser les formes d'organisations communautaires pour favoriser l'ascension sociale et une nouvelle forme d'intégration citoyenne fondée sur le différentialisme. Idéale en période d'austérité, cette politique d'État qui s'inspire de ce modèle de développement américain, est faite pour maintenir la paix sociale en déléguant une partie de la gestion des populations aux organisations communautaires.

8 Souvent associé à la perspective du *community organizing*, l'*empowerment* désigne généralement le fait de donner du pouvoir à un groupe communautaire minoritaire et de favoriser la réussite sociale de ses membres, en somme une sorte de méritocratie au faciès – qui implique nécessairement d'en laisser une partie sur le carreau –, c'est-à-dire exactement ce que proposent le PIR et l'ensemble de ceux qui l'entourent.

prétendent se battre, et pour la plupart à déchanter un jour, sans doute *en catimini*, le plus tardivement le plus honteusement, comme en témoignent d'autres errances passées et présentes de ces milieux toujours plus apolitiques, comme le négationnisme lui aussi remis au goût du jour, pour l'instant avec timidité et prudence légale, par les plus radicaux des décoloniaux.

Sur les sujets qui nous préoccupent, et alors que des contenus comme ceux du livre de Bouteldja circulent sous l'uniforme d'une nouvelle norme, faire ainsi le lit des pires excès communautaristes et des politiques identitaires si adéquates à la gestion capitaliste actuelle et à venir, c'est contracter une responsabilité que très peu mesurent encore de manière *véritable*.





FÊTES ET DANSES DES INDIENS, DANS L'AMÉRIQUE DU NORD.

(Savages des prairies de l'Ouest, dans l'Amérique septentrionale.)

Jusqu'ici tout va bien ?

Le texte qui suit est appelé à circuler aussi largement que nécessaire, et peut servir pour susciter discussions, débats et confrontations.

« Il y a dix ans, dans la même réunion qu'aujourd'hui, si on avait dit " blanc ", les gens auraient cassé le mobilier. Aujourd'hui, grâce aux Indigènes de la République, grâce à Houria, on peut dire "les blancs". »

Éric Hazan.

On ne peut malheureusement pas encore donner tort à l'éditeur classé à l'extrême gauche du dernier pamphlet explicitement antisémite d'Houria Bouteldja *Les Blancs, les juifs et nous*, qui n'a pas suscité de réaction à la hauteur de son caractère ignoble. Les catégories et le vocabulaire de l'idéologie racialisatrice, repris depuis quelques temps dans les organisations et milieux politiques qui vont de l'extrême gauche jusqu'aux libertaires, sont en train de devenir la norme et d'instaurer une hégémonie. Ce vocabulaire s'est imposé insidieusement, sans être ni discuté ni argumenté. D'ailleurs, nombreux sont ceux qui sont dans l'incapacité de soutenir politiquement ces positions intenable, à part à coup d'affirmations tautologiques et de fausses évidences. Un glissement sémantique a déjà largement opéré : les termes de « race », « blancs », « non-blancs », « racisés », « racialisation », « décolonial » sont devenus du jour au lendemain des catégories d'analyse jugées pertinentes, nécessaires, et sont même promus comme instruments d'une perspective d'émancipation, là où nous y voyons une faillite catastrophique.

Dans une époque de crise généralisée propice à la confusion, dans laquelle prospèrent des courants contre-révolutionnaires, menaçants voire meurtriers comme les rouges-bruns, les boutiquiers racistes Soral et Dieudonné ou différentes variantes de l'islam politique, certains ne trouvent donc rien de mieux

à faire que de ressusciter la théorie des races en réhabilitant les assignations culturelles, sociales et religieuses dans la droite ligne de l'ethno-différentialisme de la Nouvelle Droite. Le retournement est allé au point que le simple questionnement de l'idéologie raciale devient impossible, tant dans les réunions publiques que sur les sites internet des milieux militants, qui opèrent à cet endroit une véritable censure. L'ensemble prospère et tient notamment par un chantage à la culpabilité que manient très bien les tenants de cette idéologie. Ironiquement, aujourd'hui, refuser les termes de « race » ou « d'islamophobie » expose à l'infamante accusation de racisme, visant à étouffer ainsi toute possibilité de débat, de critiques et de refus. Certains anarchistes en sont rendus à proscrire le slogan « ni dieu ni maître » sous prétexte d'« islamophobie » et certains marxistes pensent que pour être antiraciste il est urgent d'ajouter la « race » à la classe. De fait le terme de « race » qui était jusqu'à peu l'apanage de l'extrême droite se retrouve aujourd'hui à toutes les sauces. La promotion des identités, le communautarisme culturel ou religieux n'ont jamais eu d'autres fonctions que de maintenir la paix sociale.

Le clivage à l'œuvre autour de ces questions se doit donc d'être clarifié et travaillé de manière réfléchie. À plus forte raison dans la situation actuelle, le racisme ne peut mener qu'à la guerre de tous contre tous. Cette offensive politique est lourde de conséquence pour tous, et d'un point de vue révolutionnaire c'est un point de rupture. Où en serons nous dans quelque temps si elle s'avérait victorieuse ? Tôt ou tard, il va bien falloir choisir son camp et le plus tôt sera le mieux.

été 2016,

Assemblée en mixité révolutionnaire et non-mixité de classe

tuttovabene@riseup.net

Texte disponible en plusieurs langues sur tuttovabene.noblogs.org -
Révolutionnaires contre le racisme et son immonde



(Costumes de femmes à Panama. — D'après un dessin original.)



(Prise d'Arras. — Caricature française du dix-septième siècle.)

Vers inscrits sur la gravure originale : Quand les François prendront Arras,
Les souris mangeront les chats.

LES FRANÇOIS ONT PRIS ARRAS,
ET LES SOURIS N'ONT PAS MANGÉ LES CHATS.

« "Puissé-je être quelqu'un d'autre, ainsi soupire ce regard : mais il n'y a pas d'espoir ! Je suis qui je suis : comment me débarrasser de moi ? Et pourtant j'en ai assez de moi !" ... Sur ce terrain du mépris de soi, véritable marécage, pousse toute mauvaise herbe, toute plante vénéneuse, tout cela petit, caché, trompeur et fade. Ici grouillent les vers du ressentiment ; ici l'air empesté de choses secrètes et inavouables ; ici se trame constamment la conspiration la plus méchante, la conspiration de ceux qui souffrent contre ceux qui ont réussi et vaincu, ici la simple vue du vainqueur excite la haine. Et que de mensonges pour ne pas reconnaître que cette haine est de la haine ! Quel étalage de grands mots et de façons, quel art de la calomnie "honnête" ! Ces malvenus : quelle noble éloquence coule de leurs lèvres ! »

F. Nietzsche, *Généalogie de la morale*,
III^{ème} partie, section 14, 1887.



LA DESTRUCTION DES CRIQUETS



Le mesurage des œufs de criquets ramassés par les Arabes. (Page 88, col. 3.)

Les illustrations de ce livre sont tirées du *Magasin Pittoresque*, magazine de vulgarisation généraliste paru entre 1833 et 1938, popularisant évidemment aussi de manière pittoresque la « race », alors tout à fait bien vue.

Site : colorblindisbeautiful.colorstrike.pw

Site miroir : colorblindisbeautiful.now.im

Contact : colorblindisbeautiful@riseup.net